

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DE DROIT

LES
Conceptions Economiques
d'A. Comte

THÈSE POUR LE DOCTORAT

L'ACTE PUBLIC SUR LES MATIÈRES CI-APRÈS

Sera soutenu le Lundi 1^{er} Décembre 1919, à une heure et demie

PAR

Henry MARECHAL ✱. ✱

Président : M. DESCHAMPS, *Professeur.*

Suffragants } MM. SOUCHON, *Professeur.*
RIST, *Professeur.*



BAR-SUR-SEINE

IMPRIMERIE SAILLARD, ÉDITEUR

1919

THÈSE

POUR LE DOCTORAT

**La Faculté n'entend donner aucune approbation
ni improbation aux opinions émises dans les thèses ;
ces opinions doivent être considérées comme propres
à leurs auteurs.**

LES
Conceptions Economiques
d'A. Comte

THÈSE POUR LE DOCTORAT

L'ACTE PUBLIC SUR LES MATIÈRES CI-APRÈS

Sera soutenu le Lundi 1^{er} Décembre 1919, à une heure et demie



PAR

Henry MARECHAL ✱, ✱

Président : M. DESCHAMPS, *Professeur.*

Suffragants } MM. SOUCHON, *Professeur.*
RIST, *Professeur.*



BAR-SUR-SEINE

IMPRIMERIE SAILLARD, ÉDITEUR

1919

ERRATA

- Page 13.* — « l'ouvrier de huit ans dénoncé par Jules Simon »
au lieu de « dénoncé par Thiers ».
- Page 14.* — « ils assistèrent aussi l'évolution positive » au lieu
de « ils assistèrent aussi à l'évolution positive ».
- Page 40.* — « travailla » au lieu de « travaille ».
- Page 53.* — « l'éthique qui commande et qui inspire l'action »
au lieu de « qui commande et qu'inspire l'action ».
- Page 56.* — « quelle influence réformatrice » au lieu de « réfor-
mative ».
- Page 95.* — « depuis l'esclave » au lieu de « depuis l'escla-
vage ».
- Page 97.* — « vérifiables » au lieu de « véritables ».
- Page 118.* — « qui, ne faisant pas à eux seuls » au lieu de
« qui, ne faisant pas eux seuls ».
- Page 129.* — « tout le profit possible » au lieu de « tout le
prix possible ».
- Page 133.* — « l'instinct destructeur qui est l'âme » au lieu de
« l'instinct destructeur qu'est l'âme ».
- Page 157.* — « le patricien » au lieu de « le praticien ».
- Page 158.* — « et de la concentration des richesses » au lieu
de « et la concentration des richesses ».
- Page 158.* — « le patricien » au lieu de « le praticien ».
- Page 164.* — « Ces ligues nécessaires » au lieu de « Ces lignes
nécessaires ».
- Page 217.* — « dénoncé par Jules Simon » au lieu de « dénoncé
par Thiers ».
- Page 239.* — « par la détermination calme » au lieu de « pour
la détermination calme ».
- Page 259.* — « idéalisation » au lieu de « idéalisme ».
-



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551614_0064

À mes chers Parents

À ma Tante et à mon Oncle regrettés

*À la mémoire de mon héroïque ordonnance
tué devant Cernay (Haut-Rhin), le
10 Septembre 1914.*

BIBLIOGRAPHIE

I. — OEUVRES D'A. COMTE

- A. Comte.** — *Cours de philosophie positive* (en six volumes, édition de vulgarisation. Librairie C. Reinwald, 1908, Schleicher frères, éditeurs, 61, rue des Saint-Pères, identique à la première édition, parue au commencement de juillet 1830).
- Système de Politique positive* (en quatre volumes. Georges Crès et C^{ie}, éditeurs, 3 bis, place de la Sorbonne, 1912, identique à la première, parue en 1854. Se trouve au siège de la Société positiviste, 10, rue Monsieur-le-Prince ou 54, rue de Seine, Paris). Le tome I comprend le *Discours sur l'ensemble du positivisme*.
- Opuscules de Philosophie sociale* : Séparation générale entre les opinions et les désirs (juillet 1819). Sommaire appréciation du passé moderne (avril 1820). Considérations sur le pouvoir spirituel (mars 1826), etc... (Œuvres de jeunesse comprises dans le tome IV du *Système de Politique positive*), même édition.
- Discours sur l'Esprit positif* (1 volume, édition de vulgarisation, Schleicher frères, éditeurs, 1909, édition identique à la première).
- Catéchisme positiviste* (édition Garnier frères, 6, rue des Saints-Pères, 1909, introduction et notes de M. Ch. Pécaut, agrégé de philosophie, 1 volume).
- Lettres à Valat (1815-1844)*. (Même édition que celle du *Système de Politique positive*).

II. — OEUVRES SUR LE POSITIVISME (ÉCONOMIQUE)

- E. Corra.** — *Appréciation générale sur le positivisme* (brochure de la Société positiviste, 54, rue de Seine).
- Georges Deherme.** — *La France militante* (brochure 1919, publication du groupe A. Comte, 6, boulevard de la Madeleine).
- Emile Delivet.** — *Le positivisme et le mouvement social* (brochure 1907, publication de la Société positiviste).
- D^r P. Dubuisson.** — *Le Positivisme et la question sociale* (Conférence donnée à Lyon le 2 juillet 1898. A. Storck et C^{ie}, éditeurs, Lyon, 1898, une brochure).

- Paul Foucart.** — *La mode et le salaire* (Conférence donnée à Lille le 21 octobre 1883, brochure au dépôt de la Revue occidentale, 10, rue Monsieur-le-Prince, 1884).
- John Kells Ingram.** — *Esquisse d'une histoire de l'Economie politique* (traduction de l'anglais par V. E. Pépin, 1 vol. 1907, Paris, Revue positiviste internationale, 2, rue Antoine-Dubois).
- P. Laffitte.** — *Le Positivisme et l'Economie politique* (3^e édition, Paul Ritti, éditeur, quai des Augustins, 53 bis, 1876, 1 volume, publication de l'Ecole positiviste).
- Joseph Lonchamp.** — *Essai sur la prière* (3^e édition, Paul Ritti, éditeur, 1878, brochure de l'Ecole positiviste).
- Fabien Magnin.** — *Congrès ouvrier de Marseille* (brochure de la Société positiviste, 25 avril 1879).
- Ch. Maurras.** — *A. Comte* (article contenu dans l'Avenir de l'intelligence, 2^e édition, 1917, nouvelle librairie nationale, 3, place du Panthéon).
- D^r Robinet.** — *La philosophie positive* (6^e édition, Paris, Félix Alcan, éditeur, brochure non datée).

III. — ŒUVRES DIVERSES

- E. Sémérie.** — *La loi des 3 états* (Réponse à M. Renouvier, 1875, Paris, Ernest Leroux, éditeur, rue Bonaparte, 28).
- A. Smith.** — *La richesse des nations.*
- P. Janet.** — *Saint-Simon*, 1872.
- La doctrine de Saint-Simon, Exposition**, 1^{re} année, 3^e édition (Paris, au bureau du Globe et de l'organisation, rue Monsigny, n^o 6, 1831).
- Emmanuel de Witt.** — *Saint-Simon et le système industriel* (thèse, 1902, Larose, éditeur, Faculté de Droit de Paris).
- Georges Dumas.** — *Psychologie de 2 Messies positivistes*, Saint-Simon et A. Comte (1905, Félix Alcan).
- R. Labry.** — *L'industrie russe et la révolution* (Payot et C^{ie}, Paris, 1919, bibliothèque politique et économique).
-

PRÉFACE

La formule sociale du positivisme est : le progrès est le développement de l'ordre.

Dans cette période de quasi anarchie que nous avons l'épreuve de vivre, il nous paraît utile de rappeler le système économique de celui qui fonda le progrès sur la conception fondamentale de l'ordre.

N'est-il pas nécessaire de dresser énergiquement des conceptions saines en face du « *bolchevisme* » utopique ? Au surplus, il est intéressant de confronter le positivisme avec l'individualisme accusé de sécheresse et d'égoïsme. Faisons à l'aide d'une doctrine d'ordre notre examen de conscience économique et songeons aussi à l'avenir.

Combien de ruines devons-nous relever dans notre France meurtrie ? Comment notre patrie utilisera-t-elle les survivants d'une génération qui s'est immolée en nous léguant le devoir d'adoucir les destinées françaises ? Quelle importance pour la renaissance économique de notre pays que le choix de tel ou tel système, dont la pratique sera plus ou moins profitable aux classes dont dépend la paix sociale.

Et enfin il faut sauvegarder la situation internationale de notre pays. On nous parle d'une Société des nations, on nous fait entrevoir les perspectives un peu flottantes de cet idéal fraternel dont on espère l'exécration éternelle de la guerre. N'est-il pas intéressant de rappeler à ce sujet les idées de celui qui le premier en Europe osa poser les bases rationnelles de la « République occidentale » ?

Voilà pour quelles raisons nous voulons exposer les conceptions économiques d'A. Comte qui, en puisant dans son amour ardent de l'Humanité les solutions pacifiques de la science indissolublement unie à la morale, proposa la collaboration fraternelle des classes dans leur lutte contre les dures fatalités de notre existence individuelle et collective.

CHAPITRE PREMIER

A. Comte et l'Economie politique classique

SECTION I. — *Critique de la méthode de l'Ecole classique* par A. Comte

§ 1. — Aperçu sommaire de l'Ecole classique à l'époque d'A. Comte

A. Comte commença d'étudier les sciences sociales en 1819, après avoir achevé son instruction mathématique et ses études biologiques à l'école de Montpellier. De 1819 à 1859, année de sa mort, il se voua uniquement à la science sociale, origine et fin de sa philosophie positive.

Pendant cette période de quarante ans, les contemporains d'A. Comte et ses principaux rivaux « les Economistes » de l'école classique, furent : J.-B. Say (1767-1832), vulgarisateur des idées d'A. Smith, Sismonde de Sismondi (1773-1842), qui essaie de moraliser les institutions de la société capitaliste, Dunoyer (1786-1862), qui tend à faire de l'économie la science générale des sociétés et se trouve être un précurseur de la sociologie ; Bastiat (1801-1850), qui incarne l'optimisme de l'école individualiste ; Charles Comte (1782-1832) qui, dans le « Censeur européen », collabore avec J.-B. Say, son beau-père. En Angleterre, J. Stuart

Mill (1806-1873), qu'on a pu appeler dans ses débuts l'Adam Smith moderne, et qui, se rapprochant sur sa fin du socialisme par des conclusions un peu floues, eut des relations étroites avec A. Comte. En Allemagne, Frédéric List (1789-1846), l'auteur du « *Système national d'économie politique* », et en Amérique Carey (1793-1879), sont les représentants les plus marquants — avec des variantes (car List et Carey sont protectionnistes) — du système dit de la Liberté naturelle.

Cà et là dans son immense construction philosophique, A. Comte critique les principes défendus par les grands apôtres de l'individualisme que nous venons de nommer. Sans jamais citer aucun nom, il se borna à l'examen, quelquefois sévère à la vérité, des principes de l'école classique, abordant d'abord la méthode et ensuite la doctrine.

§ 2. — Caractère métaphysique de la méthode de l'Ecole classique

Jusqu'à l'avènement du positivisme, les phénomènes économiques furent étudiés par les économistes avec la méthode qu'A. Comte qualifie de métaphysique. Qu'est-ce que la méthode métaphysique suivant A. Comte ? C'est l'explication des phénomènes « par des « forces abstraites, véritables entités (abstractions per-
« sonnifiées) inhérentes aux divers êtres du monde et
« conçues comme capables d'engendrer par elles-mêmes
« tous les phénomènes observés, dont l'explication con-
« siste alors à assigner pour chacun l'entité correspon-

« dante ». Le dernier terme du système métaphysique « consiste à concevoir, au lieu des différentes entités « particulières, une seule grande entité générale, la « *Nature*, envisagée comme source unique des phénomènes ». (*Philosophie positive*, t. I, p. 3)..... Des entités, des abstractions personnifiées, c'est-à-dire de pures idées *a priori* posées dans l'esprit par l'esprit, sans contact avec la réalité extérieure, les faits. Ainsi rattacher les phénomènes économiques à la Nature, c'est les expliquer par la liberté, qui est qualifiée de naturelle, justement parce que la liberté consiste à laisser agir la Nature que l'on considère comme providentielle. « *Laisser faire*, — *laisser passer*, » est le dogme de l'école classique par excellence.

§ 3. — Office historique provisoire de la méthode métaphysique
ou critique de l'Ecole classique

Quelle est la valeur d'une telle méthode aux yeux d'A. Comte ? Elle eut une grande importance historique en discréditant des conceptions surannées. Le dogme de la liberté illimitée comporte la liberté d'examen, de critique ; appliquée au monde économique de l'ancien régime, elle ruina sans remède, par sa nature dissolvante, un système vermoulu. Grâce à elle qui inspira les physiocrates par exemple, le régime des douanes intérieures fut supprimé, les corporations abolies, etc.... « Appliqué à l'ancien système, ce « dogme a jusqu'ici heureusement secondé le dévelop-

« pement naturel de la civilisation moderne, en prési-
 « dant à la dissolution finale de la vieille classification
 « sociale. » *Philosophie positive*, t. IV, p. 33). Bien
 plus, il favorisa le développement des conceptions nou-
 velles, des conceptions créatrices. « Sans cet indispen-
 « sable préambule, les forces destinées à devenir en-
 « suite les éléments d'une nouvelle organisation n'au-
 « raient pu prendre tout l'essor convenable et surtout
 « ne pouvaient manquer d'acquérir le caractère direc-
 « tement politique qui avait dû leur manquer jus-
 « qu'alors ». (*Ibidem.*)

Démolir, tel fut l'office précieux de la méthode méta-
 physique appliquée à la réforme économique. Mais là
 s'arrête sa mission historique : sa puissance se mesure
 à ses destructions, son impuissance à son incapacité de
 rebâtir sur les ruines qu'elle accumule.

§ 4. — Critique du mécanisme intellectuel de la méthode d'introspection métaphysique

Et en effet, entrons dans le détail de l'application de
 la méthode métaphysique. Quel en est donc le méca-
 nisme intellectuel ? L'esprit pensant, « cogitans »,
 observe en lui-même la chose pensée, « cogitata » ;
 ainsi par l'observation intérieure, l'esprit découvre en
 lui-même les principes qui expliquent les lois des phé-
 nomènes du monde moral et social (*Philos. posit.*, t. I,
 p. 19). Les métaphysiciens ont construit de cette façon
 le dogme du libre arbitre dans une âme qui, dégagée

de toute relation avec l'extérieur, donnait l'illusion d'être libérée de toute entrave. N'est-ce pas grâce à cette méthode que Rousseau construisit son *Contrat social*, auquel adhèrent librement chaque citoyen, chaque travailleur, enclins à exagérer leurs « droits » puisque leur adhésion dépend uniquement de leur volonté? Et si nous prenons un exemple plus récent, à quoi sont dues les infinies dissertations sur la valeur sinon aux subtilités métaphysiques dont l'école psychologique ou hédonistique prétend donner l'explication par l'utilité finale ou marginale, l'ophélimité, la désirabilité? Abondance de termes qui marque bien l'obscurité de ces conceptions, ainsi qu'on l'a observé (1).

Ces théories oiseuses ou erronées sont dues au vice capital de la méthode métaphysique qu'A. Comte résume ainsi : « Il est sensible, en effet, que par une nécessité invincible, l'esprit humain peut observer directement tous les phénomènes, excepté les siens propres. Car par qui serait faite l'observation? On conçoit relativement aux phénomènes moraux que l'homme puisse s'observer lui-même sous le rapport des passions qui l'animent, par cette raison anatomique que les organes qui en sont le siège sont distincts de ceux destinés aux fonctions observatrices. Encore même que chacun ait eu l'occasion de faire sur lui de telles remarques, elles ne sauraient évi-

(1) MM. Gide et Rist (*Histoire des doctrines économiques*), note 1, p. 611, 612.

« demment avoir jamais une grande importance scien-
« tifique et le meilleur moyen de connaître les pas-
« sions sera-t-il toujours de les observer en dehors ;
« car tout état de passion très prononcé, c'est-à-dire
« précisément celui qu'il serait le plus essentiel d'exa-
« miner, est nécessairement incompatible avec l'état
« d'observation. Mais quant à observer de la même
« manière les phénomènes intellectuels pendant qu'ils
« s'exécutent, il y a impossibilité manifeste. L'indi-
« vidu pensant ne saurait se partager en deux, dont
« l'un raisonnerait, tandis que l'autre regarderait rai-
« sonner. L'organe observé et l'organe observateur
« étant dans ce cas identiques, comment l'observa-
« tion pourrait-elle avoir lieu ? — Cette prétendue
« méthode psychologique est donc radicalement nulle
« dans son principe. Aussi considérons à quels procédés
« profondément contradictoires elle conduit immé-
« diatement. D'un côté on vous recommande de vous
« isoler, autant que possible, de toute sensation exté-
« rieure ; il faut vous interdire tout travail intellec-
« tuel ; car si vous étiez seulement occupé à faire le
« calcul le plus simple, que deviendrait l'observation
« intérieure ? D'un autre côté, après avoir enfin, à force
« de précautions, atteint cet état parfait de sommeil
« intellectuel, vous devez vous occuper à contempler
« les opérations qui s'exécuteront dans votre esprit,
« lorsqu'il ne s'y passera plus rien ! Nos descendants
« verront sans doute de telles prétentions transportées

« un jour sur la scène ! » (*Philos. posit.*, t. I, p. 19-20, et t. VI, p. 276.)

Cette critique découvre le fondement philosophique de la méthode de l'école classique. Celle-ci a pour dogme la notion de liberté naturelle, dont l'origine est dans la liberté d'examen qui elle-même résulte du libre arbitre, révélé aux docteurs en métaphysique par leur méthode d'introspection.

§ 5. — Inconvénients de la méthode de l'Ecole classique :
pas d'unité de doctrine

Mais à quelles conceptions économiques aboutit cette hiérarchie de libertés ? et cette jonglerie intérieure du sujet-objet ?

En théorie, elle favorise la divergence infinie des opinions. Puisque chacun est le dieu inventeur d'une « religion naturelle », chaque esprit se révèle à lui-même la vérité et l'oppose à l'opinion d'autrui. « L'observation intérieure engendre autant d'opinions divergentes qu'il y a d'individus croyant s'y livrer. » (*Philos. positive*, t. I, p. 20). Système qui consacre les habitudes critiques nées au temps où la Révolution accomplit les destructions nécessaires, mais qui tend de nos jours à devenir radicalement subversif. Aussi à quelle floraison de doctrines plus ou moins orthodoxes donna naissance l'individualisme des économistes depuis son avènement. Les physiocrates préconisent uniquement le retour à la terre, source de toute richesse, du

produit net; contre A. Smith, pour qui les institutions économiques sont providentielles, se dressent la théorie pessimiste de Malthus sur la population et la doctrine dangereuse de Ricardo sur la valeur, origine du marxisme; durs systèmes contre lesquels se révoltent Bastiat et Sismondi et Dunoyer. Les économistes sont-ils d'accord sur les notions fondamentales de leur science? La doctrine de l'école autrichienne de Carl Menger est-elle d'accord avec l'école mathématique? On n'en finirait pas d'énumérer les dissidences des individualistes pour ne citer que les discussions sur la notion de valeur.

Une bonne méthode conduit à la vérité qui est « une », et qui par là même est un dogme qui s'impose par l'évidence. Ces divergences sur les notions les plus élémentaires de la science économique démontrent bien l'inanité des conceptions *a priori* de l'école classique. Discute-t-on sur les démonstrations mathématiques? sur les expériences physiques ou chimiques?

§ 6. — La méthode de l'Ecole classique méconnaît l'intime solidarité entre les phénomènes sociaux

D'ailleurs cette méthode des économistes entraîne des vices dans l'intelligence et dans la conscience du prétendu observateur. Par cette concentration intense de l'esprit, on s'éloigne des faits, on perd tout contact avec la réalité. Sans liens avec le monde extérieur dont seule une observation minutieuse et tenace révèle

le mécanisme, l'esprit peut devenir la proie de l'imagination, cette folle du cerveau, son logis. Médite-t-on sur le phénomène économique ? Il apparaîtra aussitôt dans une abstraction quintessenciée avec une importance exagérée ; il débordera sur le domaine des autres sciences ou plutôt il s'en séparera radicalement. Aussi à quel résultat aboutit-on ? On donnera de l'économie politique la définition suivante : la science des richesses. Certes, on comprend à l'analyse réfléchie qu'il n'y a de richesses que parce que les biens de ce monde ont une destination humaine. Mais une définition a pour qualité première de mettre en lumière des notions claires, essentielles ; or, le mot richesse dissimule le côté humain de ces biens, produits par l'homme pour les besoins de l'homme, et évoque bien plutôt la difforme conception d'une mécanique économique où l'être humain n'apparaît que comme comparse secondaire. Cette définition ferait croire que l'homme est fait pour la richesse et non la richesse pour l'homme.

« En considérant trop exclusivement les immenses
 « avantages moraux et politiques incontestablement
 « propres au mode d'existence industrielle, on finit
 « par se les exagérer au point de concevoir qu'ils dis-
 « pensent presque entièrement de toute véritable orga-
 « nisation spirituelle » (*Politique positive*, t. IV, appen-
 dice, *Considérations sur le pouvoir spirituel*, p. 207.)

« Il suffirait de ce motif pour représenter comme aussi
 « creuses qu'ignobles les spéculations économiques où

« la vie matérielle est conçue indépendamment de toute « influence mentale ou affective. » (*Politique positive*, t. II, p. 276). On méconnaît l'intime solidarité de l'économie politique avec la morale par exemple ; celle-là déborde sur celle-ci pour l'affaiblir. Et c'est la porte ouverte à toutes les déclamations passionnées des socialistes.

§ 7.— Conséquence : Régime intellectuel de « spécialité dispersive »

Voilà comment la méthode *a priori* habitue l'esprit replié sur lui-même à méconnaître la solidarité qui existe entre tous les phénomènes sociaux, en ne considérant qu'une face du phénomène économique amputé de ses relations avec les autres faits. De là à les ignorer, il n'y a qu'un pas et les savants trop préoccupés de leur objet d'étude étroitement délimité sont victimes de ce que Comte appelle « le régime de spécialité dispersive » ou l'absence de toutes vues générales. Ils délaisseront longtemps, par exemple, l'économie politique rurale pour se livrer uniquement aux spéculations concernant l'industrie, la banque et le commerce. Ont-ils prévu, dans l'isolement de leurs méditations solitaires, les conséquences terribles de la division du travail, au point de vue de l'hygiène sociale, du développement moral du travailleur, de la paix sociale ? Ils n'ont vu qu'un rendement plus grand de la richesse matérielle, là où ils auraient dû favoriser un enrichissement de la personnalité humaine. Leur découverte

de la liberté du travail et la suppression des corporations leur ont-ils fait entrevoir le profil émacié de l'ouvrier de huit ans dénoncé par Thiers? Nous arrêtons notre critique à ce reproche sévère qu'A. Comte adresse aux spécialistes de toutes catégories : « Chez la « classe spéculative, l'élévation de l'âme et la généralité des sentiments peuvent difficilement se développer sans la généralité des pensées, d'après « l'affinité naturelle qui doit exister entre les vues « étroites ou dispersives et les penchants égoïstes ». (*Politique positive*, t. VI, p. 264).

SECTION II. — Critique de la doctrine de l'Ecole classique

Ainsi conçue pour détruire, impuissante à réaliser la convergence des esprits et à leur donner des vues synthétiques, la méthode métaphysique de l'école classique est-elle parvenue à élaborer de solides conceptions doctrinales?

§ 1. — Points sur lesquels A. Comte est d'accord avec les Economistes

Il est une conclusion historique fondamentale sur laquelle A. Comte et les économistes sont d'accord. Si la philosophie moderne se caractérise par le développement de la science, l'activité pratique de notre société se distingue de celles antiques par la prépondérance de l'industrie sur la guerre. « La principale « (branche de la doctrine critique) consista dans la

« tentative des économistes pour découvrir les lois de
 « l'existence matérielle des sociétés, en l'étudiant
 « isolément de l'ordre intellectuel et moral... Ils (les
 « économistes) assistèrent aussi à l'évolution positive,
 « en attirant sur l'industrie une attention théorique et
 « même en faisant déjà sentir le contraste pratique
 « entre la civilisation moderne et l'ancienne ». (*Politique positive*, t. III, p. 585).

Mais dès qu'on étudie la théorie de l'organisation industrielle moderne, immédiatement apparaissent entre A. Comte et les économistes des divergences irréductibles.

§ 2. — Divergences : Critique des mots entités : Nature et Liberté

La méthode d'introspection a conduit les économistes à poser à la base de leur système la grande abstraction de la Nature. Mais comment ont-ils compris le rôle de la Nature dans l'organisation du monde industriel ? Elle leur est apparue comme une entité, gouvernée par des lois naturelles. Le monde économique obéit donc à des lois naturelles. Qui se dresse contre la loi se brise. Tout va bien si l'on respecte la loi, car la création est harmonieuse, elle est bienfaisante et notre souffrance vient de notre ignorance des lois que nous méconnaissons. Bref, le plan sur lequel a été conçu notre destinée économique est d'ordre providentiel. Dès lors, pourquoi réglementer, circonscrire l'activité de chaque individu et les devoirs de chaque profession ? Tous nos

maux proviennent d'une réglementation administrative trop minutieuse : et c'est la condamnation du colbertisme, du mercantilisme. Tout s'arrange si nous laissons jouer les lois harmonieuses de la nature, notre providence économique. Ainsi le « *laisser faire* » ou la liberté économique est le corollaire de la notion de loi naturelle. La liberté, c'est le respect de la Nature.

Certes, A. Comte serait bien le dernier à nier que les phénomènes économiques fussent gouvernés par des lois, lui, le fondateur de la physique sociale ! Mais il y a loi et loi : la loi scientifique et positive n'est pas la loi métaphysique. Celle-ci conduit à la conception d'un ordre providentiel, bienfaisant par excellence, et au respect d'une économie naturelle intangible. Ne jamais intervenir ; le mercantilisme est sacrilège car il prétend améliorer le plan divin. « Non, dit Bastiat, « cet antagonisme radical, cette opposition naturelle « (entre les capitalistes et les non capitalistes) n'existent « pas... Non, un plan si défectueux n'est pas sorti de « la pensée divine. Pour l'affirmer, il faut commencer « par nier Dieu ». (*Capital et rente*, édit. de la bibliothèque Franklin p. 110, 111). C'est ici que nous saisissons la conséquence immédiate d'une telle conception : la nature providentielle conduit à un optimisme exagéré qui consacre, non la résignation puisque tout est bien, mais l'inaction, l'inertie avec tous ses dangers et ses réveils tragiques. Un positiviste, le docteur Dubuisson, résume ce grief d'une façon saisissante : « Oui, certes,

« il y a des lois, aussi bien dans la production des
« richesses que dans toute autre fonction sociale ; mais
« nous ne sommes nullement tenus de nous croiser les
« bras en les contemplant. Les économistes n'ont peut-
« être pas tout à fait tort quand ils disent qu'une
« société prise dans son ensemble n'est pas en péril
« parce que les lois naturelles de la production jettent
« dans le chômage et par conséquent dans la misère
« telle ou telle classe de travailleurs. Il est certain que
« le reste n'en continue pas moins à vivre. Lorsqu'en
« pays de montagne quelque bloc énorme se détache
« d'un sommet et écrase les villages de la vallée, la
« vie ne cesse pas pour cela dans le monde entier, et
« le soleil luit le lendemain sur la vallée dévastée
« comme il luisait la veille sur la vallée verdoyante.
« On conçoit cependant que les victimes protestent et
« ne se contentent pas de révéler les lois naturelles et
« de célébrer la science des économistes ». (*Le positivisme et la question sociale*, p. 5. Conférence prononcée à Lille, le 2 juillet 1898). Cette extase économique des
« classiques » entraîne une déchéance de leur méthode
sur laquelle il réagit. A quoi bon chercher les causes
profondes des phénomènes, à quoi bon les étudier dans
leur mécanisme intime si tout est bien ? Les rouages
de la mécanique divine ne broieront pas la créature
innocente ! A quoi bon prévoir, si la nature maternelle
penche vers l'humanité confiante ses cornes d'abon-
dance ? Hélas ! cette insuffisance de prévision conduisit

à un conflit qui est la douloureuse critique d'une telle conception. Qu'on se rappelle, à l'époque d'A. Comte, les profondes perturbations économiques dues à l'emploi des machines et dont le libre développement aboutit aux plus graves crises de chômage et de troubles sociaux. Pour les éviter, il eût fallu prévoir que l'utilisation économique du machinisme scientifique pouvait entraîner des crises, il eût fallu un pouvoir qui organisât *d'avance* ces nouveaux éléments de perfectionnement industriel. Mais cela ne pouvait se faire, puisque la doctrine de la liberté naturelle conduit à la conception de l'Etat gendarme, dont les attributions sont réduites au strict minimum. Comte résume en ces termes sa critique du dogme de non-intervention. « Le vice fondamental de l'économie
 « politique, envisagée comme théorie sociale, consiste
 « directement en ce que, pour avoir constaté, sous
 « quelques rapports particuliers qui sont fort loin d'être
 « les plus importants, la tendance spontanée et per-
 « manente des sociétés humaines vers un certain
 « ordre nécessaire, elle se croit autorisée à en conclure
 « l'inutilité de le régulariser par des institutions posi-
 « tives; tandis que cette grande vérité politique,
 « conçue dans son ensemble, prouve seulement la
 « possibilité de l'organisation, en même temps qu'elle
 « conduit à en apprécier dignement toute l'importance
 « capitale ». (*Politique positive*, t. IV, appendice, p. 209, note 2. *Considérations sur le pouvoir spirituel*).

Mais la loi positive, scientifique est, elle, un rapport constant de cause à effet ; elle est indifférente par elle-même aux souffrances humaines. L'homme se sert de sa science pour améliorer sa destinée économique ; il y a des lois dont le jeu est aveugle, brutal ; c'est à nous d'en atténuer les effets, en les opposant les unes aux autres. Le Comtisme conduit, dans de certaines limites, à l'intervention humaine en matière d'organisation économique et nous le montrerons plus en détail. En passant, indiquons seulement que pour A. Comte la liberté économique consiste à obéir, à se plier aux lois fatales, tout en recherchant l'amélioration des lois secondaires. En dernière analyse, tandis que les économistes affirment le caractère divin de la loi naturelle, A. Comte recourt à la providence humaine. Il en résulte une profonde différence dans la notion du progrès économique. Pour les économistes, il consistera à obéir aux lois naturelles de notre activité matérielle pour s'y plier sans restrictions ; pour A. Comte, le progrès consiste à subordonner l'activité matérielle aux lois morales et à utiliser les lois de cette activité, en les modifiant quand il est possible et en les consacrant à notre perfectionnement moral.

Tout ce mouvement de pensée « classique » n'est qu'une face de l'émancipation des esprits au XVIII^e siècle. Dès qu'on prônait le libre examen, chacun pouvait reviser ses opinions, car n'est-il pas naturel de faire l'examen de conscience d'idées dont on doit sup-

porter la pleine, l'entière responsabilité? La critique du dogme théologique a conduit la philosophie à la métaphysique, au déisme vague de Rousseau, par exemple; en économie politique, elle a conduit les économistes à scruter le plan divin, à y découvrir la nature alliée à la liberté, qui entraînèrent la condamnation de la doctrine d'intervention exagérée. Voilà comment le mouvement révolutionnaire contre l'ancien système mercantiliste et la liberté de pensée ont conduit à la liberté d'agir sans restrictions dans le domaine pratique.

§ 3. — Critique de la notion absolue d'individu de l'Ecole classique

La liberté d'agir aboutit en économie politique à la liberté du commerce et de l'industrie, consacrée par nos constitutions révolutionnaires. « Laisser faire, laisser passer » est la formule du premier précepte des économistes. Mais qui agira ainsi sans entraves? L'industriel, le commerçant, c'est-à-dire en dernière analyse, l'individu. L'individu doit être libre dans les manifestations de son activité matérielle. Sous quelle pression agit cet individu? C'est la satisfaction de ses besoins, c'est son intérêt personnel qui sont l'aiguillon de ses entreprises. La liberté naturelle consacre le triomphe de l'individualisme, la glorification de l'individu. L'homme libre, — libre au-dedans grâce au dogme du libre arbitre, — doit être libre au dehors grâce à la nature providentielle. Arrêtons-nous, car

A. Comte n'admet pas cette conception orgueilleuse de l'individu, qui, grâce à sa liberté, sa spontanéité se doit tout à lui-même, à lui seul. Une telle notion de l'individu est une pure illusion, une pure abstraction, un jeu métaphysique, un tour de la « folle du logis ».

« La décomposition de l'humanité en individus proprement dits ne constitue qu'une analyse anarchique, autant irrationnelle qu'immorale, puisqu'elle ne devient applicable que quand l'association cesse. Elle est aussi vicieuse en sociologie que le serait en biologie la décomposition chimique de l'individu lui-même en molécules irréductibles, dont la séparation n'a jamais lieu pendant la vie. (*Politique positive*, t. II, p. 180, *in fine*) ». Et Comte résume d'une façon saisissante sa conception de la dépendance individuelle

« L'homme s'agite, l'humanité le mène » (*Politique positive*, t. II, p. 455 au milieu) car les vivants sont de plus en plus gouvernés par les morts.

§ 4. — Critique de la libre concurrence

Mais poursuivons notre analyse en nous demandant quels rapports vont s'établir entre les individus libres, dans les manifestations de leur activité économique. Poussées par la recherche du profit, les individualités heurtent leurs compétences, et comme rien ne doit les retenir, elles entrent bientôt en compétition, en lutte ouverte : ainsi s'institue la libre concurrence. Au principe statique : l'individu est libre, s'ajoute cette règle

de dynamique économique : la libre concurrence règle les rapports des individus agissants les uns vis-à-vis des autres. D'ailleurs rien à redouter d'un pareil conflit perpétuel, universel, car nous savons que la nature est bonne et providentielle. Grâce à ces rivalités où le plus habile l'emporte, le profit récompense l'effort et le talent, ce qui ne peut manquer d'avoir une favorable répercussion sociale. C'est pourquoi, le progrès économique s'établit par la libre concurrence, formule d'une deuxième loi de dynamique de l'école classique.

Certes, il y a bien une harmonie spontanée qui s'établit grâce à la liberté ! Comte ne le nie pas. « Les
« intérêts individuels sont sans doute bien plus concie-
« liables dans le nouveau mode d'existence (industriel)
« que dans l'ancien (le régime guerrier) ». (*Politique positive*, t. IV, appendice, p. 208. *Considérations sur le pouvoir spirituel*). Mais de là à conclure que ces harmonies économiques sont de tous temps et en tous lieux favorables au développement de l'activité matérielle, il y a loin. « Ce serait trop compter sur la puis-
« sance des démonstrations de l'économie politique
« pour prouver la conformité nécessaire des divers
« intérêts industriels que d'espérer qu'elle puisse
« jamais suffire à les discipliner. Quand même on
« accorderait à ces démonstrations toute la latitude
« logique, d'ailleurs fort exagérée que les écono-
« mistes leur ont donnée, il resterait certain que
« l'homme ne se conduit pas uniquement ni même

« principalement par des calculs et en second lieu
« qu'il n'est pas toujours ni même le plus souvent,
« susceptible de calculer avec justesse. La physiologie
« du xix^e siècle, confirmant ou plutôt expliquant l'ex-
« périence universelle, a démontré positivement la
« frivolité de ces théories métaphysiques, qui repré-
« sentent l'homme comme un être essentiellement
« calculateur ». (*Politique positive*, t. IV, appendice,
p. 209. *Considérations sur le pouvoir spirituel*). Et
comme exemple : « La rivalité inéluctable du capital
« et du travail. Jamais un état fixe ne sera solidement
« établi sur le simple antagonisme physique, le seul
« que de telles institutions (purement temporelles)
« puissent régulariser. Quoique fort utiles, sans doute,
« elles seront toujours insuffisantes, parce qu'elles
« laisseront nécessairement subsister le désir et même
« la possibilité dans les chefs d'abuser de leur position
« pour réduire les salaires et le travail, et dans les
« ouvriers d'obtenir par la violence ce que la vie labo-
« rieuse ne peut leur procurer ». (*Ibid.*, p. 208). Plus
loin, Comte parle de ces « oscillations funestes » dûes
aux crises industrielles et qui sont pour lui une preuve
de l'insuffisance du système de liberté naturelle.

§ 5. — Critique de la notion de valeur basée sur le travail

Ainsi A. Comte n'admet ni la méthode ni les postulats théoriques de la nature providentielle, de la liberté et de l'individu établis par l'école classique.

Examinons succinctement dans une économie politique plus concrète ce qu'A. Comte pense de l'individualisme classique.

Tous les « économistes », A. Smith et Ricardo en tête, ont basé la valeur d'échange sur le travail incorporé au produit. Et les individus se suffisent à eux-mêmes pour faire librement l'évaluation de la valeur d'un produit. Mais qu'est-ce que le travail ?

Suivant A. Smith, « le travail est la mesure réelle de la valeur d'échange de toutes les commodités. En tout temps et en tout lieu, des quantités égales de travail sont des valeurs égales pour le travailleur ». Tout cela est bien vague. Ingram critique ainsi ces notions : « Cette sentence, qui, à l'examen serré, ne possède aucun sens intelligible défini, fournit un bon exemple de la manière dont l'esprit métaphysique obscurcit les idées économiques. Qu'est-ce qu'une quantité de travail ? » Quand la nature du travail reste indéterminée ? Et que signifie le terme d'égale valeur ? » (*Esquisse d'une histoire de l'économie politique*. Edition de la *Société positiviste*, 1907, p. 108, en note). Et puis comment évaluer le travail d'une façon qui ne soit pas arbitraire ? M. P. Laffitte, le célèbre disciple d'A. Comte, critique cette conception à l'aide de la notion que le positivisme se fait du salaire, « qui ne paye jamais l'avantage rendu par le travail ou la dépense de force, d'habileté, d'intelligence, de bon vouloir et même de dévouement de l'ouvrier et qui

« ne peut être que l'indemnité matérielle nécessaire
« au travailleur pour accomplir sa tâche, indemnité
« qu'il est toujours possible d'évaluer exactement »
(P. Laffitte, *Positivisme et économie politique*, 3^e édition
Ritti, 1876, p. 13). D'ailleurs, si les individus sont si
aptes à évaluer, d'où vient que l'Etat, intervenant
dans le prêt à intérêt, impose un taux légal? N'est-ce
pas grâce à lui principalement que ce taux est allé
décroissant « ce qui contredit ce principe d'économie
« politique que les services ne sont bien évalués ou ne
« peuvent être justement évalués que par ceux qui les
« échangent » (P. Laffitte, *ibid.*, p. 12).

§ 6. — Critique de la loi de l'offre et de la demande

Cette dernière remarque nous conduit à l'examen de la loi de l'offre et de la demande, triomphante illustration, selon les économistes, de l'idée de liberté providentielle. Quelle harmonie préétablie dans cette adaptation spontanée de la production à la consommation, dans ce nivellement rapide des prix, vainqueur du temps et de l'espace! Dans ce régulateur de l'action nationale, internationale même! A l'examen, les positivistes se montrent moins enthousiastes et plus réalistes. Ils ne sont pas admirateurs absolus de l'ordre spontané; ils le cherchent, ils le découvrent, — mais pour le modifier, le perfectionner et non pour l'admirer béatement dans ses imperfections. Ainsi cette loi de l'offre et de la demande est une loi dure, une loi qui,

comme celle de la pesanteur, écrase celui qui s'y fie aveuglément. Elle est le triomphe du fort sur le faible, de celui qui a les capitaux, par exemple, sur celui qui n'en a pas. Elle n'est pas une loi humaine, de charité, et pour reprendre l'idée de Bastiat « non, elle n'est « pas sortie de la pensée divine », de la divine Bonté ! Car « les conditions ne sont nullement égales, au point « de vue de l'offre et de la demande entre l'emprunteur « et le capitaliste, ni entre l'ouvrier et l'entrepreneur, « les premiers ayant immédiatement besoin du prêt ou « du salaire pour vivre, ce qui annule leur prétendue « liberté, tandis que les seconds peuvent toujours « attendre et vivre sur le capital lui-même, en l'absence de son revenu, ce qui leur donne sur les précédents, une incontestable supériorité !... Il en est de même de la vente des provisions, dans les circonstances extraordinaires où le commerçant, qui peut généralement attendre, profite de la situation pour rançonner l'acheteur, lequel a immédiatement besoin » (P. Laffitte, *Positivismes et économie politique*, note des éditeurs, p. 10 et 11). Dernière assertion trop vérifiée par la spéculation éhontée de la grande guerre de 1914.

§ 7. — Critique de la notion de capital

Grâce au jeu de cette loi de l'offre et de la demande, l'individu réalise les profits qu'il accumule, il forme un capital. Or, la conception positiviste du capital ne

diffère pas moins de celle des économistes. Le capital, richesse accumulée par le travail, est le fruit de l'épargne. « Le principe qui pousse à l'épargne, c'est le « désir d'améliorer notre condition, un désir qui, « quoique généralement calme et sans passion, nous « accompagne depuis le sein de notre mère et ne nous « quitte pas jusqu'à la tombe. Or, une augmentation de « fortune est le moyen par lequel la plupart des « hommes se proposent et souhaitent d'améliorer leur « condition » (A. Smith, *Wealth of Nations*, t. I, p. 323, 325, liv. I, chap. 3). Ainsi mù par l'intérêt personnel et la recherche du profit, l'individu crée la richesse; et c'est encore mù par l'intérêt personnel sous une autre forme, le désir d'améliorer sa condition, que l'individu accumule cette richesse. Partout apparaît l'individu, uniquement l'individu, le capitaliste, qui doit tout à lui-même et rien aux autres. Cette conception est radicalement opposée à l'explication de la formation des capitaux par A. Comte. Nous verrons plus tard et plus en détail, comment A. Comte entrevoit la source sociale, la destination sociale des capitaux, produit du travail successif des générations et non point de l'individu seul. Cet exposé ultérieur sera la critique du système individualiste.

Cette divergence entraîne comme conséquence une différence dans la manière de comprendre l'appropriation des capitaux. Pour les économistes, l'appropriation sera purement individuelle, puisque le capital est uni-

quement le fruit des efforts de l'individu « *Jus utendi et abutendi* ». Pour Comte, l'appropriation sera individuelle, mais avec destination sociale ; ce serait plutôt un dépôt que l'individu ferait fructifier dans l'intérêt collectif.

§ 8. — Critique de la notion classique du salaire

En ce qui concerne la rémunération du travail, le taux du salaire, c'est encore l'individu livré à lui-même qui en débat les conditions. Le travail est considéré sur le marché, au même titre qu'une quantité quelconque de marchandise, de coton par exemple, et sans souci de son origine humaine. La théorie du « *wage-fund* » de Stuart Mill, nous conduit soit à la misère inéluctable du prolétariat, à la loi d'airin, soit au malthusianisme, grâce au jeu soit-disant bienfaisant de la loi de l'offre et de la demande appliqué à la détermination du salaire. A la vérité, la théorie de la productivité du travail de l'américain Walker est plus consolante, puisque plus l'individu produit et mieux il produit, plus le salaire a de tendance à la hausse. Mais alors comme nous le disions plus haut « le salaire ne paye « jamais l'avantage rendu par le travail ou la dépense « de force, d'habileté, d'intelligence, de bon vouloir et « même de dévouement ». Pour A. Comte, c'est le patriarcat industriel, dignement régénéré par la morale positiviste qui fixera le salaire : « la rétribution du service « des travailleurs restera livrée aux décisions privées

« des entrepreneurs » (*Politique positive*, t. II, p. 412). D'ailleurs « le salaire ne paye jamais la partie essentielle du service correspondant, mais seulement sa partie matérielle. Tout travail humain consomme certains matériaux qui ont besoin d'être renouvelés soit pour remplacer les provisions, soit pour réparer les instruments. Le salaire consiste toujours dans ce double renouvellement, sans concerner jamais le service rendu qui ne peut être dignement récompensé que d'après une juste réciprocité » (*Politique positive*, t. II, p. 71). Nous nous bornons pour l'instant à cette critique rapide, nous réservant d'y revenir plus tard en exposant dans ses détails la théorie positive du salaire.

§ 9. — Critique de la prétendue loi des débouchés

Nous voyons que dans la conception des éléments de la production, le capital et le travail fonctionnent sous la présidence de la loi de l'offre et de la demande. Envisageons maintenant les résultats de cette production dans son ensemble. Qu'est-ce qui la règle ? Toujours l'universelle loi de l'offre et de la demande, selon les économistes. On sait à quelles crises prétendues nécessaires, ce providentiel mouvement des prix conduit l'industrie moderne ! Non, là encore, l'ordre spontané est insuffisant et il faut avoir une courte vue, une vue tout intérieure et métaphysique, pour prétendre s'isoler du reste des phénomènes sociaux et trancher ainsi

cette question. Il faut, pour en donner la solution, dresser en face de la notion de la production des richesses, celle de l'emploi des richesses. « Il est de
 « toute évidence que la production sera dominée à un
 « certain degré et profondément influencée par l'emploi
 « des richesses ; car, par exemple, une fixité suffisante
 « et nécessaire de la production pourra-t-elle s'établir
 « sans une fixité des habitudes ordinaires de la vie ?
 « Et sans cette double fixité, des chômages croissants
 « et subits ne viendront-ils pas troubler sans cesse
 « l'économie matérielle des sociétés et réagir d'une
 « manière terrible sur le sort des classes laborieuses
 « abandonnées ainsi à l'influence de sinistres qu'elles
 « ne peuvent ni prévoir, ni empêcher ?... Ces luttes, il
 « est vrai, ne tuent pas, mais elles font mourir ! On
 « ne saurait admettre la solution économique qui con-
 « siste à donner à l'homme l'unique destination de
 « produire pour consommer, de manière à en faire
 « finalement un producteur de fumier perfectionné ».
 (P. Laffitte, *Le positivisme et l'économie politique*,
 p. 25 à 27, d'A. Comte, cité par les éditeurs). Ce qui est
 la condamnation morale de la production guérie par la
 production, de la prétendue loi des débouchés qui
 pousse à la consommation pour la production et *vice*
versa, sans souci des conséquences éthiques d'une telle
 manière humaine de vivre.

§ 10. — Impuissance de la doctrine classique à organiser
les relations internationales

Le concept de la liberté conduit l'individu à l'isolement au sein de la patrie ; dans l'ordre international, il conduit à la concurrence mondiale, aux rivalités économiques de pays à pays. « L'absence de tout pouvoir « régulateur a été ici plus naïvement proclamée qu'à aucun autre égard. » (*Philosophie positive*, t. IV, p. 35). Certes, là aussi, cette compétition produit parfois des résultats heureux, une rivalité dont bénéficient les consommateurs du monde entier. Mais ce serait une grave erreur de croire à la toute puissance bienfaisante d'un tel ordre spontané. Pour peu que l'avidité du gain se compliquât des orgueilleuses prétentions du principe des nationalités, ce système peut amener rapidement des guerres commerciales. Il y a une solidarité entre les nations de bonne volonté, qui doit tempérer les rudesses de la concurrence économique. « Le commerce « affranchi de toute règle matérielle ou morale et ne « connaissant que l'intérêt, peut au contraire offrir des « désavantages onéreux à l'un des contractants, surtout « entre peuples qui ne sont point arrivés au même « degré de développement industriel. Que deviendrait, « à ce compte, et la chose a dû se reproduire plus d'une « fois, une peuplade sauvage qui échangerait naïvement contre des verroteries et des liqueurs toutes « ses provisions et ses instruments ? » (P. Laffitte, *Positivisme et économie politique*, p. 13, note des édi-

teurs). Il y a des cas où le libre échange peut être pratiqué, mais il ne doit pas constituer une règle aveuglément suivie. Ainsi les positivistes dénoncent l'impuissance de la liberté naturelle à organiser, même dans le domaine international.

§ 11. — Reproche d'égoïsme adressé à l'Ecole classique

Cette faillite des économistes s'explique par la raison profonde que la doctrine de l'intérêt personnel unique mène tout droit à l'égoïsme. « Car l'irrécusable prépondérance effective des penchants personnels dans l'ensemble de notre organisme moral entraîne naturellement à réduire au seul égoïsme toutes les diverses impulsions humaines »..... (*Philosophie positive*, t. V, p. 380). Nulle part, en effet, les économistes ne recourent à une morale où de faibles mais indéniables fonctions altruistes soient encouragées ; nulle part, ils ne sortent de préoccupations purement matérielles ou du moins, s'ils le font, c'est pour invoquer, sans approfondir, le dogme superficiel et irréal d'une nature providentiellement bonne. L'économie politique leur apparaît comme la science des intérêts matériels, ils méconnaissent ainsi l'intime solidarité de tous les phénomènes sociaux et moraux. Les pessimistes ne vont-ils pas jusqu'à préconiser l'abrogation d'institutions d'entr'aide sociale, au nom de prétendues lois sur le mouvement des populations ? Or, recourir à l'égoïsme, c'est consacrer, comme ils le font, la lutte

de penchants nullement convergents, mais antagonistes, c'est systématiser si l'on peut dire, l'anarchie, — inévitable dès que ces penchants hostiles les uns aux autres se seront assez développés pour engendrer des conflits insolubles.

Conclusion. Résumé

A la vérité, un positiviste s'explique fort bien et sans indignation — *nec flere, nec indignari, sed intelligere*, — le reproche de science dure « dismal science » qu'on a adressé aux économistes. Contre un régime de réglementation outrée, contre le colbertisme, la réaction ne pouvait qu'être outrée, en sens inverse, en posant comme dogme la destruction de toute réglementation et en prêchant l'absence d'organisation comme une fin économique suprême. Bien plus, c'est seulement vers la moitié du siècle dernier que l'industrie et le commerce se sont formidablement développés sous l'impulsion du machinisme. Si un système de liberté spontanée pouvait suffire à une société économique encore embryonnaire, manifestement il deviendrait insuffisant le jour où elle aurait développé ses énergies intensivement dans tous les domaines. « Cette
« absence d'organisation du régime industriel ou plutôt
« cette organisation inférieure ou grossière, peut durer
« et servir tant que l'activité guerrière dominante
« reste le but et le centre de l'unité sociale et sert de
« base à une organisation convenable de notre espèce ;

« mais aujourd'hui que l'activité industrielle prédomine, une telle absence d'organisation rationnelle ne peut persister sans menacer la société elle-même ». (P. Laffitte, *Positivisme et économie politique*, p. 24, d'A. Comte, cité par les éditeurs).

En résumé, A. Comte condamne la méthode métaphysique, la méthode d'observation intérieure de l'école classique. Il lui reconnaît un office historique : accomplir une mission provisoire de destruction. Il rejette le concept de liberté indéfinie et la toute puissance de l'individu qu'il accuse d'égoïsme. Il reproche à l'individualisme de ne pas rattacher ses conclusions à des prémisses morales. Et surtout, la nature ne lui apparaît pas comme une mère ou comme une marâtre. Comme dit le poète :

La Nature se rit des souffrances humaines ;
Ne contemplant jamais que sa propre grandeur,
Elle dispense à tous ses forces souveraines,
Et garde pour Elle le calme et la splendeur.

(LECONTE DE LISLE, *Poèmes barbares*.
La Fontaine aux Lianes, p. 168 ; Lemerre).

Les lois naturelles révèlent un ordre, une évolution spontanés, certes ; sinon, rien ne pourrait subsister. Mais cet ordre est imparfait ; notre mélancolique destinée obéit à de dures fatalités. Le heurt des lois naturelles produit notre souffrance. C'est à nous à les connaître pour, en les opposant les unes aux autres, les

faire servir à notre avantage. Aux lois réellement fatales, aux conséquences de notre ignorance, de notre demi-science, nous opposerons la résignation. Un stoïcisme actif et tendre, telle est la doctrine que le positivisme oppose à la mécanique chrématistique des intérêts matériels.

CHAPITRE II

A. Comte et le Socialisme de son temps

SECTION I. — *Ses rapports avec les doctrinaires socialistes (notamment Saint-Simon)*

A. Comte s'était fait une règle d'hygiène intellectuelle de ne pas se mêler aux polémiques de son temps, afin de ne rien perdre de son originalité et de ne rien sacrifier de ce qu'il appelait sa « Vocation caractéristique » qui fut l'élaboration de la philosophie positive.

§ 1. — Aperçu sommaire de l'Ecole socialiste à l'époque d'A. Comte

A. Comte eut peu de rapports avec les socialistes de son époque : Charles Fourier, le paragon du socialisme dit « associationniste », Robert Owen, le paternaliste de New-Harmony, L. Blanc, le fondateur de l'atelier social ou société ouvrière de production, le communiste Cabet, architecte des cités d'Icarie, enfin Proudhon, le théoricien créateur de la Banque d'échange. Il les englobe tous dans la dédaigneuse appréciation d'utopistes. Néanmoins, il connut et entra quelquefois en relations avec ses contemporains socialistes. Il rompit quelques lances avec les saint-simoniens, Bazard, Enfantin, Olinde Rodrigues, Michel Cheva-

lier, etc..., qui l'accusèrent de plagier Saint-Simon ; et surtout dans leur recueil de conférences « *Exposition de la doctrine de Saint-Simon* », ils critiquèrent violemment la loi des 3 états, découverte fondamentale dont A. Comte était si fier. Rien pour eux ne prouvait que l'état positif fût l'état définitif ; la loi des 3 états expliquait seulement le passage de l'humanité d'un état organique à un autre état organique (P. Janet, *Saint-Simon*, p. 116).

§ 2. — Rapports d'A. Comte avec Saint-Simon. Amitié initiale

A. Comte n'eut de rapports étroits qu'avec Saint-Simon, dont il fut vers le milieu de 1819, le secrétaire, à 19 ans, alors que Saint-Simon en avait 57. Il collabora avec lui jusqu'en mai 1824, date de leur rupture. C'est en 1817 que Saint-Simon, après avoir fait de la philosophie générale, se voue uniquement aux sciences économiques et adopte la célèbre formule « *Tout par l'Industrie, tout pour Elle* ». Au début, A. Comte se montre enthousiaste de cette collaboration. « Si plusieurs personnes ne rendent pas la même justice à ses idées (de Saint-Simon), c'est que sa manière de voir s'élève trop au-dessus des idées ordinaires pour qu'elle puisse être encore appréciée, mais cela viendra tôt ou tard et voilà l'avantage des gens qui sont plutôt au-dessus qu'au-dessous de leur siècle ». « Je lui ai voué une amitié éternelle, et en revanche, il m'aime comme si j'étais son fils » (A. Comte, *Lettres à Valat*,

p. 51; 52). De cette intimité sortit le troisième volume de l'« Industrie » et le premier cahier du quatrième volume. Comte y traite des idées favorites de Saint-Simon : la ruine des systèmes théologiques, la nécessité d'une doctrine scientifique nouvelle, l'économie politique base de la politique positive. La seule formule qui soit vraiment de lui est ce principe « *Tout est relatif, voilà le seul principe absolu* ». Dans le Politique, dans l'Organisateur, A. Comte adopte la célèbre parabole des abeilles et des frelons qui devait conduire Saint-Simon en cour d'assises.

§ 3. — Cause théorique de leur rupture

Mais c'est au sujet du « Système industriel » que surgit le conflit entre les deux amis. Une grande partie de cet ouvrage avait été rédigée par A. Comte en 1822, sous le titre « Prospectus des travaux nécessaires pour réorganiser la société », avec, comme titre général, au moins imprévu : « *Du Contrat social* », par Henri de Saint-Simon. A. Comte veut y élever la politique au rang des sciences positives, basée sur les sciences d'observation et obéissant à des lois. Il revendiqua la paternité de cet ouvrage de jeunesse fort remarquable où se révèle déjà l'originalité puissante de son génie. Mais Saint-Simon résiste, attend deux ans avant de publier cet opuscule sous le nom de son véritable auteur, jusqu'en mai 1824 ; encore ne fait-il cette publication qu'en l'incorporant dans son troisième cahier du *Caté*

chisme des Industriels et en présentant A. Comte comme son élève, ayant pour mission d'exposer les idées « dont il avait jeté les bases ». Ces querelles de paternité littéraire avaient troublé les relations des deux philosophes : ils se brouillèrent irrémédiablement en mai 1824. Aussi bien de profondes divergences intellectuelles avaient surgi entre eux. Saint-Simon, vers son déclin, versait dans une vague religiosité qu'A. Comte réprouvait énergiquement. « Notre élève, dit Saint-Simon, n'a traité que la partie scientifique du système, mais il n'a point exposé la partie sentimentale et religieuse : voilà ce dont nous avons dû prévenir nos lecteurs » (*Œuvres de Saint-Simon*. Collection Infantin, IX, p. 4, 5). D'autre part, A. Comte préconisait la réorganisation spirituelle comme devant précéder l'organisation temporelle ou industrielle. « Je regarde toutes les discussions sur les institutions politiques comme de pures niaiseries fort oiseuses et qui ne sont fondées sur rien, jusqu'à ce que la réorganisation spirituelle de la société soit effectuée ou du moins très avancée ; et c'est un des points capitaux sur lesquels je suis absolument opposé à Saint-Simon, par exemple, qui voudrait commencer par la réorganisation temporelle (entendue à sa manière), ce qui est le monde renversé et littéralement la charrue avant les bœufs » (*Lettres à Valat*, p. 156, A. Comte). Cette rupture laissa dans le cœur d'A. Comte un profond ressentiment. L'ami de 1819 devient alors

un intrigant qui n'a d'autre but que « *de faire sensation dans le monde* ». Plus tard, il est encore plus sévère. « La funeste liaison de ma première jeunesse avec un « jongleur dépravé, poussa l'envie et la frivolité vers « une hypothèse qui, malgré son irrationalité, se pro-
« pagea beaucoup » (*Politique positive*, t. III, p. 15). (Voir G. Weill, *Saint-Simon et son œuvre*, chap. XI).

§ 4. — Si le positivisme est une dérivation Saint-Simonienne ?

Nous avons insisté sur les relations d'A. Comte avec Saint-Simon parce qu'on a prétendu que le positivisme était un reflet, une branche du saint-simonisme. Ne pouvait-on pas conclure en effet qu'un homme comme Saint-Simon, âgé de 57 ans en 1819, avait dû exercer une influence indélébile sur la formation d'un talent, grand il est vrai, mais d'un talent en adolescence ? Ce n'est pas en se référant aux attaques acerbes des saint-simoniens contre A. Comte ni aux réponses de celui-ci ni même à ses déclarations antérieures, dans lesquelles il parle avec respect des « idées-mères » de Saint-Simon qui l'auraient inspiré, qu'on peut se faire une idée juste sur ce sujet. Il y entre d'un côté comme de l'autre beaucoup trop de partialité et de passion. Il faut examiner l'œuvre en elle-même et soi-même. A la vérité, c'est Saint-Simon qui entraîna dans la voie des spéculations économiques et sociales le jeune Comte encore absorbé en 1819 par les sciences inorganiques. C'est lui qui le familiarisa avec un certain

nombre d'idées qui d'ailleurs étaient aussi agitées par les économistes de cette époque. Certes, A. Comte travaille sous sa direction ; mais à la première sérieuse divergence, la rupture se produisit, car la conciliation était impossible entre le génie d'A. Comte et les médiocres facultés de Saint-Simon. Autant Comte est méthodique et systématique et logique, autant Saint-Simon est confus et désordonné et même contradictoire dans l'exposition de ses idées. Une seule lecture suffit pour s'en convaincre. Saint-Simon n'avait aucune culture scientifique, il était profond par hasard. On peut dire que Comte fut peut-être influencé par les conclusions critiques de Saint-Simon ; mais là où se marque le génie, c'est dans la reconstruction, c'est dans l'élaboration de principes nouveaux. Dans la série organique, A. Comte dépasse de haut Saint-Simon. C'est Comte le premier qui donna la solution morale du problème social : confier la réorganisation à un pouvoir spirituel nouveau, organe d'une synthèse positive scientifique et morale, à la fondation de laquelle il voua sa vie. Tandis que Saint-Simon retomba dans le système traditionnel qu'il avait critiqué de la réorganisation par le pouvoir temporel, par les patrons industriels et dans la synthèse chrétienne en morale. M. E. Sémerie a fait définitivement justice des attaques souvent peu généreuses dirigées contre l'originalité du génie philosophique d'A. Comte, notamment de la part de M. Renouvier « qui se rua sur lui

« pour le déchirer sans pitié ni merci avec la délicatesse chevaleresque d'un sauvage scalplant son ennemi vaincu ». Pour nous qui avons patiemment lu et médité l'œuvre de Comte, nous adoptons les conclusions du docteur Sémerie. « Il faut n'avoir jamais lu deux pages de Comte ou être lamentablement dépourvu de toute aptitude philosophique pour ne pas comprendre tout de suite qu'on se trouve, avec lui, en présence d'un des grands maîtres de la pensée humaine. Non seulement il résume, précise, systématise tous les travaux de ses prédécesseurs, mais recevant de leurs mains une révolution dont la partie la plus difficile était encore à faire, il la complète par la fondation de la sociologie et de la morale positive, formule le dogme de l'ordre nouveau et construit sur ce dogme la religion de l'avenir » (Dr Sémerie, *La loi des 3 états*, 1873, p. 24). Nous rejetons catégoriquement cette appréciation de M. Georges Dumas (*Psychologie de 2 messies positivistes : Saint-Simon et A. Comte*, p. 313) pour qui « Comte, avec son merveilleux génie, n'est pas un esprit profondément original ». Nous lui préférons celle du Dr Robinet qui résume nettement le débat : « Que professait Saint-Simon lorsque A. Comte vint à lui? Le principe de la gravitation universelle soumise à l'action divine. Que professa-t-il après sa rupture avec Comte? Le déisme chrétien ». Non, A. Comte n'est pas un disciple saint-simonien, non, il ne peut se

laisser attirer par une secte socialiste qui a vécu, qui a disparu, qui a donné ses preuves d'impuissance, lui qui a fondé la méthode historique, source d'une nouvelle école économique et qui peut revendiquer comme précurseurs Montesquieu et Condorcet.

SECTION II. — *Critique de la méthode de l'Ecole socialiste*

Saint-Simon qui n'était pas socialiste puisqu'il qualifie de « bêtise sanguinaire » la formule « l'Egalité ou la Mort » (*Œuvres complètes*, t. II, p. 210-211), se trouva être cependant, grâce à cette pensée floue qu'on ne trouve pas chez Comte, un précurseur du socialisme.

Quelles critiques A. Comte dirigea-t-il contre la méthode et la doctrine du socialisme utopique de son temps ?

§ 1. — Points sur lesquels A. Comte est d'accord avec les socialistes de son temps

Tout d'abord, tandis qu'A. Comte est d'accord avec les économistes pour ruiner sans remède le système économique de l'ancien régime, il l'est avec les socialistes pour proclamer l'insuffisance des solutions de l'école classique. Au point de vue critique, A. Comte est souvent d'accord avec les socialistes. Ainsi le terme « socialisme » est un néologisme fort intéressant, puisqu'il attire l'attention sur le côté social du problème économique et d'autre part sur l'importance croissante de l'industrie. « Cette doctrine remplit à sa manière

« un office indispensable, en posant directement le
« problème social, que le positivisme naissant a seul
« mieux formulé » (*Politique positive*, t. I, p. 161).
« Le communisme prépare, à son insu, l'ascendant
« pratique du positivisme, en posant, avec une irrésis-
« tible énergie, une problème que la nouvelle philo-
« sophie peut seule résoudre sans illusion et sans
« perturbation » (*Ibidem*, p. 163).

§ 2. — Si le socialisme a une méthode qui lui est propre

Ainsi le point de départ, l'énoncé du problème sont les mêmes ; mais voyons où commence la bifurcation des méthodes.

Cependant peut-on parler de méthode lorsqu'on étudie le saint-simonisme ou le fouriérisme ? L'école classique, elle, avait édifié à cette époque un monument imposant, élaboré la méthode de libre examen et posé quelques dogmes clairs et majestueux. De grands noms comme ceux de Quesnay, Turgot, A. Smith, J.-B. Say, lui avaient donné l'allure systématique et la force logique d'une science complète et indiscutable. Tandis qu'à ce moment, le socialisme est dans son enfance ; il fait ses premiers pas, il tâtonne. Naturellement sa méthode s'en ressent. Ou plutôt, on ne trouve point de principes de méthode clairement exprimés dans le socialisme comme ils le furent par la philosophie du XVIII^e siècle pour l'école classique.

De cette philosophie, le socialisme recueillit l'héri-

tage de l'habitude de libre examen qui lui permit d'appliquer l'analyse, la critique aux conceptions les mieux établies du système classique : ainsi la critique de la propriété héréditaire des saint-simoniens et de la propriété elle-même par Proudhon.

Mais quel fut le rôle de la méthode de l'école socialiste à ses débuts dans son office de reconstruction, de découvertes de principes régénérateurs ? On y rencontre à l'état sporadique, des traces de la méthode inductive, d'une méthode historique par exemple, qui à l'aide des faits essaie de construire un système, une politique, une économie. C'est pourquoi il faut faire une place à part aux saint-simoniens qui usèrent largement de la méthode historique, que préconisait leur père spirituel, Saint-Simon. Ces essais de méthode inductive appliquée à la source sociale ont conduit les saint-simoniens à donner à leurs conceptions le caractère de prévision scientifique. « La propriété
« est un fait social, soumis comme tous les autres
« faits sociaux à la loi du progrès ; elle peut donc à
« diverses époques, être entendue, définie, réglée de
« diverses manières (*Doctrine de Saint-Simon*, Exposé,
« p. 179) ». « Notre prévoyance a la même origine, les
« mêmes bases que celle qui apparaît dans les décou-
« vertes scientifiques » (*Ibid.*, p. 144). Ces idées, si nouvelles pour l'époque, ne doivent pas nous étonner de la part d'hommes qui furent des techniciens, des savants, des ingénieurs. Chez les autres auteurs socialistes, y

compris l'historien L. Blanc, la méthode inductive n'a pas cette allure systématique. Elle illustre les conceptions *a priori* ; elle leur prête l'éclat de la preuve réelle, mais elle n'a que la valeur d'une image à côté du texte.

§ 3. — Caractère « *a priori* » et métaphysique
de la méthode socialiste

Il n'en demeure pas moins que la méthode *a priori* et déductive garda la prépondérance dans l'élaboration de la doctrine socialiste du commencement du XIX^e siècle. Et c'est en ce sens que A. Comte se sépare nettement des socialistes de son temps. S'agit-il des saint-simoniens ? Ils font dévier la méthode historique et inductive vers un ténébreux panthéisme qui peut se résumer ainsi : Les réformes économiques ne peuvent être réalisées que par l'amour mutuel des hommes ; or, c'est la religion qui systématise l'amour. Quelle religion ? Le christianisme traditionnel est, disent-ils, une doctrine usée. L'histoire qui montre que l'humanité devient de plus en plus religieuse, indique le mode de régénération de la religion chrétienne par la réhabilitation de la chair, qui justifie le développement du bien-être, et partant de l'industrie. Car l'essence de Dieu n'est pas seulement d'être spirituel « Dieu est un, Dieu est tout ce qui est ; tout est en lui, tout est par lui, tout est lui ». Le dieu-matière et le dieu-esprit se confondent en l'unité de substance. D'où croyance à un ordre universel et providentiel.

Cette métaphysique qui domine l'existence économique, parce qu'elle est le fondement de son organisation, est à base d'observation intérieure, d'introspection par le fameux sujet-objet. C'est assez dire combien Comte condamne implicitement un tel abus de la méthode historique qui menait à une métaphysique dont il fut toujours, comme nous l'avons vu, un adversaire acharné. D'autant plus que les excentricités de Bazard et d'Enfantin les amenèrent aux pratiques d'un mysticisme parfaitement immoral dans l'organisation de la famille, par exemple vis-à-vis du rôle du prêtre à l'égard de la femme.

S'agit-il d'Owen, de Fourier, de L. Blanc, des socialistes associationnistes ? À la base de tous leurs systèmes se trouve une déduction plus ou moins arbitraire et métaphysique. Owen pose comme pierre d'assise de son système, le principe qu'il faut créer « un milieu social » pour améliorer la nature de l'homme et par suite son rendement économique. Idée juste dans son origine et tant qu'elle reste sous le contrôle des faits, mais qui se déforme sous l'abus des déductions arbitraires qu'Owen en fait. Ne va-t-il pas jusqu'à nier en vertu de ce principe toute responsabilité à l'individu ? Et Fourier qui commet cette erreur du « travail attrayant » dans son phalanstère, qui érige en norme un vice de notre imperfection psychologique ? Et L. Blanc, à la vérité plus positif, mais qui use cependant, dans sa compréhension incomplète des

phénomènes sociaux, de la méthode métaphysique, en supposant qu'il suffit d'indiquer un remède pour qu'immédiatement cesse tout malaise social.

§ 4. — Les socialistes méconnaissent le principe de solidarité entre les phénomènes sociaux

Car c'est un vice auquel on reconnaît l'emploi d'une méthode entachée de métaphysique et d'absolu que la méconnaissance de la solidarité entre les phénomènes sociaux. Tous les socialistes s'imaginent qu'il suffit de considérer le monde économique seul, de l'observer indépendamment de ses relations avec les autres faits sociaux pour qu'on puisse l'organiser et remédier définitivement aux crises qui l'agitent douloureusement. Nous avons déjà reconnu le même défaut de méthode chez les économistes, qu'A. Comte a flétris dans des termes sévères, en qualifiant ces sortes de « spéculations comme aussi creuses qu'ignobles ». « Le communisme se préoccupe exclusivement des richesses, comme si c'étaient les seules forces sociales qui fussent aujourd'hui mal réparties et mal administrées. Il existe pourtant encore plus d'abus réels envers la plupart des autres facultés humaines, surtout quant aux talents intellectuels que nos utopistes n'osent nullement régler » (*Politique positive*, t. I, p. 165). Le docteur Dubuisson, dans une conférence sur « le positivisme et la question sociale », critique clairement cette étroitesse de vues :

« On dirait vraiment à entendre les auteurs que tout
« le monde social se réduit à créer la richesse.....
« mais de l'art comment en serait-il question ? L'art
« réclame avant tout de l'indépendance et du loisir,
« c'est-à-dire des capitaux et c'est là une condition
« qui est précisément proscrite du régime nouveau.....
« Est-il nécessaire d'ajouter qu'on chercherait vaine-
« ment dans les plans du socialisme contemporain
« quelque indication ayant trait aux fonctions qui ont
« pour objet de maintenir l'ordre au sein de la société,
« soit qu'elles usent de la force, soit qu'elles usent de
« la persuasion » (p. 8, 9, *passim*). Les seuls qui aient
osé entrer dans les relations du phénomène écono-
mique avec le phénomène moral et religieux, les
saint-simoniens, ont sombré dans un mysticisme
vague.

Les socialistes comme les économistes sont des spé-
cialistes de la richesse, à cause de l'emploi abusif qu'ils
ont fait de la méthode métaphysique. Mais pour être
un bon spécialiste, il faut avoir « des clartés de tout » ;
ils n'ont de clartés que sur la production ou la répar-
tition et font la nuit sur toutes les autres questions
connexes. Les socialistes de notre temps, entre paren-
thèses, n'ont pas échappé à ce travers. Et Marx, malgré
toute l'autorité pédantocratique de son matérialisme
historique, en est un exemple frappant. « Le socialisme
« révolutionnaire de Karl Marx... dans la pratique est
« bien plutôt un parti politique qu'une doctrine. Mais

« ce socialisme n'a de social que le nom puisqu'il se
« préoccupe exclusivement de la socialisation d'un seul
« appareil organique de la société, le capital ou la
« propriété et qu'il ne résout ni le problème philoso-
« phique ni le problème politique ni les autres pro-
« blèmes sociaux et moraux ». (Emile Corra, *Appré-
ciation générale du positivisme*, p. 54). Et à quels résul-
tats aboutissent en pratique ces techniciens à œillères ?
La révolution russe, dirigée par les disciples du
marxisme intégral, est une illustration tragique et
sanglante de ces aberrations théoriques. Ils ont cru,
ces doctrinaires, qu'il suffirait de remplacer le tzarisme
par un système marxiste pour que le bonheur slave fût
réalisé sur la terre ; qu'il suffisait de tuer les « *bour-
jouï* », de s'emparer de leurs biens, de distribuer les
terres et de socialiser l'usine. Mais ils ont réformé sans
tenir compte du fait que le développement moral et
matériel de la Russie était insuffisant pour réaliser ce
programme audacieux. Ni le moujik, ni l'ouvrier russe,
ni même le prolétariat d'aucun temps ni d'aucun lieu,
ne sont assez développés pour vivre sous un régime
de fraternité et d'égalité parfaites, car une psychologie
positive montre qu'il faudra toujours tenir compte des
mauvais instincts de la nature humaine ; ce qui jus-
tifie et une compression temporelle et une hiérarchie
industrielle. Aussi à peine les terres étaient-elles
partagées que des rivalités et des jalousies écla-
tèrent entre moujiks plus ou moins bien favorisés

par le sort et leur mirent des grenades à la main (1).

C'est l'abus de l'absolu qui conduit à ce que Comte appelle le régime de spécialité dispersive, qui accoutume à ne voir qu'une face d'un phénomène et à établir des cloisons étanches entre les divers ordres d'étude, cependant solidaires de par la nature des choses. Ne considérer que l'élément économique, c'est vouloir réformer la société uniquement par l'élément temporel : quel danger pour l'ordre social ! « Il résulte « de cette vaine prépondérance métaphysique la ten- « dance universelle, à rapporter uniformément tous « les maux politiques à l'imperfection des institutions, « au lieu de les attribuer surtout aux idées et aux « mœurs sociales qui sont aujourd'hui le siège fonda- « mental de la maladie principale ». D'où des bouleversements successifs qui n'amènent aucun résultat, si ce n'est, comme en Russie, le choléra, la famine, la misère : « Le danger n'a jamais été plus évident et plus « prononcé qu'à l'égard des attaques violentes et anar- « chiques dont les discussions contemporaines ont si « souvent menacé l'institution fondamentale de la pro- « priété ». (*Philosophie positive*, t. IV, p. 80, 81). Ce

(1) Cf. le livre vécu, documenté de M. Raoul Labry, agrégé des lettres, membre de l'Institut français de Pétrograd : « *L'industrie russe et la révolution* » (chez Payot, 1919). « Les socialistes russes, quelle que soit leur tendance, ont cru que leur pays pouvait bondir d'un seul élan par-dessus ce stade (bourgeois) de l'évolution dans le paradis des prolétaires. Ils ont voulu réaliser une révolution inpromptu et, tout de suite, ils ont fait de tout un peuple une cohue d'abord, ensuite un agrégat d'individus obéissant à leurs instincts » (p. 242).

n'est ni le phalanstère de Fourier, ni l'atelier de L. Blanc, ni la banque d'échange de Proudhon qui, traduits du jour au lendemain législativement en articles impératifs, eussent réalisé le bonheur économique du genre humain sur terre.

Ainsi la méthode métaphysique, condamnée par A. Comte, n'aboutit pas à de meilleurs résultats pour les socialistes que pour les individualistes. D'ailleurs la multiplicité de ces remèdes proposés qui se succèdent, indique bien et la divergence des esprits sur ces sujets et la confusion qui règne entre eux. Or, la vérité est une et les remèdes socialistes sont légion ; l'erreur aussi est légion.

SECTION III. — *Critique de la Doctrine de l'Ecole socialiste*

Quels sont les remèdes socialistes proposés comme baumes des plaies causées au corps social par un individualisme « *brutal* » ?

§ 1. — Point sur lequel A. Comte est d'accord avec les socialistes de son temps

Il y a deux points fondamentaux sur lesquels A. Comte est d'accord avec les socialistes de son temps. Il critique avec eux la conception de la propriété telle qu'elle est établie par les Economistes « qui attribuent à la propriété une individualité absolue, comme droit d'user « et d'abuser ». Cette conception est antisociale dans son origine, car « aucune propriété ne pouvant être

« créée ni même transmise par son seul possesseur,
« sans une indispensable coopération publique, à la
« fois spéciale et générale, son exercice ne doit jamais
« être purement individuel ». Et il y en a de bonnes
preuves : les impôts croissant « qui associent réelle-
« ment le public à chaque fortune particulière » ; d'autre
part, les cas d'expropriation pour cause d'utilité pu-
blique. (*Politique positive*, t. I, p. 154, 155).

L'autre conception métaphysique qu'A. Comte con-
damne avec les socialistes est le dogme individualiste
de la non intervention de l'Etat dans la régularisation
des phénomènes économiques, notamment des fortunes
personnelles. Ne jamais intervenir sous prétexte que
ces phénomènes obéissent eux-mêmes à des lois, n'est-ce
pas méconnaître ce principe essentiel de sociologie « la
« tendance de l'ordre naturel à devenir de plus en plus
« modifiable, à mesure qu'il se complique davantage? »
« Rien ne peut excuser le blâme doctoral que la méta-
« physique économique oppose à l'intervention continue
« de la sagesse humaine dans les diverses parties du
« mouvement social ». (*Politique positive*, t. I, p. 155,
156).

Mais c'est ici que cessent les adhérences du posi-
tisme au socialisme. Dès qu'on passe des principes,
des généralités à l'application et au détail, tout accord
disparaît et de profondes, d'irréductibles, d'inconci-
liables divergences surgissent.

§ 2. — Divergences : Méconnaissance de la nature morale
du problème économique

A. Comte considère que le néologisme « socialisme » est heureux parce qu'il fixe l'attention sur le côté social des problèmes économiques. Mais le but social ne suffit pas à lui tout seul ; dans leur ascension vers un idéal de fraternité, les socialistes utopiques se sont arrêtés à mi-chemin. Leur maison manque de toiture. C'est en attaquant la sécheresse individualiste qu'ils élaborent des doctrines animées d'intentions altruistes : et c'est à coups de décrets, par une législation empirique, par des coercitions et des violences législatives qu'ils entendent réaliser leurs réformes. C'est par la contrainte sociale qu'ils agissent ; et au nom de quel principe cette contrainte sociale s'exerce-t-elle ? Au-dessus de la science économique, il y a la morale, il y a l'éthique qui commande et qu'inspire l'action. Et la morale elle-même fait partie intégrante d'un système philosophique, réglant le cœur et l'esprit. Où trouve-t-on une telle synthèse dans les systèmes socialistes ? Seuls les saint-simoniens ont entrevu le problème dont ils ont donné une solution erronée avec le dogme mystique de la réhabilitation de la chair, déviation du christianisme, lui contempteur de la chair. Les constructions socialistes manquent de couronnement et l'on ne doit pas s'étonner des conclusions des écoles extrêmes qui préconisent l'action directe, la déplorable lutte des classes et la tyrannique dictature du prolé-

riat. Faute de morale, la doctrine socialiste, c'est-à-dire « sociale » par excellence, dans sa théorie, — devient, quand l'idée se réalise par l'action, une pratique antisociale par le « sabotage » ou l'élimination violente de la bourgeoisie. C'est ce que Comte exprime ainsi : « Le mode qui prévaut encore revient au fond, à tenter « la réorganisation temporelle indépendamment de la « spirituelle ; c'est-à-dire à construire l'édifice social « sans bases intellectuelles et morales ». (*Politique positive*, t. I, p. 169).

Ou plutôt, si l'on va bien au fond des choses, les socialistes supposent le problème moral résolu à l'aide d'une morale sous-entendue, vague d'ailleurs et dont on ne parle jamais, — comme d'une doctrine déjà entrée dans les mœurs à tel point que l'humanité est entièrement régénérée, qu'elle a définitivement dépouillé le vieil homme. C'est sur l'hypothèse éthique d'une humanité parfaite qu'ils bâtissent des systèmes nécessairement utopiques et qui dans la pratique doivent aboutir à de sanglantes désillusions, car les fatalités de notre nature nous vouent à de nombreuses imperfections. N'est-ce pas à des hommes hypothétiques que pourrait s'appliquer le régime général du phalanstère et de la vie en commun ? Ainsi bâtir sur une humanité qui n'a plus besoin de morale parce qu'elle est supposée parfaite, aboutit au même résultat que d'éliminer irrévocablement toute spéculation de cette nature. Et cependant dans le même temps et par une contradic-

tion étrange, nos utopistes bâtissent de lourds et divers systèmes pour redresser les torts qu'ils reprochent à l'égoïsme bourgeois. Et leur inconséquence se révèle alors en voulant adapter d'un seul coup à une société encore imparfaite des systèmes fondés sur l'hypothèse de la perfection sociale. Voilà à quoi aboutissent les spéculations empiriques qui ne tiennent aucun compte de leur solidarité nécessaire avec la morale positive.

§ 3. — Le socialisme utopique
ne se rattache à aucune discipline intellectuelle définie

La doctrine du socialisme utopique ne nous paraît pas non plus avec ses solutions radicales et empiriques, l'abolition de l'hérédité, le phalanstère, la banque d'échange, se rattacher à un système philosophique quelconque. Est-ce une synthèse religieuse qu'ils choisissent ? Alors on tombe dans le mysticisme sensuel des saint-simoniens ? Est-ce la doctrine incomplète de l'« influence des milieux » d'Owen ? Alors on la pousse jusqu'au paradoxe et jusqu'à dépasser Lamarck lui-même. Et ce n'est ni dans Fourier, ni dans L. Blanc qu'on peut trouver les linéaments d'une philosophie générale qui essaie de coordonner les solutions pratiques à l'aide de principes supérieurs. Ont-ils donc donné une explication générale du monde qu'ils prétendent régenter et pétrir à leur guise ? N'ayant pas cherché à en sonder le mécanisme, comment osent-ils prétendre le réparer, l'améliorer ? Un ingénieur entre-

prend-t-il des travaux sans connaître la mécanique ? Ces procédés sont absolument condamnés par A. Comte qui pose comme principe fondamental « Il n'y a jamais « d'action sans spéculation préliminaire ». (*Politique positive*, t. IV, appendice, *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la Société*, p. 66, *in medio*). Il faut penser avant d'agir. C'est en ce sens que le socialisme nous paraît nettement inférieur à l'individualisme qui, lui, se rattache à la philosophie critique du XVIII^e siècle.

§ 4. — Le socialisme utopique antithèse simpliste
de l'individualisme

Sans morale positive, sans philosophie générale, à quelle influence réformatrice peut prétendre le socialisme ? Il semble que les solutions qu'il propose puissent s'expliquer ainsi : frappés des dures conséquences de l'individualisme, de la concurrence, de l'importance exagérée donnée au rôle économique de l'individu, des crises commerciales, les socialistes ont borné leur effort de réforme, de reconstruction à un raisonnement d'antithèse : à l'individualisme, ils opposent l'associationnisme, à la concurrence la coopération, à l'individu le groupe. Au commencement du XIX^e siècle, le socialisme se présente donc comme l'antithèse de la thèse de l'école classique, — systèmes dont le positivisme se propose d'être la synthèse. Ces constructions socialistes, privées d'un appui moral et philosophique, qui

eût pu et les coordonner et les arrêter au bord des exagérations, n'ont pas manqué de donner dans le paradoxe qui les guettait.

§ 5. — Critique de l'associationnisme

Examinons en effet, une à une, les conceptions centrales de nos réformateurs utopiques. La première, l'essentielle idée du socialisme est de faire prévaloir la collectivité là où prédomine l'activité individuelle ; ou bien ce sera l'Etat qui imposera la socialisation ainsi que l'exigent les saint-simoniens ou bien ce sera un groupement sous forme de phalanstère, de mutuellisme, d'associationnisme, qui organisera la production. Et comme l'association est la panacée infailible, elle sera imposée à tous et dans tous les domaines. A Comte a fait de ces systèmes une critique pénétrante. Le premier grief qu'on peut le faire est de sacrifier l'indépendance de l'individu au concours. « Si on laisse à
« chacun des associés, surtout dans les associations de
« production, les plus décisives de toutes, un degré
« d'indépendance que chacun sera d'autant plus dési-
« reux d'augmenter qu'il se regardera comme partie
« intégrante du pouvoir directeur, l'œuvre périra par
« l'anarchie ; si au contraire, le concours nécessaire à
« la réussite de la société est maintenu, l'indépendance
« sera sacrifiée et à un bien autre degré qu'avec le
« patron actuel, parce qu'en parlant au non de l'intérêt
« collectif, on peut se permettre une inquisition morale

« extrême, puisque tout dans la conduite de l'individu
« peut influencer sur l'entreprise ». (P. Laffitte, *Positivisme et Economie politique* d'A. Comte cité par les éditeurs, p. 28). Ainsi l'entreprise oscillera entre l'anarchie ou une intolérable oppression. Et comme l'association « ne détruit ni ne change la nature humaine », « l'avènement du gérant... constituera
« bientôt un patron plus oppressif et moins responsable que dans l'organisation actuelle du travail
« industriel ». (*Ibidem*, p. 29).

Mais supposons que ces associations puissent tant bien que mal fonctionner. Guidées par l'intérêt collectif, l'égoïsme du groupe, elles entrent en lutte et l'on ne voit pas quel profit il y a, surtout si l'on songe aux interminables procès des corporations de l'ancien régime, à substituer à la lutte des intérêts individuels, la lutte non moins acharnée des égoïsmes collectifs. « Cette solution ne ferait que substituer la lutte inévitable d'associations ayant des intérêts distincts à la
« lutte industrielle actuelle ; car les intérêts distincts
« de chaque mode d'association, la première effervescence de fraternité passée, en admettant qu'elle ait
« lieu, prendraient bientôt le dessus ; d'autant mieux
« qu'il n'est jamais fait appel, dans ces sortes d'entreprises, qu'à l'intérêt bien entendu, lequel ne peut
« établir des principes fixes de ralliement ». (*Ibidem*, p. 30).

Anarchie interne, désordre externe, tels sont les

dangers de l'associationnisme pur. Bien plus, il n'est pas sûr qu'il puisse enrôler tous les prolétaires, de sorte qu'il en restera une partie qui sera les salariés des associations. « C'est un moyen de produire dans le
« prolétariat un déclassement essentiellement fâcheux
« et un procédé pour un certain nombre d'ouvriers, de
« sortir du prolétariat, de manière à former facilement
« et en quantité de petits patrons moins dignes habi-
« tuellement que les autres, parce qu'ils seront moins
« responsables ». (*Ibidem*, p. 31).

§ 6. — Critique de la Socialisation

Est-ce à dire qu'en rejetant l'associationnisme, les positivistes voient d'un œil favorable le rôle absorbant, omnipotent de l'Etat par la socialisation dont les saint-simoniens prônèrent l'avènement en précurseurs du collectivisme ? L'Etat a un rôle à jouer, certes : mais il ne doit pas l'exagérer : « Si l'on a pu dire que les
« économistes ont construit un type chimérique,
« inexistant, d'homme économique, il ne faut pas, par
« un travers analogue et dans un sens opposé, tenter
« de construire un type non moins chimérique de
« nourrisson social ». (Delivet. *Le Positivisme et le Mouvement social 1907*, p. 20. *Publication de la Société positiviste*). Telle est la formule critique des disciples de Comte qui ne veulent pas sacrifier l'indépendance au concours sous peine de s'exposer à de graves déboires. Nous avons un exemple de cette fâcheuse

coutume dans l'habitude de recourir à l'Etat pour rétablir l'équilibre des salaires : leurre qui se retourne contre les bénéficiaires de semblables interventions, par suite du renchérissement correspondant du coût de la vie en général. « L'habitude que l'on a prise de « recourir à l'Etat, pour fausser les conditions du « concours, se retourne fatalement contre les classes « que cette intervention a privilégiées, en faisant du « peuple des consommateurs la gent taillable à merci ». (Delivet. *Ibidem*, p. 24).

§ 7. — Condamnation du dogme de l'égalité

Le premier commandement du socialisme est la prédominance de la collectivité sur l'individu ; il en entraîne à titre de conséquence un second, le dogme de l'égalité ou du nivellement des individus. A la vérité, ce concept eut, aux yeux de Comte, comme toutes les notions absolues de la Révolution, une utilité, mais passagère. Il servit, comme celui de la liberté, à saper l'édifice vermoulu de l'ancien régime, et il était nécessaire « puisque si tout classement « social n'avait pas été d'abord systématiquement « dénié, les anciennes corporations dirigeantes « eussent conservé spontanément leur prépondérance, « par l'impossibilité où l'on devait être de concevoir « autrement la classification politique, dont nous « n'avons même aujourd'hui aucune idée suffisamment « nette, vraiment appropriée au nouvel état de la

« civilisation ». (*Philosophie positive*, t. IV, p. 33). (1) Mais c'est à cette efficacité destructive et temporaire que se borne ce postulat métaphysique. Appliqué à la réorganisation économique moderne, il ne peut être que stérile, car il va directement contre les lois du développement des sociétés qui consacrent l'essor des inégalités et partant du progrès : « Il est évident que
« les hommes ne sont ni égaux entre eux ni même
« équivalents et ne sauraient par suite posséder dans
« l'association, des droits identiques sauf, bien entendu,
« le droit fondamental nécessairement commun à tous
« du libre développement normal de l'activité person-
« nelle, une fois convenablement dirigée... Le progrès
« continu de la civilisation, loin de nous rapprocher
« d'une égalité chimérique, tend, au contraire, par sa
« nature, à développer extrêmement ces différences
« fondamentales ». (*Philosophie positive*, t. IV, p. 34)
« en sorte que pour maintenir le niveau, il faut tou-
« jours comprimer l'évolution ». (*Politique positive*,

(1) On pourrait nous objecter que la Révolution établit seulement l'égalité politique. Et fatalement celle-ci devait entraîner comme corollaire l'égalité économique suivant cette belle remarque de M. P. Janet. « Pour le socialisme, la liberté consiste non pas dans le droit d'agir, mais dans la puissance d'agir. Le droit sans moyen d'action est une faculté nominale, un titre vide, comme une créance sur un débiteur insolvable. Celui qui n'a aucun moyen d'action, aucun instrument de travail, ces instruments étant déjà appropriés par d'autres, celui-là n'est pas libre. De là vient qu'il n'y a pas de liberté sans égalité. Encore s'agit-il non pas d'une égalité abstraite, idéale, morale, mais d'une égalité réelle. C'est ainsi que le problème de la distribution des instruments de travail devient le problème fondamental ». (P. Janet. Saint-Simon, p. 26).

t. I, p. 378, et dans la *Politique positive*, t. I, p. 158). A. Comte poussant l'analyse à fond (en s'inspirant sur son aveu de Dunoyer) reproche aux socialistes « d'oublier la prépondérance naturelle de l'instinct personnel » et surtout le principe de la séparation des fonctions.

Qu'advierait-il de l'humanité « si l'on supposait entre tous les hommes une telle solidarité qu'ils devinssent matériellement inséparables ? » « Cette hypothèse extrême aide à comprendre combien l'individualité est indispensable à notre nature sociale, afin d'y permettre la variété d'efforts simultanés qui la rend si supérieure à toute existence personnelle. » C'est bien ici qu'on saisit le vice du socialisme qui se voue à une méthode d'étude métaphysique et qui, subordonnant l'observation patiente à une imagination fallacieuse, manifeste son ignorance totale des lois réelles de la nature humaine et de toute sociabilité élémentaire.

Comment les socialistes organisent-ils la production et la répartition à l'aide du principe erroné de l'égalité ?

§ 8. — Condamnation de l'atelier socialiste

En ce qui concerne la production, l'atelier socialiste ne comptera que des travailleurs tous égaux. Point de chefs ni de hiérarchie, car que deviendrait la sacrosainte égalité des conditions ? Mais fait remarquer

A. Comte avec raison, « il n'y a pas plus d'armée sans officiers que sans soldats ; cette notion élémentaire convient tout autant à l'ordre industriel qu'à l'ordre militaire. » (*Politique positive*, t. I, p. 159.) D'ailleurs l'évolution historique n'indique-t-elle pas le caractère bien-faisant et nécessaire de la séparation qui s'est accomplie entre les entrepreneurs et les travailleurs ? Et puis : « aucune grande opération ne serait possible si « chaque exécutant devait être aussi administrateur, « ou si la direction était vaguement confiée à une communauté inerte et irresponsable. » On aboutirait à la stagnation industrielle qui mènerait bientôt à la rétrogradation, à la mort économique. N'est-ce pas cependant l'intérêt du prolétariat que de grandes entreprises se fondent, justement parce qu'elles exigent une centralisation croissante dans la direction, auprès de laquelle il sera plus facile au prolétariat organisé de faire valoir ses revendications ? « Car c'est uniquement « à des chefs puissants que le pouvoir philosophique « (le pouvoir spirituel) imposera de vrais devoirs habituels en faveur de leurs subordonnés » (*Ibidem*). Et la belle utopie que celle qui combine l'égalité des conditions avec l'équivalence des fonctions, grâce au travail attrayant ! Ainsi, au moyen de notre inconstance naturelle, principal obstacle à la continuité de notre développement, nous devenons au contraire, par une grâce d'Etat socialiste, merveilleusement aptes à acheter, vendre, tenir une comptabilité, et cela (ce serait l'idéal

fouriériste) peut-être dans l'espace d'une journée de travail ! Dangereux sophisme qui détruit notre principal moyen de perfectionnement économique : la spécialisation des fonctions, et de progrès social « la subordination des passions à la raison » (*Philosophie positive*, t. IV, p. 69.)

A la vérité, les socialistes, reconnaissant leur erreur, ont fait des concessions. Ils ont admis la nécessité d'une hiérarchie, d'un chef d'atelier. Mais tout aussitôt ils apportent cette restriction : pourvu que ce chef soit élu par ses ouvriers ! C'est le soviet (Lire à ce sujet l'annexe n° 3, *Règlement sur la gestion des entreprises nationalisées du gouvernement bolchevik*, du livre M. R. Labry, déjà cité, p. 266.) Nous nous demandons quelle autorité pourrait avoir un patron, sur des gens qui l'auraient nommé et dont la seule préoccupation serait de n'être pas gênés par la discipline, la surveillance, l'exactitude au travail. Ce que les ouvriers demanderont à leurs chefs élus, ce sera surtout d'être des colporteurs complaisants de leurs doléances auprès des pouvoirs supérieurs, car l'élu est moins apte au commandement qu'au contrôle des administrateurs. A moins d'avoir affaire à une humanité parfaite : postulat purement gratuit.

§ 9. — Impuissance du socialisme à répartir les professions

Et puisque nous nous promenons au pays d'hypothèse, restons-y et supposons, assistés de notre imagi-

nation bienveillante, qu'un tel atelier fonctionne. Tout aussitôt mille questions embarrassantes nous assiègent : Comment se répartiront les professions ? Qui s'adonnera de gaité de cœur aux métiers rebutants et délaissera, par amour du prochain, les carrières agréables ? Sera-t-on libre de changer de résidence ? « Pourquoi, « puisqu'on m'assure l'égalité, serais-je condamné aux « plaines à betteraves et au ciel brumeux du Pas-de- « Calais quand d'autres se prélasseront sous un ciel « éternellement pur aux bords des flots bleus ? » (D^r Dubuisson, *Le positivisme et la question sociale*, p. 12). Pense-t-on que la seule considération de l'intérêt général suffira, même en discours éloquents, à calmer les rivalités, les jalousies, voire les convoitises ? Nous ne croyons pas aux macérations ni au cilice des néophytes de la religion de l'intérêt général, quand la doctrine qui la prône se prive de son seul auxiliaire, la morale.

Aussi les positivistes conclurent avec le docteur Dubuisson : « Quel que soit le régime, il a pour l'ate- « lier comme pour toute organisation collective quel- « conque, petite ou grande, des conditions de gouver- « nement auxquelles il est impossible de toucher, « sans que tout s'effondre et l'atelier s'y conformera « ou il périra » (*Ibidem*, p. 11).

§ 10. — Condamnation de la répartition socialiste
(réhabilitation de l'hérédité)

Ayant échoué dans l'organisation de la production, les socialistes ont-ils mieux résolu les problèmes que soulève la répartition des capitaux ? La question sociale, sous l'ancien régime, avait été le problème de la répartition de l'impôt ; la question sociale de notre temps a été soulevée par les socialistes qui ont appliqué à la propriété leur dogme de l'égalité, en accusant la mauvaise distribution des richesses d'être la grande cause de la misère ouvrière. Les uns, comme les saint-simoniens, ont voulu supprimer l'hérédité de la propriété qui entretient l'oisiveté au profit de ceux qui jouissent des avantages de la richesse, sans qu'elle soit le fruit de leur travail. C'est elle qu'ils accusent de provoquer les crises industrielles, parce que par l'héritage « la répartition des instruments de travail est faite « par des individus isolés, ignorant à la fois et les « besoins de l'industrie et les hommes et les moyens « capables d'y satisfaire ; la cause du mal n'est point « ailleurs » (*Doctrine de Saint-Simon*, p. 192). Ce devrait être une banque centrale, recueillant les fortunes toutes *ab intestat* qui opérerait cette distribution équitable. Ainsi les saint-simoniens appliquent le principe de l'égalité au début, au point de départ de toute activité économique individuelle. Au delà, c'est l'inégalité. A chacun suivant sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres. A. Comte condamne catégo-

riquement une telle prétention qu'il qualifie d' « anti-historique » car « l'extension de ce mode (l'hérédité) « à l'ordre individuel n'est qu'une suite de son évincement nécessaire envers l'ordre collectif » (*Politique positive*, t. I, p. 160). En effet, le dogme grandiose du positivisme « Les vivants sont de plus en plus gouvernés par les morts » a son sens économique et s'applique aussi bien quand une société lègue le fruit de ses efforts à la génération suivante qu'à l'égard des individus entre eux, d'ascendant à descendant. D'ailleurs, l'hérédité comporte des avantages pratiques qui ont une grande valeur morale et sociale « car l'esprit « et le cœur évitent ainsi les habitudes mesquines ou « sordides que suscite ordinairement une lente accumulation des capitaux ». D'autre part, « la possession initiale de la richesse nous fait mieux sentir le « besoin de la considération » (*Ibidem*, p. 164). Toute institution humaine est imparfaite, assurément, et l'héritage comme les autres : ne peut-on cependant espérer de le perfectionner, d'en moraliser l'emploi, « d'après une sage réorganisation des opinions et des « mœurs ? » Là encore, on voit apparaître le vice du socialisme : concevoir les solutions économiques sans attache avec la morale. Enfin, les existences oisives « deviennent de plus en plus exceptionnelles, à « mesure que la civilisation accroît la difficulté de « vivre sans industrie » (*Ibidem*, p. 156). C'est pourquoi A. Comte stigmatise ces conceptions, les qualifie

d' « aberrations très blâmables » aussi « superficielles » que « perturbatrices ». Il n'admet qu'un cas où la suppression de l'héritage soit admissible : quand il s'agit de doter une fille. Et cela pour une raison de morale supérieure : afin de la préserver « de la honteuse vénalité résultée de l'usage des dots et de la protéger contre d'indignes poursuivants » (*Ibidem*, p. 249, 250). Par ailleurs, A. Comte condamne ce dogme de « sectes insensées » comme portant atteinte à la solidité de la famille (*Philosophie positive*, t. IV, p. 69) « et détruisant ainsi tour à tour l'obéissance et le commandement » (*Ibidem*, p. 305). N'est-ce pas en effet une arme puissante aux mains du chef de famille que celle de disposer de ses biens en faveur de ses enfants, s'ils en sont dignes et de les en priver dans le cas contraire ? Aux mains du père, la fortune sert de moyen pour récompenser l'effort laborieux ou punir la stérile paresse. Le grand remède aux inconvénients nécessaires de l'hérédité est dans la liberté complète de tester. C'est ici que le droit complète l'économique et A. Comte est un partisan résolu de l'abolition de la réserve héréditaire. « Pleinement libres de tester sous une juste responsabilité morale, les pères pourront alors transmettre hors de la famille les capitaux acquis ou conservés, même indépendamment de l'adoption » (*Politique positive*, t. II, p. 200).

§ 11. — Conception comtiste de la propriété opposée
à la conception socialiste

Les socialistes ne se sont pas contentés de vouloir l'égalité au point de départ de l'activité économique de l'individu. Poursuivis par la logique du principe qu'ils ont admis, ils préconisent le maintien de cette égalité pendant toute la période d'activité productrice de l'individu : naître, vivre, mourir égaux en richesses, tel est le cursus d'une cellule ouvrière. Et pourquoi cette outrance, cet acharnement au nivellement ? Dans leur lettre adressée en 1830 au Président de la Chambre des Députés, les saint-simoniens « demandent que tous les « instruments du travail, les terres et les capitaux, qui « forment aujourd'hui le fonds morcelé des propriétés « particulières soient réunis en un fonds social et que « ce fonds soit exploité par association et hiérarchiquement, de manière que la tâche de chacun soit « l'expression de sa capacité et la richesse la mesure de « ses œuvres » (Appendice à la 2^e édition de la *Doctrine de Saint-Simon*, 1^{re} année, 1829). Ce que les saint-simoniens condamnent, ce n'est pas le profit, inégal cette fois suivant l'habileté technique et justifié par le travail plus ou moins intelligent, mais le *revenu* sous forme d'intérêt, loyer, fermage qui n'est pas le fruit de l'effort, mais qui résulte du travail de l'ouvrier appliqué aux capitaux, dont il est privé parce que ceux-ci sont limités et qu'il ne peut s'en emparer. Pour faire cesser « l'exploitation de l'homme par l'homme », il

faut que les dépositaires des capitaux, c'est-à-dire des instruments de travail, les remettent à l'Etat ou les distribuent équitablement aux travailleurs. Ce n'est plus seulement l'héritage qui est en cause, c'est le droit de propriété appliqué à certains capitaux qu'essaie de saper le dogme de l'égalité. Telle est l'origine de la thèse reprise par Proudhon, Rodbertus et K. Marx. Le travail seul justifie l'appropriation : malheur aux oisifs ! Tantôt c'est par « l'erreur de compte », tantôt par la plus-value que ce cri de guerre est justifié. Sans entrer dans une critique détaillée, disons dès maintenant qu'A. Comte n'est pas collectiviste et qu'il condamne cette thèse de la socialisation. Nous donnerons au chapitre quatrième sa théorie de la propriété qui sera à son heure une critique puissante du collectivisme. Nous la remettons momentanément pour éviter des redites. Qu'il suffise de rappeler seulement quelques conclusions fondamentales : si la propriété est sociale dans sa source et sa destination, elle doit toujours être l'objet d'une appropriation individuelle ; l'histoire montre que cette appropriation est spontanée et inévitable ; elle est en outre indispensable, parce qu'elle est le meilleur moyen d'assurer l'exploitation de la richesse, le plus profitable à la collectivité ; elle est la condition de tout progrès social, sous le tempérament que la part prélevée par le possesseur pour son entretien particulier soit réglée avec la plus sage économie, sous la haute prépondérance de la morale.

§ 12. — Causes profondes de l'erreur socialiste

En somme, le socialisme utopique, nous apparaît de prime abord comme un mouvement de réaction contre l'individualisme intégral du commencement du xix^e siècle. A chaque affirmation des économistes correspond un principe directement contraire des socialistes. On pourrait donc prétendre que le socialisme n'existe qu'à cause des défauts de l'individualisme ; que ceux-ci soient redressés et le danger communiste disparaîtra aussitôt, par un phénomène de concomitance. Mais la cause est plus profonde. Elle réside dans l'anarchie intellectuelle qui règne, selon Comte, depuis la décadence de la grande synthèse théologique que n'a pas pu remplacer la philosophie critique du xviii^e siècle. Or, cette anarchie des pensées se révèle dans l'ordre économique par l'absence de vues générales, d'organisation lacune, qui condamne l'individualisme, érigé en doctrine de chrématistique pure, à un stérile et desséchant égoïsme, qu'essaie de combattre le socialisme. Nous avons dit qu'il fallait un frein à l'individualisme comme au socialisme : la morale et non pas seulement à l'état de théorie, de préceptes livresques, mais vivante, mais entrant dans les mœurs industrielles, mais agissant par l'organe d'une classe spéciale qui soit uniquement vouée à son culte, à la faire effectivement respecter, grâce à l'auréole d'une dignité supérieure dont elle serait officiellement in-

vestie. C'est ainsi que Comte n'espère de réforme durable que de la part d'un pouvoir spirituel fortement constitué. Il hérite du principe catholique de l'indépendance de la puissance spirituelle, — qu'il met au service d'une morale scientifique. Or, l'anarchie des esprits repousse et l'accord sur des principes de morale généralement admis et surtout la formation d'une caste spirituelle nouvelle. Tant que cette erreur fondamentale ne sera point dissipée, il ne faut pas espérer de paix sociable et durable : « Le problème posé par
« les communistes n'admet aucune autre solution que
« la leur, tant que persiste la confusion révolution-
« naire entre les deux puissances, spirituelle et tem-
« porelle » (*Politique positive*, t. I, p. 154).

Conclusion : Le positivisme est aussi éloigné de l'individualisme
que du socialisme

Nous avons terminé l'exposition des critiques que Comte a dirigées contre l'école classique et contre le socialisme utopique. Nous nous sommes efforcé de nous limiter à l'examen des principes communs aux parangons des deux écoles, aux questions fondamentales, les principes essentiels étant les seuls intéressants puisqu'ils contiennent les solutions de détail. Nous voyons que le positivisme est aussi éloigné de l'individualisme que du socialisme : il rejette leur méthode métaphysique ; il ne considère point que l'ordre naturel soit providentiel, mais il n'admet pas

non plus que l'intervention empirique des socialistes puisse réformer utilement ; il repousse les conceptions, — mais seulement en tant qu'elles sont absolues, — de l'individu, de la liberté, de la concurrence sans restrictions, — et aussi celle de l'associationnisme, de la socialisation, de l'égalité à outrance. Au reste, s'il qualifie les spéculations classiques « d'aussi creuses qu'ignobles » il n'est pas moins sévère à l'égard des socialistes. « Il ne faut attendre qu'oppression et dégradation de toutes les utopies métaphysiques où l'on « suppose la société indéfiniment vouée aux volontés « législatives et où le concours ne s'obtient qu'en « étouffant l'indépendance ».

CHAPITRE III

Généralités sur le phénomène économique et sa méthode de découverte selon A. Comte

Aussi éloigné de l'individualisme que du socialisme, quel est donc le lieu équidistant où le positivisme situe sa doctrine économique ? C'est ce que nous nous proposons d'analyser en étudiant comment A. Comte conçoit le phénomène économique et la méthode qui permet de le découvrir.

Ses précurseurs

Le mouvement de sa pensée, pour original qu'il soit a reçu, de son propre aveu, son ébranlement de divers précurseurs illustres; qu'il se plaisait à appeler « ses Pères spirituels ». Chaque fois qu'il le peut, il leur rend et au delà, avec une scrupuleuse justice, ce qu'il leur emprunte : déduisant en les leur attribuant les conséquences qu'ils n'avaient pas aperçues des prémisses dont ils étaient les inventeurs. Nous avons vu qu'il subit très peu l'influence de Saint-Simon, quoi qu'on en ait dit, bien qu'il lui dût son initiation dans l'étude des questions sociales, surtout au point de vue critique. Et encore lui contesta-t-il ce rôle : « Quand

« j'étais parvenu à sentir à la fois la portée et l'insuf-
« fisance de la grande tentative de Condorcet, mon
« évolution spontanée fut profondément troublée pen-
« dant quelques années, sans cependant être jamais
« déviée ni suspendue par une liaison funeste avec
« un écrivain fort ingénieux, mais très superficiel,
« dont la nature propre, beaucoup plus active que
« spéculative, était assurément peu philosophique et
« ne comportait réellement d'autre mobile essentiel
« qu'une immense ambition personnelle (le célèbre
« M. de Saint-Simon) » (*Philosophie positive*, t. VI,
préface personnelle, p. vii, en note). Des économistes
de son temps, il n'y a guère que Dunoyer qu'il estime
et auquel il rend hommage, surtout dans la critique du
socialisme. Le saint-simonisme ? Il le stigmatise de
l'épithète de « secte dépravée ». Nous avons déjà
exposé que ce ne sont ni les économistes ni les socia-
listes qui ont pu déterminer le cours de sa pensée. Il
puise dans leurs idées seulement lorsqu'il y trouve
quelque argument utile à son système personnel :
ainsi la critique de la division du travail par J.-B. Say
(*Politique positive*, appendice, t. IV, p. 198. Considéra-
tion sur le pouvoir spirituel). D'A. Smith, il parle
peu : il est condamné avec le bloc des économistes,
comme métaphysicien.

La pensée d'A. Comte a pour précurseurs, non des
spécialistes de tel ou tel ordre d'études sociales, mais
des esprits synthétiques, des philosophes, des bâtis-

seurs de systèmes où l'économie politique entre comme une pierre dans un édifice. C'est son contemporain J. de Maistre qu'il s'honore d'admirer, lui « qui a pro-
« fondément concouru à préparer la vraie théorie du
« progrès » (*Politique positive*, t. I, p. 64). C'est Condorcet, son « éminent précurseur » qui inspira « la
« première tentative directe pour fonder la vraie poli-
« tique sur l'ensemble de l'histoire, dans une ébauche
« immortelle, quoique avortée » (*Politique positive*, t. I, p. 379). Sauf Diderot, il repousse énergiquement les philosophes du XVIII^e siècle, Condillac, Helvétius, Voltaire et Rousseau, le chef des « docteurs en guillotine ». Les philosophes qu'ils révèrent, sont : Kant, si prisé de lui à cause de sa théorie de la relativité de la connaissance ; Descartes « qui entreprit d'abord la plus
« forte construction objective qui ait jamais été conçue » (*Politique positive*, t. I, p. 583) ; Hume et Bacon, les promoteurs de la méthode d'observation ; Saint-Thomas d'Aquin, pour le Moyen-Age ; — Aristote, pour l'antiquité ; — Aristote, l'initiateur de la statique sociale.

SECTION I. — *De la méthode positive dans l'étude
du phénomène économique*

Mais c'est A. Comte seul qui eut le génie de fonder la sociologie, dont l'économie politique est une branche, en systématisant d'une façon originale les vues partielles élaborées par ses devanciers.

§ 1. — La méthode est inséparable de la doctrine

Au point de vue de la méthode, nous avons vu au chapitre premier avec quelle vigueur de raisonnement A. Comte repousse la méthode d'observation intérieure, d'intuition psychologique. Et il rejette de même la conception erronée des philosophies antérieures qui prétendaient établir un code de logique générale, composée de préceptes incontestables mais très vagues où les déductions s'enchaînaient d'une façon mécanique. Quelle est en effet l'utilité du principe d'identité ou de contradiction appliqué à l'étude des sciences morales et sociales ? N'est-il pas d'une évidence puérile qu'un phénomène économique qui se produit dans telles et de telles conditions de temps et de lieu ne peut pas se manifester dans des circonstances totalement différentes ? Le mécanisme de la logique formelle ne peut-être dans les sciences sociales qu'une méthode de contribution. Car chaque sujet d'étude a une méthode qui lui est spéciale et c'est dans ce domaine exclusivement que se révèlent les caractères propres à cette méthode. « Plus les phénomènes sont complexes et « spéciaux, moins il est possible de séparer utilement « la méthode d'avec la doctrine puisque ses modifi-
« cations (de la méthode) acquièrent alors une intensité « plus prononcée et une plus grande importance ». (*Philosophie positive*, t. IV, p. 151). Il en résulte qu'il faut d'abord déterminer la méthode d'après le carac-

tère général de l'étude entreprise, s'en servir ensuite pour élaborer la science correspondante : ainsi les deux faces du sujet nous apparaissent comme toujours solidaires et inséparables.

§ 2. — Objet de la méthode positive : les faits

Appliquons aux sciences sociales et économiques, ce principe « que la vraie notion de la méthode ne peut « effectivement résulter aujourd'hui que d'une première conception rationnelle de l'ensemble de la « science » (*Ibidem*), et recherchons quel est l'esprit général et les ressources qui lui sont propres. Les doctrines antérieures avaient recours pour expliquer les phénomènes économiques à des causes surnaturelles métaphysiques ou théologiques. Les physiocrates défiaient la nature, les saint-simoniens spiritualisaient la chair pour prouver le bien fondé de l'industrialisme. A. Comte délaisse ces spéculations supra-sensibles comme inaccessibles à notre entendement, car il a démontré l'impossibilité d'en retirer quelque profit par suite de la stérilité de la méthode d'introspection. Si l'on écarte les causes, il ne reste plus à étudier que les phénomènes, « les faits appréciables à notre organisation, sans jamais pouvoir obtenir aucune notion « sur la nature intime d'aucun être, ni sur le mode « intime de production d'aucun phénomène ». (*Philosophie positive*, t. VI, p. 424). Les deux écueils qui guettent l'esprit de recherche scientifique sont : le

mysticisme et l'empirisme. Jusqu'à A. Comte, les écoles économiques ont été atteintes de ce double vice : ou la Providence avait harmonieusement construit le monde par un enchainement de libertés concourant toutes au bien général ; ou bien c'était l'association qui avait cette vertu magique de réaliser la parfaite égalité sur terre. Mais que de mesures empiriques, à courte vue pour réaliser cet idéal économique ! Tantôt on a recours à une abstention systématique et tantôt à une réglementation outrancière ou à des expédients anarchiques, comme le travail attrayant. Le seul moyen d'éviter ces aberrations est de relier les phénomènes par des liaisons de cause à effet en s'inspirant des procédés des autres sciences déjà constituées. En un mot, substituer aux volontés arbitraires des constructeurs utopistes les lois économiques du savant, patient investigateur de la réalité complexe, « étudier les relations invariables qui constituent les lois effectives de tous les événements observables, ainsi susceptibles d'être rationnellement prévus les uns d'après les autres ». (*Philosophie positive*, t. VI, p. 424). Les économistes ont pressenti l'efficacité d'une telle méthode, tant ils sont fiers de leur découverte de la loi de l'offre et de la demande, de celle de la rente. Plus tard, leurs adversaires parleront à propos du salaire de la loi d'airin. Mais aucun n'a senti toute la fécondité de la nouvelle méthode et tous n'ont eu que des vues partielles. Seul, A. Comte

a tiré, comme nous le verrons, tous les avantages de sa découverte. Tout aussitôt, il écarte les décevantes illusions que pourrait faire naître l'espoir de réduire tous les phénomènes économiques à une seule loi « à une chimérique unité ». Ce n'est pas sans fruit qu'A. Comte a rompu avec Saint-Simon, dont l'idéal était de tout expliquer par la loi de la gravitation universelle, même les phénomènes sociaux. Sans doute ceux-ci obéissent à des lois, mais il faut reconnaître que « le nombre des lois vraiment irréductibles est « nécessairement beaucoup plus considérable que ne « l'indiquent ces dangereuses illusions, fondées sur « une fausse appréciation de notre puissance mentale « et des difficultés scientifiques ». (*Ibidem*, p. 426).

§ 3. — Caractère relatif de la nouvelle méthode

Ainsi la méthode positive en économie politique a pour objet des faits et des liaisons de faits. Il en résulte quelques conséquences qui sont autant de caractères de la nouvelle méthode. Pour connaître un phénomène, il faut que l'esprit ou le sujet y consacre ses facultés d'observation, de raisonnement. Donc la connaissance scientifique dépend de la nature du sujet et de son degré de développement : elle lui est relative. Mais un phénomène économique dépend lui-même d'une foule de conditions d'existence : les unes sociales, chiffre de la population comme pour le salaire, les autres politiques, comme pour l'explication de la rente par Ricardo

et la doctrine physiocratique du rendement de la terre. Il dépend même de conditions théoriques, à cause de ses relations étroites avec la science physique ou chimique. Ainsi le phénomène économique, relatif au sujet, est aussi relatif au milieu. « Toutes nos connaissances réelles sont nécessairement relatives d'une part au milieu en tant que susceptible d'agir sur nous et d'une autre part à l'organisme, en tant que sensible à cette action : en sorte que l'inertie de l'un ou l'insensibilité de l'autre suppriment aussitôt ce commerce continuel d'où dépend toute notion effective ». (*Philosophie positive*, t. VI, p. 440). Ainsi l'un des caractères les plus saillants de la méthode positive appliquée aux phénomènes économiques est de substituer le relatif à l'absolu métaphysique des doctrines classique et socialiste.

§ 4. — La méthode positive évite le reproche
de spécialité dispersive

Cette méthode qui considère le phénomène économique comme relatif au milieu, permet de l'envisager sous un aspect grandiose et d'échapper au reproche de spécialité dispersive qu'A. Comte adresse aux protagonistes des doctrines qu'il répudie. Nous l'envisageons bien en lui-même et pour lui-même, ce phénomène, et nous aussi, nous cherchons l'amélioration de notre bien-être matériel. Mais si nous nous plaçons à ce centre, de quel rayonnement ne sentons-nous pas

notre attention attirée, — jusqu'au vertige ! Plus ou moins, toutes les sciences aboutissent à ce carrefour : sciences morale, sociale, politique, juridique, physique, astronomique même. Ce n'est pas une figure géométrique qui peut donner exactement une idée de cette complexité, c'est une trame serrée comme celle d'un¹ tissu, montrant l'entrecroisement, l'entrelacement, l'inextricable enchevêtrement de la réalité économique. La richesse n'apparaît plus alors avec son sens traditionnel et étroit, mais comme un produit social, avec destination morale, solidaire des plus hautes questions philosophiques. Un économiste n'est donc pas un spécialiste uniquement préoccupé des questions de production ou de répartition, mais un savant ayant « des clartés de tout », qui illuminent le domaine restreint de ses recherches, nécessairement circonscrit par suite de notre imperfection intellectuelle. Ainsi le deuxième caractère de la méthode positive est d'établir d'une façon éclatante la solidarité qui règne entre le phénomène économique et tous les autres faits et d'en profiter pour échapper à l'étroitesse des spécialités aveugles. Elle révèle le concours d'une foule de forces naturelles à la production du seul phénomène économique et nous prédispose ainsi à la sympathie envers l'ensemble de la création,

§ 5. — Subordination de l'imagination à l'observation

Cette interdépendance des phénomènes nécessite dans la découverte des lois qui leur sont propres des facultés d'analyse tout à fait éminentes pour suivre le fil abstrait de l'induction parmi l'écheveau des faits concrets. Il n'est possible d'atteindre ce but qu'au moyen d'une scrupuleuse observation, d'une subordination constante du sujet à la réalité extérieure. Cette rigoureuse discipline mentale condamne tout procédé de raisonnement qui n'aurait pas sa base dans cette réalité positive. C'est pourquoi A. Comte écarte la méthode métaphysique où l'imagination prédomine, où le sujet peut à chaque instant être le jouet de ses propres suggestions et victime d'un mirage illusoire. N'est-ce pas grâce à ce procédé que les économistes ont donné à l'individu, dans le monde économique, une importance exorbitante, car ils ont cru trouver dans leur « *moi* » la raison ultime de l'activité économique. Nous ne rappelons que pour mémoire les chimériques illusions socialistes qu'A. Comte qualifiait à bon droit d'utopies, c'est-à-dire de mondes à logique renversée, où l'imagination prédomine sur l'observation. Il y a un cas seulement où l'imagination puisse jouer dans le domaine de l'observation des phénomènes économiques un rôle scientifique : celui de l'hypothèse, explication imaginée en s'appuyant sur des faits pour suppléer à une lacune provisoire de la méthode d'observation.

L'hypothèse scientifique part des faits pour retourner aux faits : et ce n'est pas au pays d'Icarie que Cabet a pu s'en servir.

§ 6. — La nouvelle méthode exige des savants
une culture encyclopédique sérieuse

L'extrême complexité des phénomènes économiques qui nécessite la subordination de l'imagination à l'observation, nous montre toute la difficulté supérieure de leur étude. Il est logique par conséquent d'exiger des savants qui en font l'objet exclusif de leurs recherches, qu'ils aient rompu d'abord leurs facultés d'analyse sur des sujets plus simples. Que penser d'un économiste qui n'aurait qu'une idée insuffisante de la physique ou de la chimie, berceaux de la méthode d'induction ? où de la mathématique, domaine propre à la déduction ? Ces efforts préliminaires sont autant d'exercices de gymnastique logique nécessaires avant d'aborder les problèmes les plus difficiles à résoudre qui soient posés à l'esprit humain et où il faut être passé maître en induction ou en déduction, suivant les cas, pour proposer des solutions rationnelles. C'est justement parce que les sciences inorganiques étaient encore à l'état embryonnaire que les économistes ont abusé de la déduction ou qu'ils n'ont fait, comme A. Smith, qu'entrevoir l'usage qu'on pouvait faire de l'induction dans les sciences économiques. C'est de cette façon, que le point de vue logique complète le

point de vue scientifique déjà indiqué, lorsque nous exigeons que le savant ès-sciences sociales ait des clartés de tout. A. Comte exprime nettement cette pensée en ces termes : « Relativement aux phénomènes
« sociaux qui sont encore plus compliqués ; ne serait-
« ce point avoir fait un grand pas vers le retour des
« sociétés modernes à un état vraiment normal que
« d'avoir reconnu la nécessité logique de ne procéder à
« l'étude de ces phénomènes qu'après avoir dressé
« successivement l'organe intellectuel par l'examen
« philosophique approfondi de tous les phénomènes
« antérieurs ? » (*Philosophie positive*, t. I, p. 60).

§ 7. — Procédés d'investigation de la méthode positive

Mais que faut-il entendre par méthode d'observation ? Quel en est le mécanisme interne ? et de quelles ressources dispose-t-elle pour mettre à nu la trame du réseau de phénomènes si intimement entremêlés ?

L'observation pure est, en vérité, à la base de toutes les spéculations positives. Ce sont surtout les sciences inférieures, du monde inorganique, qui constituent son domaine particulier ; et parmi elles principalement l'astronomie. Appliquée à la sociologie économique, l'observation pure permet la description exacte d'un phénomène étudié dans toutes ses manifestations ; les monographies de Le Play montrent quels précieux services peut rendre un tel procédé, en accumulant des matériaux, susceptibles de servir à des liaisons ulté-

rieures de la plus haute importance. La statistique de son côté manifeste cette propriété descriptive qui permet d'envisager d'une façon synthétique plusieurs groupes de phénomènes co-existants. Evidemment cette méthode n'évite l'empirisme qu'autant « qu'elle est « primitivement dirigée et finalement interprétée par « une théorie quelconque » (*Philosophie positive*, t. IV, p. 219). Car il y a un écueil : « on n'observe bien en général qu'en se plaçant au dehors » et nous aurons beaucoup de peine à nous dégager du milieu où nous vivons, de l'influence qu'il exerce sur nos pensées « sans considérer même l'hallucination plus ou moins « profonde que l'entraînement des passions détermine « si naturellement en un tel sujet et qui ne peut évi- « demment être suffisamment prévenue ou dissipée « que par l'intime et familière préoccupation des « théories les plus positives » (*Philosophie positive*, t. VI, p. 224, en note). L'impartialité, l'objectivité de nos observations économiques dépendent donc essentiellement de la discipline intellectuelle qui consiste à nous plier à la réalité positive. C'est pourquoi la pratique préliminaire des sciences exactes est si nécessaire à l'économiste ; elle l'accoutume à ce contact précieux qui le dépouille de ses préoccupations subjectives.

§ 8. — L'expérimentation

Elle lui permettra aussi d'utiliser cette inappréciable acquisition mentale dans l'exercice du second procédé de la méthode positive, l'expérimentation. Faire varier les conditions d'existence d'un phénomène, puis observer quelles variations subséquentes subira ce phénomène, telle nous apparaît la propriété de cette nouvelle méthode dans la physique terrestre, son domaine d'élection. On conçoit que si les conditions d'existence d'un phénomène sont très nombreuses, tellement complexes qu'on ne les connaisse pas toutes, l'expérimentation devienne sinon impossible au moins très difficile. Car on ne saura pas si, en supprimant une condition d'existence, on n'en fait pas disparaître une connexe en même temps, ce qui rend le résultat de l'expérience tout à fait problématique. Ainsi l'expérimentation directe très difficile en biologie, devient presque impossible en sociologie économique, à cause de l'enchevêtrement inextricable de la réalité économique, qui ne permet pas d'isoler suffisamment les résultats de l'opération « en sorte qu'il faut peu regretter « qu'un tel mode d'exploration devienne ici essentiellement inapplicable » (*Philosophie positive*, t. IV, p. 226).

Si restreint que soit son exercice, il lui reste cependant un cas où il devient légitime et fécond en résultats. Celui où l'altération que subit le monde écono-

mique obéit à des causes *spontanées*, qui suspendent telle ou telle condition normale d'existence du phénomène considéré : d'où il résulte un désordre plus ou moins douloureux au corps social. C'est le cas général des révolutions par exemple, et précisément en économie politique, celui des crises de la production ou du paupérisme dans la répartition, autant de maladies rongeannt le corps social. L'étude des phénomènes pathologiques en économie politique dépend donc de l'expérimentation indirecte. C'est d'elle que relèveront par exemple, les effets de l'idée d'égalité appliquée, par l'intermédiaire du marxisme, à la société slave, en proie aux convulsions les plus tragiques. Ainsi l'emploi de cette méthode par un savant économiste peut faire sortir le remède du mal, l'ordre du désordre, comme un médecin guérisseur penché sur la plaie qu'il sonde. Mais il faut qu'il assiste son intervention de la théorie fondamentale de Broussais qu'A. Comte eut le mérite de transposer en sociologie : « les cas pathologiques ne
 « sauraient constituer aucune violation réelle des lois
 « fondamentales de l'organisme normal, dont les phé-
 « nomènes essentiels sont alors modifiés seulement
 « dans leurs divers degrés, sans pouvoir jamais l'être
 « dans leur nature, ni dans leurs relations... » (*Philosophie positive*, t. IV, p. 227, *in fine*). Autrement dit, la maladie n'est qu'une perturbation, une conséquence de la santé, elle n'est pas un état hétérogène et totalement indépendant de l'état normal, auquel le corps

social peut revenir grâce à une judicieuse restauration de l'ensemble des conditions d'ordre accidentellement suspendues. L'harmonieux alexandrin de Musset inspirera les méditations de l'économiste : L'homme est un apprenti, la douleur est son maître.

§ 9. — La méthode comparative

Les sciences sociales, partant économiques, utilisant les procédés des sciences inférieures, leur font encore l'emprunt d'un autre mode d'investigation, la méthode comparative propre celle-ci à la biologie. Elle orientera, par exemple, les recherches des spécialistes vers l'économie des sociétés animales, où l'ébauche de la production et de la répartition des travaux et des richesses, pourra préciser nos hypothèses sur l'époque où l'humanité cherchait difficilement et péniblement à se dégager de la gangue de son animalité. Ne pense-t-on pas que l'observation des collectivités animales, comme celle des abeilles, des fourmis et des castors, ne pourrait faire réfléchir nos utopistes en leur montrant tantôt l'inanité du travail attrayant devant les prodiges de la division du travail chez les abeilles ; tantôt la supériorité des espèces qui, comme celle des fourmis, grâce à l'accumulation d'un capital, se soustrairont au danger de la famine. Certes, ces vues sont encore fort imprécises ; mais une étude plus approfondie pourrait sans doute leur donner une grande valeur démonstrative et il suffit de songer à l'immense

intérêt du livre de M. Fabre sur la vie des insectes. En s'élevant d'un degré, la méthode comparative permet « un rapprochement rationnel des divers états coexis-
« tants de la société humaine sur les différentes por-
« tions de la surface terrestre, envisagée surtout chez
« des populations pleinement indépendantes les unes
« des autres. » (*Ibidem*, p. 232). Que nos communistes daignent abaisser leurs regards sur cette humble terre, et ils verront si ce n'est pas grâce à la propriété individuelle, grâce à la hiérarchie des fonctions industrielles, grâce au développement simultané des diverses inégalités, que l'homme de l'Ile-de-France s'est élevé au-dessus des habitants de la Terre de Feu, — tous égaux certes, mais dans la misère, la saleté et l'hébétement..., réserve faite d'ailleurs quant à la race, au climat et à la fertilité du sol. C'est cette méthode qui permet de se rendre compte des raisons qui expliquent l'inégalité de développement des populations retardées et l'analogie de leurs évolutions successives ; elle développe l'esprit de relativité en étendant à la totalité du globe des explications que les économistes ont réservées à l'élite des populations de l'Europe occidentale.

§ 10. — Méthode de filiation historique

Or, l'efficacité de la méthode comparative ne réside pas seulement dans l'étude des sociétés coexistantes à un moment donné, mais surtout dans la « compa-
« raison historique des divers états consécutifs de l'hu-

« manité. » C'est alors qu'elle prend le nom de méthode historique qui, elle, est essentiellement propre aux sciences sociales où elle trouve son berceau, car elle y acquiert une efficacité supérieure à tout autre procédé, — tandis que les sciences inférieures constituent le champ d'application principale de l'observation pure et de l'expérimentation. Comme celles-ci, la méthode historique doit être dominée par une idée directrice, par une théorie d'ensemble, afin d'éviter des accumulations de faits qui « dégénéreraient en une simple « compilation de matériaux provisoires ; puisque c'est « surtout dans leur développement que les divers éléments sociaux sont nécessairement solidaires et inséparables, il s'ensuit qu'aucune filiation partielle, « entièrement isolée, ne saurait avoir de réalité et « que, toute explication de ce genre, avant de pouvoir « devenir à cet égard, spéciale, doit d'abord reposer « sur une conception générale et simultanée de l'évolution fondamentale. Que peut signifier, par exemple, « l'histoire exclusive et surtout partielle, d'une seule « science ou d'un seul art, sans être préalablement « rattachée à une telle étude de l'ensemble du progrès « humain ? » (*Philosophie posit.*, t. IV, p. 238). L'économiste, adoptant cette méthode, fouillera le passé, l'évoquera durant ses méditations ; il n'y verra pas seulement une suite de tableaux défiler comme les pages d'un album d'images, il essaiera en s'inspirant d'une hypothèse fondamentale de la vérifier ou de la

modifier suivant les relations qu'il observera entre les phénomènes de telle ou telle époque, d'établir entre eux des rapports de cause à effet, des rapports de filiation. Et s'il compose un ouvrage, il évitera qu'il soit une suite d'annales détachées et descriptives, mais bien plutôt le chapitre, le moment d'une immense évolution sans cesse en mouvement, où tout se développe suivant un sens et une solidarité qu'il lui faut découvrir et où, après avoir analysé, séparé les phénomènes les uns des autres, il s'efforce de les recombinaisonner pour montrer le mécanisme de leur agencement et de leur développement. Les saint-simoniens ont eu un pressentiment de l'emploi qu'on pouvait faire de cette méthode, lorsque pour les besoins de leur thèse, ils ont montré comment la propriété prétendue absolue, évoluait comme toutes les institutions humaines. Marx aussi s'est servi de l'histoire pour justifier la révolution inéluctable ; mais aucun d'eux n'a réussi parce que l'esprit positif exige que l'hypothèse à vérifier se moule sur la réalité observée et non pas la modèle arbitrairement.

§ 11. — La méthode historique permet de prévoir

La méthode historique, avons-nous dit, est une méthode de filiation : c'est-à-dire que, suivant l'esprit positif, elle s'efforce de dégager des faits précis, et de les relier entre eux par des rapports de cause à effet. Elle y parviendra et révélera le sens de l'évolution

économique, en mettant en lumière le déclin de certaines tendances et l'ascension concomitante de certaines autres, qui se développent d'une façon prépondérante. Croit-on que la royauté, adoptant cette manière de voir, n'eût pas évité les catastrophes révolutionnaires, si elle eût seulement compris que le grand souffle d'émancipation économique devait inévitablement emporter le système vermoulu des réglementations colbertistes ? Ainsi la méthode historique permet de prévoir et d'éviter les révolutions économiques, autant qu'il est pratiquement possible et qu'il « s'agira « de phénomènes plus importants, plus généraux, « parce qu'alors les causes continues prédominent « davantage dans le mouvement social et les perturbations y ont une moindre part ». *Philosophie positive*, t. IV, p. 244).

Il semble que les hommes d'Etat roumains se soient convaincus de ces théorèmes logiques, puisqu'afin d'éviter un bouleversement territorial, ils ont organisé un partage des latifundia entre les paysans, reconnaissant par cette décision le poids irrésistible de l'ensemble de l'évolution européenne. La méthode de filiation historique n'étudie donc le passé que pour prévoir l'avenir et organiser le présent : « on n'apprend à prédire rationnellement l'avenir qu'après avoir en « quelque sorte prédit le passé ». (*Ibidem*).

§ 12. — La méthode positive prédispose à l'amour

Et quel grandiose spectacle que cette vision de tous les âges, de toutes les civilisations, depuis l'esclavage de l'antiquité, courbé sur la glèbe, jusqu'au patron de l'usine fumante et bourdonnante de son machinisme ! Quel impressionnant défilé de ces générations défuntes auxquelles nous devons tout et qui nous ont constitués les héritiers de leurs plus nobles efforts ! De quelle reconnaissance ne sommes-nous pas pénétrés devant leurs douloureuses expériences qui nous ont épargné l'épreuve de leurs propres angoisses ! L'emploi de la méthode historique a aussi « l'heureuse propriété de développer spontanément le sentiment « social » en faisant « hautement ressortir l'intime « subordination générale des divers âges sociaux ». Bien plus « elle y complétera nécessairement la notion « plus sensible et plus élémentaire de la solidarité « habituelle entre les individus et les peuples contemporains, en indiquant, par une conception encore « plus noble et plus parfaite de l'unité humaine, « les diverses générations successives de l'humanité « comme concourant aussi à un même but final, dont « la réalisation graduelle exigeait, de la part de chacune d'elles, une participation déterminée ». (*Philosophie positive*, t. IV, p. 239-240). Comme nous sommes loin de la sécheresse individualiste et surtout des haineuses déclamations de la lutte des classes et de l'action directe !

§ 13. — La méthode subjective

Ainsi la contemplation de l'évolution économique fait surgir dans nos cœurs un sentiment d'amour, grâce à l'emploi rationnel de la méthode objective qui, en partant des faits bruts, fait sentir par une résurrection, l'intime solidarité de toutes les générations, présentes, défunes, futures. Au faite de l'édifice scientifique, elle pose comme couronnement la notion « de « l'ensemble continu des êtres convergents » qui définit l'Humanité, et qui se superpose à l'individu. En allant du monde à l'homme, la méthode objective aboutit à l'Humanité. A. Comte ne s'est pas arrêté à cet effort de construction logique : il s'est demandé à quel résultat on arriverait si, une fois la construction objective terminée, on se proposait, par une opération inverse, de descendre de l'Humanité au monde, en un mot de revenir à la méthode subjective ou déductive. Toutes les sciences préliminaires sont incapables de fonder une synthèse objective, en raison de l'irréductibilité fondamentale de leurs phénomènes. L'exemple de Saint-Simon accommodant la loi de la gravitation universelle aux cas les plus imprévus, aurait suffi à détourner A. Comte d'une telle tentative matérialiste. L'arbitraire métaphysique non plus ne peut prétendre à fonder une telle synthèse, elle, qui échappe à toute vérification expérimentale. Seule, la conception centrale de l'Humanité à laquelle aboutit la physique sociale,

est apte à organiser cette synthèse, c'est-à-dire qu'elle peut tout coordonner par rapport à cet ensemble. C'est en partant de la notion fondamentale de l'Humanité que le développement des sciences inférieures et de la physique sociale sera organisé et réglé ; que l'économiste évitera des recherches oiseuses, comme inutiles au progrès de l'Humanité ; qu'il réglementera la production ou la répartition non plus considérées comme une chrématistique pure, mais organisées seulement pour permettre à l'Humanité de se développer harmonieusement grâce à des conditions matérielles favorables ; en un mot, l'économie politique obéira à une conception qui sera à la fois directrice et régulatrice ou sociale par excellence. Et qu'on ne prétende pas que la synthèse subjective positiviste soit fictive, car les hypothèses qu'elle émet ont pour point de départ la constatation de faits réels et pour point d'arrivée des faits « véritables ». Rien n'est plus réel que l'Humanité dont nous vivons. Au reste « la méthode subjective
« n'est que l'extension à de nouveaux cas, — ceux de
« la modification rationnelle et systématique de la
« nature humaine et des institutions sociales, traitées
« jusqu'à présent par le seul empirisme traditionnel, —
« du procédé employé toutes les fois qu'il s'est agi
« d'applications partielles de la science, pour modifier
« les choses à notre profit. C'est par ce procédé que
« s'opère tous les jours le passage de la théorie à la
« pratique. Il consiste à former d'avance, mentalement

« dans son ensemble et ses détails, en vue du but à
 « atteindre, le plan ou le projet de la construction que
 « les praticiens devront ensuite réaliser. Au surplus,
 « quand nous faisons servir nos connaissances à la sa-
 « tisfaction de nos besoins, nous avons recours sans
 « nous en douter, à la méthode subjective ». (E. Corra,
Appréciation générale sur le positivisme. Préface de
 M. Jeannolle, p. 17 et 18).

Observation pure, expérimentation indirecte, méthode comparative, méthode de filiation historique, méthode subjective, tels sont les procédés d'investigation économique qu'A. Comte, le premier, en 1830, opposa d'une façon systématique aux méthodes d'intuition métaphysique. Il contribua largement à la fondation de l'école historique de Roscher qui revendiqua Outre-Rhin, l'originalité de ce mode nouveau de penser, — par une ignorance réelle ou voulue de l'effort d'A. Comte, en tout cas, par une méconnaissance condamnable de la priorité de la science française.

SECTION II. — *Généralités sur le phénomène économique*

Muni de ces instruments de recherche, A. Comte a-t-il conçu un corps de doctrine économique complet, monument positiviste formant pendant à la *Wealth of Nations* de l'école classique ? La mort le surprit prématurément avant qu'il pût réunir ses principes en un ouvrage qu'il avait d'ailleurs prévu et auquel il se

proposait de donner le titre de « Système d'industrie positive » ou « Traité de l'action totale de l'Humanité sur sa planète ». Il en avait même tracé un plan général et prévu l'élaboration en 1861, si la mort ou la misère ne l'avaient empêché d' « accomplir une promesse déjà formulée en 1822 » (*Politique positive*, t. IV, p. 246 et 342). Néanmoins, au cours de son élaboration philosophique, il développa partiellement, çà et là, des principes que nous allons tenter de réunir, de rapprocher pour en former un tout systématique.

§ 1. — Élément humain du phénomène économique
(sa définition positiviste)

Le titre « Traité de l'action totale de l'Humanité sur sa planète » suffit, malgré son abstraction philosophique, à donner une idée du phénomène économique tel que le conçut A. Comte. Ce titre représente, en effet, les hommes, mûs par leurs besoins à satisfaire, en proie au milieu, aux fatalités naturelles, et cherchant à améliorer leur condition pour échapper aux souffrances de leur destinée. Depuis l'âge primitif du troc, où l'homme errant, chasseur ou pasteur, lutte avec la faim, le froid, avec sa propre faiblesse en face d'une Nature dont l'exubérance menace de l'étouffer, — jusqu'à l'âge moderne des banques, des clearing-houses, des silencieuses usines électriques « enfer de la force obéissante et triste », où la Nature domestiquée se plie aux caprices de l'ingénieur, c'est toujours ces deux

facteurs qui caractérisent le phénomène économique, l'Humanité qui se sert du milieu où elle vit pour satisfaire ses besoins. Cette conception montre le côté humain, social de la richesse, qui doit être étudiée pour l'homme et non celui-ci pour elle. Un positiviste, M. Lonchampt, a donné de l'économie politique une définition grandiose : «..... L'aspect de la terre est
« profondément changé depuis cette ténébreuse anti-
« quité et partout on y voit la trace d'une main puis-
« sante. Les impénétrables forêts qui hérissaient sa
« surface ont fait place à des champs fertiles, les
« marécages à de grasses prairies ; la masse des ani-
« maux qui encombraient le continent ont été détruits
« ou domptés ; les hommes errants ou sauvages, si
« longtemps occupés à s'entre-dévorer, vivent paisi-
« blement adonnés à l'embellissement de leur ter-
« restre séjour et à l'amélioration de leur commune
« existence. Quelle est donc la main qui a opéré
« ces merveilles ? C'est la main de l'Humanité ; car,
« au sein de cet immuable harmonie, la science nous
« dévoile l'existence d'un grand Être qui, à travers les
« siècles a marché glorieusement à la conquête de la
« Nature et règne aujourd'hui en souverain sur la
« terre » (J. Longchampt, *Essai sur la prière*, p. 61-62, publication de la Société positiviste).

§ 2. — La biologie à la base de l'Économique

Cette action de l'humanité sur le milieu est une conséquence ultime de la conception fondamentale de la biologie « dont la notion systématique consiste « dans une intime conciliation permanente entre la « spontanéité intérieure et la fatalité extérieure » (*Politique positive*, t. I, p. 413). Cette spontanéité de l'humanité est due aux stimulants de ses besoins, à ce qu'A. Smith appelle moralement « le désir d'améliorer « notre condition, un désir... qui nous accompagne « depuis le sein de notre mère et ne nous quitte pas « jusqu'à la tombe ». Ce désir, ces besoins surtout végétatifs, de la satisfaction desquels dépendent l'existence, le renouvellement et le développement de l'humanité, nous montrent ce grand Être assujetti aux mêmes fatalités biologiques que les individus qui le composent. Et de même que les fonctions végétatives, convenablement assouvies, permettent à l'homme de se livrer à des préoccupations plus nobles, de même le perfectionnement moral et intellectuel de l'humanité dépend de fonctions végétatives inférieures. « Dans l'immense essor que l'humanité procure à « toutes les fonctions vitales, la production matérielle « et la propriété personnelle se rapportent surtout aux « besoins continus de la vie organique » (*Politique positive*, t. I, p. 606). De sorte qu'à la base de l'économie politique, il faut placer la biologie afin d'avoir

comme point de départ une science positive, solidement construite, dont nous apprécierons les précieuses contributions lors de nos développements ultérieurs. Il suffit pour l'instant d'en montrer l'intérêt pratique en soulignant que l'égoïsme fondamental des besoins végétatifs se trouve à la base de la vie économique, qu'on ne peut pas en faire abstraction comme le socialisme utopique, parce qu'il ignore la biologie, et que « le corps et le milieu sont donc primitivement contrairement à la solution altruiste du problème humain » (P. Laffitte, *Positivisme et économie politique*, p. 53).

§ 3. — L'Économie science concrète

Mais de cet antagonisme spontané, il ne faut pas conclure que l'humanité soit vouée éternellement à subir les outrages d'une nature brutale. L'ensemble du passé montre la lente ascension économique de l'humanité vers le bien-être, vers le mieux-être. N'est-ce pas encourageant pour le savant économiste, que cette contemplation de persévérants efforts dont l'empirisme initial ne voile point la grandeur et la beauté ? C'est pourquoi la science économique est surtout une science concrète. Sans doute, elle est aussi une science abstraite, en ce sens qu'elle dégage quelques principes supérieurs qui éclairent la production ou la consommation des richesses. Mais à l'inverse de la mathématique ou de la physique, elle ne saurait rester purement abstraite ; car elle a une destination surtout pra-

tique. Elle vise à l'amélioration des conditions matérielles de l'existence de l'humanité. Pour atteindre ce but, il faut agir sur la réalité, sur les êtres, pour les modifier, pour les perfectionner à notre profit. Elle est donc surtout concrète et ce passage de l'abstrait au concret se fait, comme nous l'avons vu, à l'aide de la méthode subjective « quand nous faisons servir nos « connaissances à la satisfaction de nos besoins ». Le but pratique est le but visé avant tout en économie politique : aussi, selon Comte, elle n'a pas besoin de savants spéciaux. Les ingénieurs et les industriels, convenablement éduqués, sont principalement ceux « qui peuvent seuls discerner le petit nombre de con-
« ceptions concrètes qui leur sont indispensables, en
« écartant la multitude de celles qui resteront toujours
« oiseuses ». (*Politique positive*, t. I, p. 434). Même le domaine concret de la science économique est réduit par A. Comte, qui est l'ennemi de la curiosité inutile et de la recherche oiseuse : l'emploi de la méthode subjective dans la pratique économique se bornera à ce qui peut le mieux servir l'humanité et strictement à cela. Bref, la science concrète se réduira à la pratique, éclairée par la morale : « ... Là, plus qu'ailleurs, l'éla-
« boration concrète doit toujours se rapporter aux
« vraies exigences pratiques, en comprimant tout écart
« théorique. Il n'y a ici d'autre différence essentielle
« avec les cas ordinaires sinon que les philosophes y
« sont eux-mêmes les principaux ingénieurs de l'art

« correspondant dont la pratique doit être universelle » (*Politique positive*, t. I, p. 436). Toute découverte de loi concrète qui ne serait pas directement utile à l'amélioration du bien-être matériel de l'humanité doit donc être impitoyablement écartée.

§ 4. — L'Economique est surtout un art

L'élaboration de cette science concrète, le pouvoir de discerner ce qui est utile réellement de ce qui est nuisible ou simplement indifférent au progrès matériel de l'humanité, exige chez le praticien de rares qualités techniques et aussi et surtout morales. Il faudra à l'ingénieur ou au chef industriel un tact particulier, non seulement pour éviter les séductions d'un lucre facile, mais encore pour apprécier la portée sociale ou éthique de tel ou tel mode de la production. Cette pratique économique dont parle Comte, est donc surtout un art, l'art de satisfaire, de développer certains penchants de l'humanité, en choisissant au milieu de la réalité touffue et séduisante par l'appât d'innovations sensationnelles, ce qui est seulement propre à favoriser le progrès. C'est au nom de l'art économique que les positivistes condamnent sévèrement les caprices de la « mode » dont les dérèglements entraînent et des troubles dans la production par l'accumulation de stocks qui deviennent subitement inutilisables et des perturbations dans la répartition par des crises de chômage et de salaire préjudiciables au travail. Un posi-

tiviste, M. Foucard, dans une brochure intitulée *La mode et le salaire* (publications positivistes, 1884), a montré spirituellement les ravages qu'exerçait à ce sujet l'empirisme économique.

§ 5. — Hiérarchie des sciences :
l'Économique vient après les sciences inorganiques

En résumé, l'économie politique selon Comte, est bien une science, — mais une science concrète, avec au sommet quelques principes de science abstraite. Elle est surtout un art parce qu'elle a la pratique pour unique destination. Quelle place A. Comte lui assigne-t-il dans la hiérarchie des connaissances humaines, au milieu des autres sciences ? Pour A. Comte l'ensemble des connaissances humaines est homogène, comme la série des phénomènes que l'esprit humain découvre. Il a comblé le fossé que les philosophes antérieurs, y compris Descartes, avaient établi entre les sciences inorganiques et biologiques d'une part et les sciences morales et sociales d'autre part. Celles-ci comme celles-là ont pour but l'étude des lois, de la constance dans la variété : la science économique recherche comme la physique ou la chimie les rapports constants qui existent entre les faits « de par la nature des choses » comme le définit Montesquieu. C'est à ce résultat qu'aboutit la condamnation définitive de la méthode métaphysique par A. Comte, par laquelle les philosophes avaient constitué le domaine réservé des

sciences morales et sociales. Les méthodes d'observation ont unifié le savoir humain par une classification de phénomènes homogènes.

Si les phénomènes économiques sont de même nature que ceux du reste du monde, quelle place occupent-ils hiérarchiquement dans leur ensemble ? Le principe qui sert de fil d'Ariane dans cette classification dépend, selon Comte, de « la généralité décroissante et de la « dépendance croissante des phénomènes correspon-
« dants » (*Politique positive*, t. I, p. 444), autrement et plus simplement exprimé « Les plus nobles phéno-
« mènes sont partout et toujours subordonnés aux plus
« grossiers » (A. Comte, *Catéchisme positiviste*, édition Garnier, p. 107). Il résulte de cette définition que les phénomènes économiques viennent bien après les phénomènes du monde inorganique dans la hiérarchie ascendante et qu'ils sont par conséquent sous leur étroite dépendance. Car les phénomènes sociaux sont plus nobles puisqu'ils ont les diverses manifestations de l'homme pour objet d'étude ; et ils sont bien les plus complexes puisque l'homme, l'agent ne peut vivre, agir « que dans le milieu où il se développe » et qu'il est soumis « à l'ensemble constant des influences exté-
« rieures quelconques ou le milieu scientifique propre-
« ment dit qui domine cette évolution de l'une des
« races animales » (*Philosophie positive*, t. IV, p. 250)..., influences auxquelles s'ajoutent et se superposent les phénomènes proprement humains. Après la mathéma-

tique, l'astronomie, la physique, la chimie, viennent la biologie et enfin les sciences sociales parmi lesquelles les sciences économiques. Ce qui implique pour l'économiste une solide culture scientifique préalable avant d'aborder la complexité des phénomènes de la richesse. Ainsi ne fût-ce qu'au point de vue logique, quel bienfait pour l'économiste que la pratique familière de la chimie, berceau de l'esprit de synthèse, si précieux au sociologue ! Et au point de vue scientifique, quelle admirable préparation que la science inorganique, majestueux tableau de l'ordre, où la raison s'accoutume à transposer dans les spéculations économiques la notion péniblement et lentement élaborée de loi, de liaison des phénomènes par des rapports constants. N'est-ce pas la biologie qui transforme heureusement le dogme des causes finales ? Et ce sera elle qui habituera l'économiste à en faire l'application scientifique à son domaine d'étude réservé. Enfin, la science inorganique « peut seule convenablement ana-
« lyser le système total des diverses conditions exté-
« rieures, chimiques, physiques, astronomiques sous
« l'empire desquelles s'accomplit l'évolution sociale et
« qui doivent surtout exercer une influence prépondé-
« rante pour déterminer conjointement avec les condi-
« tions organiques, sa vitesse fondamentale. Car
« toutes les perturbations extérieures quelconques qui
« affecteraient l'existence individuelle de l'homme ne
« sauraient manquer aussi d'altérer son existence

« sociale » (*Philosophie positive*, t. IV, p. 260) et économique.

§ 6. — Place du phénomène économique
au milieu des autres phénomènes sociaux

Or parmi les sciences sociales qui constituent autant de branches de la sociologie, quelle place occupe la science économique? A. Comte n'a pas explicitement traité la question, mais implicitement seulement en posant sa loi de classification des sciences et des arts. K. Marx a prétendu par sa théorie du matérialisme historique subordonner toute l'évolution sociale à l'évolution économique. Ce serait donner la prépondérance à la science économique, la placer au terme de la hiérarchie ascendante : idée qu'eût certes condamné A. Comte qui plaçait au sommet des connaissances humaines la morale et la religion. Car elles sont les régulateurs suprêmes de l'activité de l'individu qu'A. Comte conçoit comme un organisme bien plus compliqué que la collectivité. Après elles, vient la politique, plus complexe que l'économie politique qui, elle, détermine les rapports de l'homme avec la richesse, tandis que la première, ce problème résolu, règle les rapports, droits et devoirs des individus vivant socialement et institue les rouages de la vie publique. Si l'économie politique vient après la morale et la politique, elle se place aussi après la science juridique qui suppose la richesse avant de pouvoir consacrer légalement l'usage, la distribution, la transmission des biens.

Le Code civil n'est-il pas le reflet de la révolution économique de 1789 où la propriété individuelle remplace l'alleu, le fief, tout le système de la richesse féodale ? Et n'est-ce pas l'espoir des socialistes, qu'après avoir formé le courant d'opinion en faveur de la socialisation dans les meetings, dans les usines, voire dans la rue, d'en forcer la réalisation juridique au Parlement ? Mais après l'économie politique, il est une science qui contribue à la préparer, celle qui consiste à étudier géographiquement et politiquement les climats, les ressources de toute nature (voies de communication, richesses naturelles, etc...) et la formation géologique de l'habitat humain. N'est-il pas naturel que l'agent connaisse le milieu avant de la façonner à son utilité ? L'économiste doit connaître les travaux du géographe, du démographe, du géologue, etc... Ainsi la hiérarchie ascendante se compose de la géographie politique, de l'économique, de la science juridique, de la politique, de la morale et de la religion.

§ 7. — Solidarité fondamentale entre « tous » les phénomènes

A. Comte a moins déterminé la classification des phénomènes sociaux qu'il insisté sur leur solidarité. L'opération d'analyse à quoi est due la séparation des phénomènes sociaux est un pur artifice logique ; mais la réalité est bien plus complexe et un phénomène quelconque ne se présente jamais sans être accompagné de quelques autres qui affectent son intensité ou la vitesse

de ses manifestations. « Aucun fait social ne saurait
 « avoir de signification vraiment scientifique sans être
 « immédiatement rapproché de quelque autre fait so-
 « cial. » (*Philos. pos.*, t. IV, p. 233 *in medio*). — Ainsi
 « que nous l'avons établi..., ne jamais considérer l'en-
 « semble du développement propre de chaque science
 « isolément de la progression totale de l'esprit humain
 « ni même de l'évolution fondamentale de l'humia-
 « nité. » (*Philos. pos.*, t. IV, p. 279.) Ce qui a permis
 de montrer aux points de vue logique et scientifique
 la dépendance des sciences économiques envers les
 sciences sinorganiques. A leur tour et en vertu du prin-
 cipe de solidarité, celle-là exercent une féconde in-
 fluence sur celles-ci. Ainsi la méthode historique des
 sciences économiques appliquée aux sciences inorgani-
 ques, permet d'en guider le développement, de l'orienter
 suivant la progression fondamentale de l'évolution
 humaine, que l'histoire découvre. Et il « suffit pour
 « cela de concevoir chaque découverte quelconque à
 « l'instant où elle s'accomplit comme constituant un
 « véritable phénomène social, faisant partie de la série
 « générale du développement humain, et à ce titre
 « soumis aux lois de succession et aux méthodes d'ex-
 « ploration qui caractérisent cette grande évolution ». (*Philos. pos.*, t. IV, p. 278.) Quel précieux moyen
 d'investigation puisqu'il permettra de prévoir et de
 hâter par conséquent dans une certaine mesure les
 découvertes mécaniques, physiques, chimiques, qui

influencent si puissamment sur l'essor industriel d'une nation ! Si par exemple la chimie, par une découverte, engendre de nouvelles forces de production qui font naître à leur tour de nouvelles études économiques (comme le phénomène de la concentration industrielle moderne), à son tour l'état de l'industrie influe sur le développement de la chimie. Suivant que l'industrie sera encouragée par les pouvoirs publics ou favorisée par des richesses naturelles, la chimie en recevra une impulsion qui déterminera un nouvel essor de la production et de nouveaux sujets d'observation pour les économistes. On l'a bien vu en Allemagne où l'alliance étroite du subside public avec le laboratoire et l'atelier a produit un monstrueux et ultrarapide développement industriel. A. Comte exprime ainsi ces interdépendances : « cette connexité naturelle de la chimie
« avec notre industrie lia constamment son essor his-
« torique à celui de la sociabilité.... C'est pourquoi
« les études chimiques ne purent acquérir une vraie
« consistance qu'au moyen âge, quand la vie indus-
« trielle prévalut enfin chez les serfs affranchis. » (*Politique pos.*, t. IV, p. 539.) Par une réaction précieuse et par une suite de bienfaits, la méthode des sciences économiques, en favorisant le développement des sciences inférieures, contribue aux progrès industriels : elles se complètent en se perfectionnant.

Mais il ne faut pas oublier que l'activité matérielle comme l'activité spéculative, pour quelques solidaires

et inséparables qu'elles soient, ne se suffisent point et reçoivent leur impulsion des profondeurs de notre constitution psychologique. Si la science est à la base de l'art, la chimie à la base de certaines sources de la production, inversement l'industrie réagit sur la chimie et l'art vivifie les sources de la science. Cependant ce mécanisme dépend au point de vue intellectuel d'un moteur interne qu'A. Comte décrit ainsi : « Quelques
« soient les immenses services rendus à l'industrie
« par les théories scientifiques..... nous ne devons pas
« oublier que les sciences ont avant tout une destina-
« tion plus directe et plus élevée, celle de satisfaire au
« besoin fondamental qu'éprouve notre intelligence de
« connaître les lois des phénomènes. Pour sentir com-
« bien ce besoin est profond et impérieux, il suffit de
« penser un instant aux effets physiologiques de l'éton-
« nement et de considérer que la sensation la plus
« terrible que nous puissions éprouver est celle qui se
« produit toutes les fois qu'un phénomène nous semble
« s'accomplir contradictoirement aux lois naturelles
« qui nous sont familières ». (*Philosophie positive*,
t. I, p. 35).

§ 8. — Relations de l'Économique avec la Morale : le problème
de l'altruisme et de l'égoïsme

Cet amour de la science qui nous récompense par la contemplation du vrai et par les jouissances de l'évidence, nous mène de degré en degré, en passant par

les sciences inorganiques, jusqu'au terme des sciences sociales, jusqu'à la morale, jusqu'à l'amour des hommes. Et il faut se demander maintenant quelles relations existent entre le phénomène moral et le phénomène économique. L'action de l'homme sur la Nature a pour objet la satisfaction de ses besoins : il produit, il consomme dans ce but. En améliorant le milieu, il améliore sa condition. Il se libère peu à peu des exigences absorbantes de ses plus grossiers instincts ; et il trouve alors des loisirs suffisants pour découvrir en lui des aspirations plus élevées et pour les développer. N'est-ce pas grâce à la multiplicité des relations économiques, à leur extension, à leur perfectionnement croissants que la division du travail, en répartissant les travaux entre les hommes, permet de vouer certains individus ou certaines classes, comme les classes sacerdotales, non seulement aux recherches scientifiques, mais aussi à la culture des penchants élevés de la nature humaine, à l'exercice de la morale ? N'est-ce pas la vie économique qui contribua principalement à développer les relations sociales et à faire éclore des sentiments d'affectueuse solidarité entre les hommes, en leur donnant l'occasion de se fréquenter plus souvent et de se connaître mieux ? « En développant à un degré immense
« et toujours croissant l'action de l'homme sur le
« monde extérieur, la civilisation semble d'abord de-
« voir concentrer de plus en plus notre attention vers
« les soins de notre seule existence matérielle, dont

« l'entretien et l'amélioration constituent, en appa-
« rence, le principal objet de la plupart des occupa-
« tions sociales. Mais un examen plus approfondi dé-
« montre, au contraire, que ce développement tend
« continuellement à faire prévaloir les plus éminentes
« facultés de la nature humaine, soit par la sécurité
« même qu'il inspire nécessairement à l'égard des
« besoins physiques, dont la considération devient ainsi
« de moins en moins absorbante, soit par l'excitation
« directe et continue qu'il imprime nécessairement aux
« fonctions intellectuelles et même aux sentiments so-
« ciaux, dont le double essor graduel lui est même
« indispensable ». (*Philosophie positive*, t. IV, p. 329,
330). Ces derniers mots amendent l'exagération de la
théorie des milieux d'Owen.

Mais c'est indirectement et lentement que notre
activité matérielle parvient à perfectionner notre
nature morale. En somme, c'est surtout en neutrali-
sant les besoins égoïstes, en leur donnant toute satis-
faction que notre développement économique permet
celui de nos penchants altruistes, dont le faible essor
initial s'accuse et se précise ensuite, lorsqu'il ne ren-
contre plus le redoutable adversaire des besoins, apai-
sés par les ressources d'une industrie et d'une science
économique perfectionnés. Et ce qui le démontre bien,
c'est l'hypothèse originale que fait Comte sur l'évolu-
tion d'un être humain idéal, délivré « des tristes exi-
« gences du monde extérieur ». Tout aussitôt, il en

résulterait une prééminence spontanée de nos instincts sympathiques, dont le charme naturel seconderait le développement rapide. Et comme nos sentiments altruistes sont d'autant plus puissants qu'ils se concentrent davantage « leur prépondérance serait alors marquée surtout par un développement plus complet de la vie de famille et un moindre essor de la vie de société » (*Politique positive*, t. II, p. 145). En outre dans cet état fictif, le classement fondé sur le mérite personnel dominerait spontanément celui qui résulte d'une prépondérance matérielle qui ne se développe qu'en vertu des nécessités correspondantes » (*Ibidem*, p. 146). Cette ingénieuse hypothèse réduit à peu de chose le concours de l'économie politique à la morale ; elle démontre que c'est principalement de la culture directe de nos instincts sympathiques et non exclusivement de la transformation des milieux que dépend notre amélioration suprême.

§ 9. — Rôle économique de la Morale

Or, la morale, de son côté, apporte-t-elle à l'économie politique plus que celle-ci ne lui donne ? Dans ce courant d'échanges, quel est le plus fort, celui qui monte de l'économie politique à la morale ou inversement qui redescend de la morale à l'économie politique ? L'esprit dans sa pénible ascension vers la vérité gravit, de degré en degré, de phénomène en phénomène, la montée qui le conduit jusqu'à la plus complexe des

sciences, jusqu'à la sociologie. C'est arrivé à ce point qu'il se persuade de l'importance prépondérante du phénomène social, au milieu des autres sciences. Toute découverte, le génie même éclosent seulement dans un milieu social et grâce à ce milieu. C'est aussi de ce sommet du savoir humain que le savant acquiert une vue générale sur l'ensemble de l'activité humaine et sur l'orientation qu'elle doit avoir : car l'histoire révèle le sens de l'évolution fondamentale. Or, il ne suffit pas de se convaincre de l'importance de la sociologie et de son rameau l'économie politique. Encore faut-il que leurs principes se traduisent théoriquement par des préceptes ayant force d'impératif catégorique et pratiquement qu'on en reconnaisse dans l'activité quotidienne la prépondérance par une éducation appropriée. Mais qui est la gardienne des mœurs ? Qui impose des maximes impérieuses devant lesquelles se courbent l'orgueil, l'écueil des patriciens, et l'envie, piège des prolétaires ? Qui nomme le mot « devoir », donne une boussole à la raison égarée, grisée par ses découvertes et murmure au savant que le vrai a le bien pour reflet ? N'est-ce pas la morale, recueil de la sagesse humaine qui, par le sentiment, influe d'une façon puissante sur la sociologie et l'économie politique, en rendant vivantes et sacrées, non seulement ses propres conclusions, mais aussi celles de la sociologie en général. « La morale recouvre... ses droits éternels par suite de « la suprématie mentale du point de vue social, en

« rétablissant avec une énergique efficacité, le règne
 « continu de l'esprit d'ensemble, auquel le vrai senti-
 « ment du devoir reste toujours profondément lié »
 (*Philosophie positive*, t. VI, p. 515). C'est elle seule qui
 peut nous sauver « du désastreux essor des luttes in-
 « testines inhérentes à notre anarchie mentale et mo-
 « rale dont les graves conséquences matérielles com-
 « mencent déjà partout à devenir imminentes, au
 « sujet des relations élémentaires entre les entrepre-
 « neurs et les travailleurs » (*Philosophie positive*,
 t. VI, p. 541). Et elle y parviendra non pas en faisant
 appel à l'anarchique conception révolutionnaire des
 droits, mais à la détermination austère et pacificatrice
 des devoirs.

§ 10. — Aptitude de la Morale à compléter l'Économique

En posant le problème à résoudre, qui « consiste
 « essentiellement à faire de plus en plus ressortir les
 « facultés caractéristiques de l'humanité comparati-
 « vement à celles de l'animalité » (*Philosophie positive*,
 t. VI, p. 328), la morale dirige l'activité de chacun. Les
 antagonismes s'apaisent, les conflits haineux de l'or-
 gueil patricien et de la jalousie prolétarienne s'atté-
 nuent par ce rappel continu et sacré à l'altruisme par
 quoi se distingue le genre humain des autres espèces
 animales, ainsi que le démontre la biologie comparée
 et l'analyse anatomique des parties supérieures du
 cerveau. Si le travail, grâce à une organisation corpo-

rative ou professionnelle puissante, traite un jour de puissance à puissance avec le capital, qui donc les départagera en dehors de la force? C'est alors que « l'antagonisme matériel se développera de manière à faire bientôt sentir des deux parts le besoin d'un régulateur spirituel » (*Politique positive*, t. I, p. 167). Ce qu'on appelle la « question sociale » se résume dans le problème de la production et de la répartition des richesses; la sociologie économique, éclairée par l'histoire, arrive à des conclusions qui, nous le verrons au chapitre suivant, expriment des commandements inéluctables, conformes certes à la nature des choses, mais qui, ne faisant pas eux seuls le bonheur du genre humain, peuvent s'adoucir par l'adjonction de la morale positive. C'est alors que le salariat, reconnaissant la nécessité d'une hiérarchie corporative, « démontrée » par la sociologie, acceptera la prédominance des patrons. C'est alors que le patriciat industriel, conscient de la responsabilité et de la grandeur de son rôle de chef temporel, accueillera avec bienveillance les vœux légitimes de ses subordonnés et se sentira incliné vers eux par la bonté. Ne peut-on fonder légitimement de grandes espérances sur une morale scientifique, dont les préceptes jouissent du prestige de la démonstration sociologique? Inculqués dès le jeune âge à l'apprenti, grâce à une éducation qui se poursuivra toute la vie, par l'organe d'une classe spirituelle, ne peut-on en attendre des résultats qui ne seront en rien inférieurs

aux corporations médiévales ? Pour les positivistes, la question sociale est avant tout morale et non purement économique. Ils veulent agir sur les mœurs, soutien et sanction des institutions, avant de vouloir aveuglément réformer à coups de textes bariolés d'amendements. Ils préconisent l'éducation dès le jeune âge pour donner aux croyances positives une solidité que ne pourront ébranler les épreuves ni les tentations quotidiennes de l'ouvrier ou du patron. Ils la préférèrent aux confuses, prolixes et tumultueuses réunions des meetings. C'est ce qu'ont proclamé à leur manière en 1851 des convertis lyonnais lorsqu'ils ont « solennellement déclaré que la régénération morale du peuple doit précéder son affranchissement matériel » (*Politique positive*, t. II, préface. Lettre à M. Vieillard, sénateur, p. xxix, cité par A. Comte).

§ 11.— L' « homo œconomicus » selon le positivisme

Certes, la tâche est gigantesque, et les positivistes qui ne supposent pas le problème résolu comme les socialistes, bien au contraire, s'en rendent clairement compte. Car leur « homme économique » n'habite pas le pays d'Utopie. Leurs études biologiques préparatoires leur démontrent l'animalité incoercible de l'homme et quelle est la puissance des instincts végétatifs et de l'égoïsme fondamental. A. Comte a bien soin d'insister sur cette base égoïste de notre nature et de ne pas s'égarer dans l'hypothèse du « bon sauvage »

de Rousseau et de son état de nature. « Les diverses
« passions haineuses restent certainement, après les
« appétits physiques, le principal mobile habituel de
« l'existence humaine » (*Philosophie positive*, t. IV,
p. 330). Ceux qui ont vécu la guerre de 1914 remar-
queront avec quelle justesse cette formule s'applique à
nos ennemis héréditaires, aux germains, dont Tacite
dénonçait déjà la cupidité, et que des siècles de chris-
tianisme n'ont pas amélioré ; car ils en sont restés,
malgré leur machinisme perfectionné, aux conceptions
économiques barbares de la rapine, de l'exploitation
militaire du faible par le fort et de l'esclavage écono-
mique international. Mais que cette peinture réaliste
de l'homme économique selon le positivisme, n'en-
gendre point un pessimisme décourageant ! Car les
mobiles de notre activité matérielle sont heureusement
complexes ; il y en a qui relèvent de tendances
altruistes, dont, malgré leur faiblesse et leurs défaites
répétées, A. Comte reconnaît cependant l'existence, le
charme et sur le développement desquels il fonde de
grandes espérances. C'est la biologie et c'est Gall le
premier qui a démontré que notre état social dépend
d'une doctrine de l'intérêt général bien comprise, mais
« suppose un long développement préalable de la
« société dont on lui attribue ainsi la création ». Un
tel cercle vicieux ne peut être évité qu'en admettant
« la sociabilité essentiellement spontanée de l'espèce
« humaine, en vertu d'un penchant instinctif à la vie

« commune, indépendamment de tout calcul personnel
 « et souvent malgré les intérêts individuels les plus
 « énergiques... » (*Philosophie positive*, t. IV, p. 284-285, *in fine*). La psychologie économique selon Comte est faite d'un égoïsme puissant prédominant et de tendances altruistes, faibles certes, mais qui, grâce à leurs mobiles absolument indépendants du premier, sont susceptibles d'un développement salutaire. D'ailleurs il n'y a pas une opposition irréductible entre l'égoïsme et l'altruisme qui inspirent notre activité matérielle : il faut constater qu'ils sont conciliables, sinon tout développement social eût été impossible. Nos instincts personnels, grâce à leur énergie spontanée, donnent à notre existence primitive « un but
 « permanent à l'emploi direct et continu de notre
 « activité individuelle ». C'est notre intérêt personnel qui nous aide à comprendre la notion plus élevée de l'intérêt général puisque celle-ci « ne peut évidemment
 « résulter que de ce que la seconde offre de commun
 « entre les divers individus » (*Philosophie positive*, t. IV, p. 291). Il est un précepte moral qui devrait être gravé aux murs du cabinet de travail de l'économiste ou de l'atelier de l'usine. « Aime ton semblable comme toi-même ». Maxime qui est toute la solution positiviste du problème que posent à chaque instant nos occupations pratiques.

On se rend compte maintenant du profond abîme qui sépare le positivisme du socialisme qui vit de

l'utopie de l'homme parfait, fraternel, charitable, de l'homme tel qu'il devrait être, mais non de l'homme tel qu'il est. L'individualisme au rebours exalte l'intérêt personnel d'une façon exagérée et se condamne ainsi à ignorer le côté altruiste du problème économique. Le positivisme est la synthèse de ces deux thèses ; il concilie l'égoïsme et l'altruisme qu'il voit se manifester chez l'homme dans d'indéniables facultés.

§ 12. — Modificabilité du phénomène économique

C'est l'étude directe des phénomènes biologiques et sociaux par l'observation patiente qui permet la découverte des lois de psychologie économique et celle de l'évolution économique. L'essence de la méthode positive est de relier les phénomènes par des rapports constants de cause à effet. Ce n'est pas dans un but de pure curiosité scientifique qu'un tel résultat est recherché : car notre activité matérielle a une destination surtout pratique. C'est une vérité incontestable pour celui qui a parcouru, même succinctement, l'ensemble des sciences préliminaires, que plus les phénomènes sont compliqués et plus ils sont modifiables. Il est moins compliqué pour le chimiste d'opérer l'analyse d'un produit que pour un légiste d'élaborer une loi qui corresponde aux mœurs de son temps, ni retardataire ni prématurée et cependant assez progressive pour guider la société dans son changement incessant.

Mais la complication du phénomène social, partant économique, se rachète par sa modification plus grande : dépendant de conditions d'existence plus nombreuses, il est d'autant plus facile d'accélérer ou de retarder son intensité qu'on a plus de prises sur lui. La difficulté est dans la découverte de toutes ces conditions d'existence. En possession de ces éléments précieux, c'est alors que le savant économiste, nouveau prophète scientifique, mesurant sa puissance d'action à la sagesse de ses vues morales, peut agir sur le cours de l'évolution économique, en préconisant ou l'arrêt ou l'accélération de telle ou telle branche de la production ou son abandon ou sa reprise. Prévoir pour pourvoir telle sera sa devise. Pourquoi l'Allemagne de 1914 n'a-t-elle pas eu un Isaïe de l'industrie, au lieu d'avoir un maître casqué qui l'excitait et l'éperonnait sous l'influence d'on ne sait quel mysticisme politico-économique ? Sans doute, une profonde dégradation morale qui n'a pas permis l'éclosion d'un tel génie dans un milieu d'« intellectuels » aussi dépravé et peut-être la difficulté qu'éprouve la race germanique à se laver du jugement séculaire de Tacite. C'est son impuissance morale et sa cupidité immédiate qui seront la cause de sa déchéance. Un tel peuple ne peut prétendre à la suprématie : il doit s'inspirer du génie des autres races et au besoin il serait bon de prendre toutes mesures pour le lui imposer.

§ 13. Limite de variation du phénomène économique

Mais est-ce possible ? Un génie teuton, en admettant qu'il eût existé, eût-il pu par de solennels, d'officiels avertissements arrêter au bord de l'abîme, non plus la Germanie aux sombres forêts, mais l'Allemagne fumante de ses cheminées d'usine, trépidante de son « kolossal » machinisme, noire de la poussière de ses mines innombrables, en proie à une sorte de délire d'orgueil dans la contemplation de la matière asservie ? C'est ici que se pose la délicate question de variation des phénomènes économiques et de « l'extrême difficulté de cette immense étude ». Aussi A. Comte ne craint-il pas d'avouer que, de son temps, la sociologie étant encore dans l'enfance, ce sujet « ne pourrait être « assez développé que dans un volume spécial réservé « à mon successeur philosophique » (*Politique positive*, t. II, p. 426). Néanmoins, il en a tracé le plan à grands traits. Le fait économique résulte du milieu, de la vie, de l'humanité et des influences individuelles. Ces causes agissent soit directement, soit indirectement sur l'ordre économique, « selon qu'elles émanent spontanément de son propre cours ou qu'elles proviennent des réactions qu'il éprouve de tout le reste « de l'ordre réel » (*Politique positive*, t. IV, p. 439, *in fine*). Ainsi le développement allemand n'est-il pas dû entre autres causes à son sol riche en houille et surtout au degré de condensation de sa prolifique

population ? Mais quand nous modifions « c'est afin « d'améliorer notre situation ou notre nature et non « pour étaler vainement notre puissance » (*Ibidem*, p. 465), c'est pour ramener à l'ordre les diverses perturbations dont nous souffrons. La crise économique et l'ordre normal ne diffèrent pas dans leur nature essentiellement : il y a entre eux une simple différence de degré, comme entre l'état de santé et l'état de maladie. C'est pourquoi, l'économiste ou l'industriel pourront, par une intervention judicieuse, influencer sur l'intensité d'un phénomène ou sur la vitesse de ses manifestations. Mais quel tact, mais quel discernement et quelle connaissance profonde du milieu social suppose une telle mission ! Et aussi quelles puissantes qualités morales pour vaincre les tentations de l'ambition ou de la richesse !

§ 14. — Rôle réduit de l'intervention humaine

Cependant, il ne faut pas s'exagérer la portée de ces influences individuelles sur le développement économique, du génie sur la collectivité. D'abord le génie est surtout un produit social qui dépend du temps et des événements, et de la masse : il n'est pas un être qui apparaît miraculeusement comme un messie : il n'éclôt qu'autant que le milieu s'y prête ou bien il meurt pour être né trop tôt. Les Allemands n'ont pas eu leur grand homme parce que le milieu ne s'y prêtait point : dans le fracas des armes, dans le vacarme

des usines qui forgent des canons géants et des zeppelins de bombardement, sous le régime du drill intensif, quelle place y a-t-il pour la méditation indépendante et recueillie du savant ? Il est entraîné par l'extase économique qu'engendre la puissance matérielle, comme en témoigne le manifeste des fameux « intellectuels ». Qu'on ne vienne donc pas nous prêcher l'innocence du peuple allemand, séparé, victime de ses dirigeants ! Il a été le milieu dans lequel ont baigné, comme un germe de mort dans un bouillon de culture, ses monstrueux idéaux de violence. Le maître botté, habillé du drap blanc de ses cuirassiers, complaisait aux imaginations teutoniques qui, éprises d'ordre brutal, bâtissait sur le trône le monument de leurs sanglants, « frais et joyeux » espoirs. Des sombres profondeurs psychologiques de l'âme germanique, dénoncée par Tacite, ont surgi les courants matérialistes qui ont déchainé la guerre.

Les puissances du génie, même fécondé, se heurtent à des obstacles infrangibles car « les modifications
« quelconques de l'ordre social sont nécessairement
« limitées par l'ensemble des règles fondamentales
« établies..... envers la structure et l'existence de l'or-
« ganisme collectif ». (*Politique positive*, t. II, p. 444). En font partie, selon les positivistes, la notion de l'appropriation individuelle des capitaux : supprimer le capital, c'est bouleverser la société. Est-ce que nous n'en avons pas l'illustration sanglante dans les résul-

tats des décrets marxistes de la Russie bolcheviste ? Et en supposant même qu'un miracle du vieux dieu wagnérien eût donné à l'Allemagne son sauveur économique, — eût-il pu agir ? Ne se serait-il pas heurté aux irréductibles instincts de la « race » germanique, à la cupidité et à la dureté prussienne ? Il fallait sans doute plus qu'un homme pour corriger d'aussi vicieux penchants, il fallait une catastrophe qui, par l'horreur de son étendue et la durée de ses effets, fit sentir aux âmes teutoniques leur erreur détestable et leur fit maudire la schadenfreude (joie de nuire) par les joies de l'expiation.

C'est reconnaître que l'intervention humaine dans la politique économique, quelque fertile qu'elle puisse être, est fort limitée et qu'elle se heurte à des fatalités sans remède.

Conclusion

A côté d'un ordre modifiable secondaire, il y a un ordre économique principal, immuable. C'est dans la détermination de la frontière de ces deux domaines qu'est la difficulté de cette étude. N'est-ce pas ce problème qui sépare individualistes et socialistes sur le sens à donner à la guerre mondiale ? Les socialistes accusent les débordements capitalistes d'en être la cause ? Leur intervention à eux, c'est la suppression du capital ; leur ignorance de la statique économique ne propose-t-elle pas alors une amputation pour un remède ? Il faut accepter le capital, car il est une fata-

lité, — peut-être douloureuse. Mais ne souffre-t-on pas de fatalités astronomiques, physiques, biologiques ? L'hérédité des maladies n'est-elle pas une croix du genre humain ? Les socialistes prêchant la révolution guérisseuse d'un ordre fatal, ne font-ils pas figures de savants voulant redresser l'écliptique, ou de chimistes à la recherche de la pierre philosophale ? Leur erreur est de penser que la modificabilité indéfinie est possible : autant croire que nous pouvons devenir parfaits et demi-dieux et que le plan du monde peut être redressé par des mains humaines. Au contraire, leurs creuses déclamations excitent l'irritation des masses et déchaînent des appétits impossibles à satisfaire : leur remède est pire que le mal. C'est qu'ils ont une lacune morale, un blanc dans leur doctrine. Ils prêchent la révolution au lieu de conseiller la résignation, la guerre au lieu de la paix du cœur. C'est à eux que nous adressons ces lignes, écrites avec le calme et la maîtrise d'un génie puissant qu'un désastre privé, une fatalité ne doivent point terrasser. « La saine philosophie... interdit les récriminations... Elle n'exige
« point que par de dangereux sophismes, on mécon-
« naisse l'extrême imperfection de l'ordre réel. Seule,
« néanmoins, elle inspire une vraie résignation consis-
« tant à subir avec courage les maux inaccessibles à
« l'intervention humaine, *en réagissant le plus possible*
« *contre les fatalités extérieures par le perfectionnement*
« *intérieur* » (*Politique positive*, t. I, dédicace, p. xv).

CHAPITRE IV

Des divers phénomènes économiques fondamentaux ou de la Statique économique

L'exemple grandiose d'A. Comte construisant, malgré l'obsession d'un cerveau que sa surexcitation méditative menaçait de folie, son impérissable système philosophique, montre que la résignation du positivisme est une résignation active. Loin de se condamner au fatalisme économique, elle se propose au contraire par une lutte acharnée, incessante, de tirer de l'ordre matériel modifiable tout le prix possible.

Définition de la statique économique

Or, ce but constant de nos efforts pratiques, cet art d'agir sur le milieu ou sur nos semblables pour la satisfaction de nos besoins, suppose que nous en avons une parfaite connaissance ; que nous savons distinguer ce qui est modifiable de ce qui est immuable, ce qui est fatal de ce qui est d'ordre secondaire, — cet art suppose une science préalable des conditions fondamentales d'existence ou d'évolution de l'organisme économique. La science de cet art d'intervention est la statique

économique et la dynamique économique. Nous étudierons dans ce chapitre la statique économique, sorte d'anatomie, de dissection de l'organe économique des sociétés, qui met à nu les conditions de l'existence du « consensus » de cet appareil compliqué, en dissociant ses éléments en réalité solidaires et en faisant « toujours abstraction du temps pour mieux saisir la « tendance essentielle de chaque combinaison sans « considérer l'époque réelle de son accomplissement ». (*Politique posit.*, t. II, p. 160.) Conformément au principe comtiste du classement selon la complexité croissante, nous étudierons la statique de la production avant celle de la répartition ; car il est clair qu'on répartit après qu'on a produit et qu'il est plus facile de produire selon l'utile que de répartir suivant la notion de justice.

SECTION I. — *Statique de la Production*

C'est le même principe qui coordonne les différentes branches de la production, à laquelle il faut rattacher le commerce, créateur d'utilité par la circulation des produits. La généralité croissante des opérations permet d'établir ainsi la hiérarchie de l'activité humaine : agriculture, manufacture, commerce, banque. Toutes ont pour base le milieu, pour agent le travail et pour instrument le capital.

§ 1. — Conception statique du milieu

La conception positiviste du milieu ne diffère point sensiblement de la conception individualiste. L'homme pour satisfaire ses besoins primordiaux réagit sur le milieu pour le modifier, l'exploiter à son avantage. Le milieu à son tour crée de nouveaux besoins, comme ceux du tabac et de l'alcool. Le milieu est un des facteurs essentiels, un élément de la statique de la production indépendant du temps. Nul ascétisme ne peut prétendre s'en passer : « car il faut constater que notre « corps, ainsi que le cerveau qui le complète, étant « soumis à la nécessité d'une rénovation matérielle « continue, se trouve par cela même étroitement « subordonné au monde, source unique de laquelle il « puisse tirer les matériaux de cette rénovation » (P. Laffitte, *Positivism et économie politique*, p. 49). L'atmosphère nous permet de respirer, le sol de subsister et la découverte de certaines substances (fer, charbon) d'augmenter notre bien-être. Il pèse lourdement sur les destinées d'un peuple : l'Allemagne n'avait-elle pas mis au tableau de ses convoitises, de ses annexions, le bassin de Briey pour permettre au peuple élu l'utilisation d'un trop plein « providentiel » de charbon ? Ainsi le milieu établit souvent entre la politique et l'économique des liens étroits. Et c'est lui qui impose à l'industriel ou au savant économiste, une connaissance préalable des sciences inorganiques dont

le domaine d'étude est la Nature. A la vérité, il existe bien une certaine harmonie entre celle-ci et notre organisme : sans quoi toute vie économique eût été impossible. Cette harmonie, bien qu'imparfaite, a profondément frappé les doctrinaires de l'individualisme classique : ils l'ont exagérée. Le positivisme, lui, constate les choses telles qu'elles sont : mais il ne s'interdit pas de les rêver telles qu'elles devraient être. Ne peut-on supposer l'homme insensible au froid, se nourrissant comme on respire ? Alors une grande partie de notre activité économique disparaîtrait, peut-être au grand avantage de notre développement esthétique et moral. Donc, cette harmonie qu'on prétend sans défaut est au contraire bien précaire et susceptible d'améliorations radicales ; on doit l'admettre telle qu'elle est, sans récrimination, comme étant d'ordre fatal, mais sans en exagérer la beauté. La Nature n'est pas toujours marâtre, certes, et nous pensons qu'elle est plutôt indifférente quoiqu'elle soit souvent brutale et mortelle comme toute force aveugle. Les vers de Vigny nous murmurent :

..... Je suis l'impassible théâtre,
 Que ne peut remuer le pied de ses acteurs...

 Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs.

 On me dit une mère et je suis une tombe ;
 Mon hiver prend vos morts comme une hécatombe,
 Mon printemps ne sent pas vos adorations.

(*Poésies Complètes. La Maison du Berger*).

§ 2. — Conception statique du travail

Le travail humanise cette Nature qui dévore parfois ses enfants : Cérès est une création humaine. N'est-il pas symbolique, le « geste auguste du semeur » qui, s'élargissant jusqu'au ciel, semble de son bras puissant et sûr écarter « le doigt des volontés inflexibles et graves » (Vigny, *Les destinées*). A. Comte définit le travail « notre action utile sur le milieu humain » (*Politique positive*, t. III, p. 56), c'est-à-dire qu'il est la source des satisfactions de nos exigences matérielles. Il dépend de notre instinct constructeur auquel s'oppose constamment notre instinct destructeur, qui inspire la guerre et le désir de jouir de l'effort d'autrui par la violence. Car le travail n'est « indispensable qu'à la production et non à la transmission » (*Ibidem*) qui peut s'effectuer par l'échange forcé. Le travail est destiné à être la base universelle de notre activité normale : il est l'industrie de la paix. L'esprit très généreux d'A. Comte prévoyait comme une certitude son triomphe définitif sur l'instinct destructeur qu'est l'âme de l'industrie de la guerre. Les événements contemporains nous laissent sceptiques pour longtemps sur un tel avènement. Néanmoins, même pendant la phase principalement guerrière de l'humanité, le travail était nécessaire vu « l'incertitude naturelle des résultats militaires ». D'autre part, l'instinct destructeur a favorisé indirectement au début l'essor de penchants organiques, en

stimulant l'apathie initiale de notre corps et de notre esprit grossier et en suscitant une ébauche d'association rudimentaire. La généreuse espérance d'A. Comte le rapproche des saint-simoniens pour lesquels le frelon ne doit pas vivre aux dépens de l'abeille. La société ne devra plus être qu'une vaste ruche d'où les oisifs seront bannis comme des déserteurs de la lutte contre les fatalités, de la ligue des énergies pour l'épanouissement de plus en plus complet des nobles facultés humaines. Seulement A. Comte n'abolit pas pour cela l'hérédité et le capital.

§ 3. — Conception comtiste de la division du travail
(ses avantages)

Mais c'est grâce au perfectionnement du travail lui-même qu'un tel but peut être atteint. Comme A. Smith, A. Comte est frappé d'admiration par le phénomène de la division du travail, dont il élargit philosophiquement et socialement l'importance. Certes, c'est aux économistes que revient la gloire de la découverte de ce phénomène. Cependant ils en ont donné une définition trop étroite qui se restreignait à l'activité matérielle. A. Smith le premier, grâce à ses études philosophiques, a étendu l'application de la division du travail (*Politique positive*, t. IV, appendice, p. 293). Pour A. Comte division du travail et division des fonctions sont équivalentes : elles apparaissent là où se manifeste la vie. C'est dans la biologie qu'il faut rechercher

l'origine de cette spécialisation car « la perfection
 « croissante de l'organisme animal consiste surtout
 « dans la spécialité de plus en plus prononcée des
 « diverses fonctions accomplies par les organes de
 « plus en plus distincts et néanmoins toujours exacte-
 « ment solidaires » (*Philosophie positive*, t. IV, p. 308
in fine). Dans le corps social, cette division se mani-
 feste non seulement dans la fabrique d'épingles d'A.
 Smith, non seulement dans l'organisation administra-
 tive ou politique par des fonctions de plus en plus
 multipliées et distinctes, mais aussi dans l'ordre théo-
 rique par une répartition des travaux de la pensée
 entre les divers corps de savants ; non seulement dans
 les sociétés animales, et dans chaque nation, mais
 aussi dans l'ordre international. Voilà bien un phéno-
 mène indépendant, des temps et des lieux, voilà bien
 un exemple de statique économique ! A. Comte n'in-
 siste point comme A. Smith sur les avantages maté-
 riels de ce phénomène qui permet à chaque ouvrier
 dans l'atelier de donner à son talent la plénitude de
 son essor, par le perfectionnement d'une série d'actes
 qu'il répète constamment et pour l'accomplissement
 desquels la nature l'a doué spécialement. A. Comte avec
 son génie synthétique et philosophique dégage une
 idée plus générale de la contemplation de ce phéno-
 mène. « ... Peut-on réellement concevoir, dans l'en-
 semble des phénomènes naturels, un plus merveil-
 leux spectacle que cette convergence régulière et

« continue d'une immensité d'individus, doués chacun
« d'une existence pleinement distincte et à un certain
« degré indépendante et néanmoins tous disposés sans
« cesse, malgré les différences plus ou moins discor-
« dantes de leurs talents et surtout de leurs caractères,
« à concourir spontanément, par une multitude de
« moyens divers à un même développement général,
« sans s'être d'ordinaire nullement concertés et le plus
« souvent à l'insu de la plupart d'entre eux qui ne
« croient obéir qu'à leurs impulsions personnelles »
(*Philosophie positive*, t. IV, p. 309). Ainsi, ce qui frappe
A. Comte, et cela est remarquable chez lui, c'est l'har-
monie spontanée qui s'établit entre les activités hu-
maines, c'est la coopération, l'union des familles et des
individus. Quel stimulant pour la faiblesse de nos pen-
chants altruistes ! Chacun appréciant l'avantage de
cette collaboration cherchera à la développer, ce qui
est possible, puisque notre nature est spontané-
ment sociable. Quelle condamnation du travail at-
trayant du phalanstère de Fourier qui est précisément
le contraire de l'atelier moderne : l'ouvrier fouriériste
ferait non seulement l'épingle tout entière, mais irait
mettre la main à la chaudière et aux courroies de
transmission. La papillonne n'est qu'une passion de
régression économique. Ce n'est pas seulement la
coopération qui étonne A. Comte, c'est aussi la diversité
et l'inégalité entre les individus qu'établit la division
du travail. Elle met en relief le plus habile, elle stimule

son activité, elle récompense le rendement progressif ; elle est une source d'émulation fructueuse. Bref, nous pensons qu'elle est hostile à l'esprit du socialisme utopique fondé sur l'égalité : car la division du travail entre l'entrepreneur et le travailleur n'en est-il pas un exemple irrécusable ? D'autre part, c'est au patronat qu'incombe le soin de diriger ces talents de plus en plus tranchés et de maintenir entre eux la concorde en les contenant.

§ 4. — Inconvénients de la division du travail

Car la division du travail présente des dangers qu'ont aperçu les économistes, notamment J.-B. Say. On revint rapidement de l'engouement exagéré qu'avait fait naître la découverte de cet étonnant phénomène. Poussé trop loin, il abrutit l'ouvrier, il détraque ses nerfs : n'est-il pas déprimant, voire hallucinant, d'appuyer cent et cent fois toujours du même geste machinal sur un levier ? L'atelier moderne, c'était bien alors, selon l'expression du poète, « l'enfer de la force obéissante et triste » (Sully-Prudhomme). Elle réduit l'intelligence, elle démoralise. « Il résulte nécessairement de cette spécialisation constamment progressive que chaque individu et chaque peuple se trouve habituellement placé à un point de vue de plus en plus borné et animé d'intérêts de plus en plus particuliers. Si donc, d'une part, l'esprit s'aiguise, de l'autre il s'amincit ; et de même ce que la

« sociabilité gagne en étendue, elle le perd en énergie » (*Philosophie politique*, t. IV, appendice, Considérations sur le pouvoir spirituel). Comment combattre cette « tendance continue à la détérioration, à la dissolution » qui amoindrissent bientôt tous les avantages signalés ? Il faut qu'à chaque instant, la morale contre-balance cette action néfaste, mais la morale agissant par une classe spirituelle aidée d'un gouvernement temporel. « De là, la nécessité absolue d'une action continue, produite par deux forces, l'une morale, l'autre physique, ayant pour destination spéciale de replacer constamment au point de vue général des esprits toujours disposés par eux-mêmes à la divergence et de faire rentrer dans la ligne de l'intérêt commun des activités qui tendent sans cesse à s'en écarter » (*Ibidem*, p. 499). Ainsi se laisse concevoir l'intervention économique du pouvoir central, inspiré par la morale. Le gouvernement est la force centripète qui dompte les tendances centrifuges de la division du travail et par là, maintient l'harmonie du consensus social. Ainsi s'impose la nécessité absolument indiscutable d'une hiérarchie, de l'inégalité des fonctions ; c'est le développement continu du progrès économique qui condamne l'esprit d'égalité à outrance du socialisme et qu'elle le veuille ou non la classe ouvrière devra se conformer à cet irrécusable démonstration économique sous peine de bouleversements dont elle serait la première victime et la plus douloureuse.

La division du travail permet aux positivistes d'établir leur position sans équivoque ; ils admettent cette harmonie spontanée qui institue une étonnante coopération. Mais laissée à elle-même, cette loi naturelle se détruit dans ses bienfaits ; les individualistes sont forcés d'en convenir avec les positivistes ; la Nature providentielle ne se suffit pas à elle seule ; elle doit être surveillée par l'homme quand il peut en redresser les écarts. Ce qu'il faudrait bien plutôt admirer, c'est l'interventionnisme humain qui fait reculer le mal et la douleur, permet à la Nature un épanouissement vraiment bienfaisant et fait d'elle l'*Alma mater* du genre humain.

§ 5. — Conception positiviste de l'inégalité

Le tableau complet de la statique économique est un tryptique au centre duquel se trouve le capital. Il convient de le dire sans détour ; A. Comte et son école sont des partisans résolus du capital. Puisque la division du travail montre que l'inégalité est liée au perfectionnement économique, que l'égalité est une chimère et qu'une aristocratie du travail est d'ordre fatal, le positivisme consacre les inégalités existantes. Dans la contemplation de ce phénomène, le positiviste est animé du même esprit qui le fait se résigner à avoir des muscles moins forts que ceux de son voisin, une intelligence ou une puissance d'agir inférieures à celles de ses semblables. Qu'y pouvons-nous ? Rien, sinon

de nous accommoder du lot dont nous gratifia la destinée. Pour le capital, il en va de même : les uns en sont gratifiés, les autres, non. Pourquoi nous insurger dans ce cas et non dans l'autre, quand il est prouvé que tous deux sont d'ordre fatal ? D'autant plus que si les inégalités physiques et intellectuelles vont s'accusant toujours davantage, rien n'est au contraire plus instable que la fortune d'une famille dont il suffit d'un membre pour la ruiner, en moins d'une génération et inversement. Quelle est donc la profondeur de notre anarchie mentale qui nous dresse révoltés contre les lois sociologiques et nous courbe sans murmure devant les lois physiques ?

Il est de l'essence du positivisme de consacrer le dogme de l'inégalité : doctrine historique, « il honore
« dignement les éminentes individualités dont chacune
« a tant influé sur l'ensemble des destinées humaines » (*Politique posit.*, t. II, p. 74) ; doctrine morale, elle voit dans l'émulation des forces qui s'affrontent un moyen de perfectionnement au service de l'humanité. Doctrine religieuse, « elle appelle la vénération universelle sur chaque personnalité vraiment digne.
« Son avènement normal peut seul contenir aujourd'hui les tendances aveugles ou envieuses qui poussent à comprimer les inégalités réelles au lieu de les
« utiliser » (*Ibidem*).

§ 6. — Analyse psychologique de l'instinct
de la propriété individuelle

D'ailleurs les vices reprochés au capital, s'adressent au fond, moins au capital lui-même qu'à notre égoïsme fondamental. Nous le répétons : la question sociale est moins économique que morale. L'usage que les capitalistes font du capital peut être critiqué, mais non le capital. Car l'institution de la propriété privée est un élément essentiel de l'existence et du progrès des sociétés. C'est avec une remarquable profondeur philosophique qu'A. Comte justifie l'instinct de la propriété. Pour bien la comprendre, il faut se rappeler que si l'homme, le sujet, réagit sur le monde extérieur en puisant en lui-même des motifs d'agir, par contre, il subit l'influence dominatrice du milieu dans lequel il vit, il obéit aux forces qui sont hors de lui. On voit que deux éléments dominant la vie humaine : l'un subjectif, l'Homme, l'autre objectif, le Milieu, qui réagissent l'un sur l'autre. Mais par quel mécanisme s'opèrent les liaisons avec le milieu physique ou social ? « Il suffit de concevoir chaque famille « comme se rattachant d'un côté à l'être humain par « le langage, et de l'autre à la planète humaine par la « propriété territoriale » (*Politique positive*, t. II, « p. 285). C'est donc d'abord par la propriété territoriale que l'Humanité lutte contre l'oppression du Milieu afin de pouvoir satisfaire ses besoins. La forêt, la rivière, l'étendue broussailleuse devant l'habitation

sont pour les familles clairsemées les premiers laboratoires leur fournissant la viande, le fruit, qui calment la faim, la peau de bête, qui garantit du froid. Certes, la propriété est au début en partie collective ou plutôt n'appartient à personne : elle est *res nullius* ; mais son rendement est très faible comparé à celui de la future propriété individuelle. L'évolution humaine montre qu'elle disparaît vite et qu'elle correspond aux âges les plus rudimentaires de l'Humanité. D'autre part, la propriété individuelle existe déjà, car « aucune « famille ne saurait être conçue sans posséder en « propre les provisions et instruments qu'exigent ses « besoins habituels » (*Ibidem*, p. 283). La tente, le chariot errant, le navire, l'arc ou l'épieu, le gibier ou la récolte, la maison et le terrain qui l'entourent, appartiennent dès le début au chef de famille ; il obéit à cette invincible loi de l'appropriation individuelle, car « l'homme aspire toujours à consolider sa frêle existence en la liant, sous un mode quelconque, à celles « qui sont les plus fixes » (*Ibidem*, p. 285). Et la terre et la matière sont des supports vraiment solides pour l'homme primitif car ils sont les seuls qui lui manifestent irrécusablement l'immutabilité de l'ordre naturel. C'est peut-être pour ce motif que la sympathique race paysanne, la plus près de l'ordre immuable, manifeste tant de qualités de discipline, d'ordre, de dignité naturelle, comme a pu l'observer le chef qui les a appréciés pendant la grande guerre. Aussi faut-il

se féliciter qu'une ligue paysanne se fonde en France afin de « procurer aux moindres citoyens les bienfaits « essentiels de la possession territoriale » (*Ibidem*, p. 286).

Tel est le véritable fondement de l'appropriation individuelle : consolider, rassurer la faiblesse humaine, lui donner un appui dans sa lutte perpétuelle. Qui donc ne sentirait diminuer sa confiance en la vie dès qu'il se verrait obligé de partager cet appui salvateur avec un groupement anonyme, tracassier, toujours prêt à l'ébranler, marxiste en un mot ? Cette inquiétude est la condamnation psychologique du communisme et de la socialisation saint-simonienne. Généraliser autant qu'il est compatible avec la concentration des fortunes la propriété individuelle, nous semble une formule d'ordre économique et social, un idéal à poursuivre.

Telle est la justification positiviste de l'instinct de la propriété : le capital est une sorte de levier dans la main de l'homme, il est le réconfort de sa dure destinée économique. Elle est dure, en effet, car si tous les hommes ont chevillé au cœur cet instinct, tous ne peuvent le satisfaire pleinement. C'est lui qui par un piège usé de subterfuges intellectuels et moraux, s'appuie sur une apparence de science comme le marxisme ou sur de vagues préceptes de fraternité égalitaire pour éluder la fatalité « du privilège du capital ». N'est-ce pas la séculaire inquiétude humaine que de sentir

l'Humanité victime de fatalités inéluctables qui se heurtent? Dans l'ordre de la statique économique, l'inéluctable c'est l'impossibilité de faire que tous les hommes soient absolument et toujours identiquement égaux en richesse. Et nous allons le montrer en exposant la théorie comtiste du capital ou la théorie positive des accumulations.

§ 1 — Théorie positive des accumulations : 1^{re} loi (subjective)

Elle résulte de deux lois : l'une subjective qui dépend de nous-même, et l'autre objective qui se rattache au monde extérieur. La première consiste en ce que « chaque homme peut produire au delà de ce qu'il « consomme » (*Politique positive*, t. II, p. 150). Chez beaucoup d'espèces animales, chez les peuplades les plus grossières, on constate une certaine accumulation de denrées. La parcimonieuse fourmi est proverbiale, et le livre de M. Fabre sur les insectes donne même l'exemple de conserves frigorifiées que certaines espèces parviennent à obtenir en piquant leurs victimes d'un venin qui les paralyse. Ainsi A. Comte calcule « que « le travail de chaque famille agricole pourrait au moins « nourrir une équivalente et souvent deux et même « trois » (*Ibidem*, p. 152) quand les conditions ne sont pas trop défavorables. D'où l'on pourrait, par une judicieuse étude, établir quelle doit être la proportion à maintenir entre la masse active de la société et la population agricole. Le même phénomène se produit

dans l'art du vêtement ou de la construction et manifeste ainsi « notre aptitude à vivre non seulement pour « soi, mais aussi pour autrui » (*Ibidem*). On voit ici comment la division du travail concourt à la formation du capital puisqu'elle rend plus fructueuse cette loi de la production. Ainsi la constitution de notre nature physique permet la formation du capital qui est de la richesse accumulée.

§ 8. — Deuxième loi (objective)

La seconde loi, objective, n'est pas moins importante. A. Comte l'énonce ainsi : « Les matériaux « obtenus peuvent se conserver au-delà du temps « qu'exige leur reproduction » (*Ibidem*, p. 150, *in fine*). Sans elle toute civilisation serait impossible puisque nous devrions vivre au jour le jour ; nous resterions les serviteurs de nos instincts végétatifs, toujours penchés sur la glèbe, toujours luttant avec la faim, la soif, le froid. On peut s'imaginer que l'homme serait peu supérieur aux singes anthropoïdes. Le progrès scientifique moderne a heureusement concouru à rendre de plus en plus impossible une telle éventualité, en inventant les conserves qui permettent de transporter à des milliers de lieues des produits indigènes, en découvrant les procédés frigorifiques qui permettent de manger de la viande dans les forêts de Guyane, où la putréfaction s'accomplit en quelques heures. Pasteur aura rendu sous ce rapport un inappréciable

service à l'humanité, car en définitive beaucoup d'accumulations ne sont possibles que grâce à la stérilisation. Dans un autre ordre d'idées, l'invention et la diffusion de la monnaie, le perfectionnement des procédés bancaires ont été de puissants stimulants des accumulations, en les rendant plus faciles. Sous ce rapport, les travaux des savants économistes n'ont pas été inférieurs à ceux des physiciens ou des chimistes.

§ 9. — Vertu civilisatrice du Capital

Ces deux phénomènes permettent à l'homme de se dégager peu à peu de son animalité primitive et de se livrer aux précieuses réactions morales qu'ils font naître. Sans eux, l'homme ne pourrait jamais se libérer de son égoïsme, puisqu'il resterait toujours pressé par la satisfaction quotidienne de ses instincts végétatifs. C'est ici que l'on saisit nettement le lien qui existe entre le progrès économique et le progrès moral : le premier rend possible le second, il lui crée un milieu où son éclosion s'achèvera, mais il n'en est pas la cause : car nos facultés altruistes sont préexistantes à tout perfectionnement matériel et seule leur faiblesse fait croire à leur absence. Malgré les accumulations songerions-nous à donner soit par le cadeau soit par l'héritage, si l'amour n'était au fond de notre cœur ? Les monstrueuses anomalies morales de l'avarice montrent que les accumulations ne suffisent pas au perfectionnement intérieur. Certes, nos facultés

altruistes se fortifient par l'offrande du produit de nos efforts, de notre épargne, de nos privations ; certes la division du travail « pousse chaque citoyen actif à fonctionner pour autrui » (*Politique positive*, t. II, p. 159) mais « aussitôt que les instincts personnels nous ont « réellement placés dans une situation propre à satisfaire les penchants sociaux, ceux-ci, en vertu de leur « charme irrésistible deviennent aisément les vrais « directeurs d'une conduite qu'ils n'auraient pas eu d'abord la force d'inspirer » *Ibidem*, p. 163). Laissons les marxistes prétendre le contraire et se délecter de leur utopie matérialiste au sein de la sanglante confusion qu'elle engendre. Ainsi le perfectionnement matériel est auxiliaire, et seulement un auxiliaire du perfectionnement moral. C'est la formation des capitaux qui de la même manière a favorisé notre développement théorique, en nous libérant de nos préoccupations exclusivement personnelles et en nous permettant d'acquérir une généralité de vues suffisante. De même, notre vie domestique s'est épurée, adoucie ; la formation des capitaux a rendu injustifiable l'oppression par les forts, l'esclavage des femmes, par le seul fait qu'elle assurait la satisfaction de nos plus grossiers instincts. Au point de vue politique, l'ascendant temporel n'est devenu « stable et complet que chez les « familles qui peuvent en nourrir d'autres en vertu « d'accumulations suffisantes » (*Ibidem*, p. 171). Au point de vue spirituel, cet office a été encore plus pré-

cieux en ce que « le gouvernement spirituel ne peut
 « se développer que chez des familles dispensées du
 « travail matériel par la providence des générations
 « antérieures » (*Ibidem*). Mais nous insistons sur ce
 point essentiel : notre développement moral dépend
 de facultés indépendantes de notre perfectionnement
 matériel. Entre eux des conciliations sont possibles,
 les confusions et les identifications haïssables et per-
 nicieuses. D'autre part « borner l'influence des affec-
 « tions bienveillantes au temps où la théorie recon-
 « naît enfin leur existence ne serait guère moins
 « absurde que de faire commencer à Galilée les lois de
 « la pesanteur » (*Ibidem*, p. 160).

§ 10. — Théorie positive des transmissions

Tels sont les avantages de toute nature du capital.
 Le grand problème est de savoir qui va se l'approprier,
 — c'est toute la question sociale. Le nœud de la dis-
 cussion est là pour les individualistes et les socialistes.
 Qu'en pense A. Comte ? Il fait largement sa part à la
 critique socialiste : tant que notre activité demeure
 purement individuelle, elle exerce une influence cor-
 ruptrice, « nous détourne spontanément des émotions
 « sympathiques et excite les instincts personnels en
 « nous procurant un sentiment exagéré de la valeur
 « individuelle » (*Politique positive*, t. II, p. 150). Heu-
 reusement, ce n'est là qu'un stade de notre développe-
 ment ; nos penchants d'être sociable et la compréhen-

sion de notre intérêt mieux entendu par l'essor de la vie sociale nous conduisent bientôt à répudier un tel orgueil. Le travail est bien la source de toute richesse, « car avant de pouvoir nous servir, tous les matériaux « naturels exigent toujours quelque intervention artificielle, dût-elle se borner à les recueillir sur leur sol « pour les transporter à leur destination » (*Ibidem*, p. 154). Ce principe de statique de la production semble accorder gain de cause aux socialistes, en donnant la mine aux mineurs par exemple ; or, il est tout aussitôt neutralisé, dominé par un autre principe supérieur qui intéresse toute la structure de l'organisme social : le principe de l'efficacité sociale de la concentration des capitaux. « D'un autre côté, la richesse matérielle ne comporte une haute efficacité, surtout « sociale, que d'après un degré de concentration « ordinairement supérieur à celui qui peut jamais « résulter de la simple accumulation des produits successifs du travail individuel » (*Ibidem*). Ceci se traduit pratiquement par la consécration des fortunes privées, par l'appropriation individuelle du capital. « C'est « pourquoi les capitaux ne sauraient assez grandir « qu'autant que, sous un mode quelconque de transmission, les trésors obtenus par plusieurs travailleurs viennent se réunir chez un possesseur unique « qui préside ensuite à leur répartition effective, après « les avoir suffisamment conservés » (*Ibidem*). Nous nous sommes tenus le plus près possible du texte et il

vaut bien de vaincre la lassitude qui en résulte quand on peut proclamer : la pensée de Comte est tout à fait pure de saint-simonisme ; elle n'est pas révolutionnaire et le positivisme n'a aucune responsabilité dans les utopies anarchiques qui tourmentent l'opinion des masses prolétariennes. D'ailleurs l'histoire, les faits consacrent le bien-fondé de ces conclusions, la théorie des transmissions révèle quatre modes par lesquels on peut concentrer les capitaux : le don, l'échange, l'héritage et la conquête. Ce dernier tend à disparaître : la Société des Nations l'abolira-t-elle ? L'échange est le principal, celui qui caractérise l'ère moderne. Le don et l'héritage se confondent en quelque sorte. Or, de tout temps, le don a été pratiqué et surtout dans les civilisations primitives qui ont reconnu l'inconvénient de la dispersion des capitaux : « L'utilité sociale de la « concentration des richesses est tellement irrécusable « pour tous les esprits que n'égare point une envieuse « avidité que, dès les plus anciens temps, une impul- « sion spontanée conduisit de nombreuses populations « à doter involontairement leurs dignes chefs » (*Ibid.*, p. 155). Et A. Comte est si peu saint-simonien qu'il consacre l'héritage à sa manière, non pas seulement tel qu'il est établi par le Code civil, mais tel que Dunoyer et l'école de Le Play voulaient l'organiser : la liberté de tester doit être admise, dit Comte, pour récompenser les plus dignes fils et punir les indignes (*Politique positive*, t. II, p. 200, et t. IV, p. 468). Ce

qui consacre plus que jamais les inégalités naturelles par l'abolition de l'égalité des partages. Comment mieux marquer l'irréconciliable dissidence qui sépare A. Comte des socialistes de son temps et de notre temps ? Nous pouvons conclure : tout cet exposé est la condamnation formelle du socialisme par le positivisme.

§ 41. — De la concentration des richesses

Comment A. Comte traduit-il pratiquement la consécration théorique de la concentration des fortunes ? Autrefois, la conquête fut la source des richesses ; le pillage était l'appât à la base du courage militaire : le chef se réservait avec la gloire, les trésors du vaincu, ses femmes, ses villes. De nos jours, par une transformation qui a commencé au moyen âge, la richesse est devenue la source de la force, de la puissance « d'après l'empire qu'elle procure sur la masse active » (*Polit. posit.*, t. II, p. 402). Par un renversement complet, elle est devenue « le nerf de la guerre ». La force concentrée des capitaux en donnant la puissance, attribue la direction des travaux à un groupe de chefs économiques, à un patriciat industriel. Seule une incapacité notoire entraînerait la déchéance d'une telle dignité, bientôt punie par une ruine méritée. D'ailleurs, le mérite personnel est moins indispensable, selon Comte, aux chefs industriels qu'aux chefs militaires. Nous ne partageons pas cette opinion, nous, qui à la différence

de Comte, pouvons juger de l'immense essor de l'industrie qui n'existait pas de son temps. Mais ce n'est pas pour jouir stérilement que le patriciat industriel doit être reconnu : présidant à l'organisation de la vie économique, il doit travailler, il doit veiller « à la répartition générale des richesses humaines entre les diverses classes » (*Politique positive*, t. II, p. 405) ; il doit être l'organe de la providence matérielle des sociétés, il doit « prendre moralement un vrai caractère social » (*Ibidem*, p. 403). On souhaite alors que la morale, avec une impérieuse force, s'impose aux délibérations des conseils d'administration et que, près de son téléphone, l'industriel songe moins aux rouages des métiers qu'aux cellules humaines de sa bourdonnante usine. Seuls « les riches indignement oisifs » seront « comparables à ceux que Dante plaçait au vestibule de l'enfer » (*Ibidem*). Si l'accomplissement de grands devoirs exige de grandes forces, plus la richesse sera concentrée et plus elle sera socialement efficace par l'organe des patrons industriels dignement éduqués. C'est pourquoi A. Comte, moins socialiste que jamais, déclare « que ces chefs temporels doivent être à la fois moins nombreux et plus puissants que ne le comporte l'anarchie actuelle, afin de mieux remplir leur destination sociale » (*Ibidem*, p. 404).

§ 12. — Relations du patriciat industriel et du prolétariat

Cette haute situation de chefs temporels, d'aristocratie industrielle, mettra en relief les précieuses qualités requises par l'exercice de telles fonctions, et qu'une sage éducation préalable, scientifique et morale aura solidement développées. Comme au moyen âge, les nouveaux nobles deviendront un digne sujet d'imitation pour les classes subordonnées. Et pas seulement au point de vue moral et sous le rapport de la finesse des mœurs, car la classe ouvrière comprendra que le luxe des classes supérieures est un puissant stimulant à la production et par conséquent un allié du travail, un ennemi du chômage. En s'essayant à imiter l'aristocratie dans ses mœurs, les autres classes feront de leur côté appel à la production qu'elles encourageront, qu'elles développeront, qu'elles perfectionneront sous la sage retenue des prescriptions morales. Le prolétaire songera que la finesse des mœurs aristocratiques maintiendra dans la technique de la production l'élégance des procédés, le fini des produits et l'ouvrier français notamment conservera ses incomparables qualités d'artiste, qu'une vulgarisation trop égalitaire risquerait d'atrophier. « A ce double titre, les grandes fortunes patrimoniales constitueront certainement toujours, même après la plus sage régénération sociale, la source d'une influence considérable, qui dignement systématisée, est susceptible d'ailleurs des

« plus heureux résultats pour l'amélioration universelle de la condition humaine » (*Philosophie positive*, t. VI, p. 46, 47).

§ 13. — De l'épargne et du prêt selon les positivistes

Mais le grand péril qui guette le patriciat industriel dans le scrupuleux accomplissement de sa mission économique est de se laisser entraîner par les dangers inhérents à l'épargne, source de la formation des grandes fortunes. Louable de prime abord par la privation volontaire qu'elle impose à l'homme, elle deviendrait bientôt un foyer d'égoïsme sans remède, d'avarice et de dégradation. Les prolétaires en sont heureusement dispensés, comme A. Comte le préconise. Ne pas gaspiller par un luxe insolent ou par l'oisiveté, résister aux sordides penchants de la thésaurisation, tel est le juste milieu que, grâce à la morale, le chef industriel doit respecter. L'épargne ne doit exister que dans le but d'augmenter le rendement des énergies humaines ; il faut qu'il y ait un trou dans les bas de laine par où s'échappe la manne industrielle, l'argent, sous forme de prêt. Car les positivistes admettent le prêt, créateur d'une valeur nouvelle. Quand l'intérêt est payé au prêteur, il reste en effet un excédent, un bénéfice qui sert à l'entretien de l'emprunteur et au succès de l'entreprise. La richesse publique se trouve ainsi augmentée de ces deux éléments. « Le « prêt accroît donc la production en même temps qu'il

« assure l'indépendance et le développement de l'usu-
 « fruitier et qu'il lui permet plus tard le repos mérité
 « et imposé par le travail lui-même » (P. Laffitte,
Positivisme et économie politique. Note des éditeurs,
 p. 17 en note).

§ 14. — Solution économique de la question sociale
 par le positivisme

Si le prêt permet au travail, à l'épargne persévérante d'accéder au capital, il faut cependant reconnaître qu'une grande masse de travailleurs ne peut prétendre à la grande fortune. La concentration des capitaux socialement traduite par l'organe du patriciat industriel, est une nécessité qui fait la loi à l'instinct de la propriété individuelle malgré sa puissance. L'intérêt suprême de la société exige un rendement économique abondant, constant, il exige un pouvoir concentré auquel appartiennent les vues d'ensemble. Il y a ici un exemple intéressant de deux lois naturelles qui se heurtent : l'instinct de l'individu qui, conscient de sa faiblesse, désire les liens matériels pour augmenter sa puissance, et l'intérêt de la société qui exproprie partiellement ses membres. Et la solution que nous proposons nous paraît normale : l'intérêt de l'espèce prime celui de l'individu, car en définitive ce dernier bien compris dépend étroitement de celui-là. Généraliser l'accession à la propriété individuelle est un idéal à poursuivre, avons-nous dit : mais en tant

qu'il est compatible avec le respect des fortunes patrimoniales. Or la masse prolétaire, ayant un jour compris la nécessité inéluctable qui l'éloigne des jouissances matérielles rares, ne se sentira-t-elle pas envahie d'un pessimisme décourageant ? Courbé sur son sillon ou sur son métier, l'ouvrier ne laissera-t-il pas tomber l'outil mélancoliquement de ses mains devant sa destinée ? Tantôt sans révolte, il songera avec une résignation morne à la longue succession grise de ses années ; et la joie de vivre et d'agir, l'insouciance n'animeront plus le muscle amolli par la tristesse. Tantôt révolté, parce que tenté par l'appât des objets de luxe qui sortent de ses mains, ne pensera-t-il pas : chacun son tour, l'intérêt de la production exige qu'il y ait des patrons ; soit, mais intervertissons périodiquement les rôles et qu'une partie de nous remplace la direction pour un temps. Et les uns et les autres auront oublié la maxime : *fac et spera*.

§ 15. — Rôle social de la richesse : origine social du capital

Quelle consolation donne le positivisme à ces âmes humbles, à ces êtres obscurs que le désir tourmente ? Nous verrons plus tard quel réconfort moral il apporte aux classes laborieuses. Pour l'instant, songeons seulement aux remèdes purement économiques. Le grand principe qui domine cette grave question a été ainsi énoncée par A. Comte « Aucune propriété ne pouvant « être créée ni même transmise par son seul posses-

« seur, sans une indispensable coopération publique, « à la fois spéciale et générale, son exercice ne doit « jamais être purement individuel ». *Politique positive*, t. II, p. 155). Cette formule est peut-être exagérée... « aucune propriété... » cependant l'effort personnel, apparaît nettement dans la formation de la petite propriété. Le colon du Sénégal qui défriche le steppe ou la forêt tropicale, qui lutte avec la faune, la flore et le climat, qui représente, de nos jours, l'homme primitif aux prises avec les forces de la Nature, fournit un effort individuel bien supérieur à la coopération sociale. Ce qui est vrai, c'est que la coopération sociale augmente avec le chiffre de la fortune, jusqu'à ce qu'elle prédomine à son tour dans la formation et la conservation des concentrations patrimoniales. Alors en effet, le praticien doit songer à l'effort de ses prédécesseurs, de ces ancêtres dont il a recueilli les fruits par l'héritage ; à cette coopération dans le temps, il joindra la coopération dans l'espace ; la multitude des services publics qui assurent sa paisible jouissance ; la foule des travailleurs qui augmente le capital, grâce au labour fourni dans les ateliers trépidants, dans le calme des champs, dans le silence des forêts et la nuit des mines. Et si, orgueilleux de leur génie à prévoir exactement les besoins de leur temps et à les satisfaire, le banquier et l'industriel rentrent en eux-mêmes, ils verraient ce qu'ils doivent au passé, aux travaux des savants et des économistes dont le patient labour a

construit les rouages des machines et perfectionné les procédés du crédit. Convaincus que leur talent est dû pour une grande partie à leurs prédécesseurs, ils adopteront la formule de M. Pierre Laffite : « La richesse est « sociale dans sa source et doit l'être dans sa destination ». (*Positivisme et économie politique*, p. 76).

§ 16. — Destinée sociale du capital

Car c'est la précieuse conséquence d'une telle conception du capital, le correctif aux lois de l'appropriation individuelle et la concentration des richesses : le capital doit être social dans sa destination. Cette conclusion adoucit cette autre conception statique : l'inéluctable subordination du prolétariat. Alors la morale apparaît pour faire entrer dans les cœurs ce que la science démontre aux esprits. Prescrivant aux uns une sage résignation et l'oubli de soi-même, elle impose à l'orgueil de la puissance matérielle le souci du prochain. Le praticien positiviste se convainc que la conception individualiste de la production n'est que l'autosuggestion d'une introspection erronée : il ne trouve plus en lui-même seulement lui-même, mais s'analysant plus profondément, il se voit surtout l'agent dont la fonction est de transmettre, de conserver, d'augmenter, de répartir les produits de ses prédécesseurs et de ses contemporains. Reconnaissant que sa fortune est due pour la plus grande partie au labeur des générations passées et présentes, il réduira à sa juste valeur sa

propre coopération ; quel que soit son génie, il se fera un scrupule de jouir égoïstement et oisivement d'un capital qui n'est pas uniquement le fruit de ses efforts. Les habitudes d'une éducation régénérée lui reprocheront de ne pas être charitable, de ne pas soulager la pauvreté de ses collaborateurs. Sa bonté lui donnera l'influence qu'inspire la vénération et il bannira à jamais la puissance corruptrice de l'argent. L'histoire lui montrera « que les devoirs se multiplient et se pré-
 « cisent à mesure que la fonction devient plus haute.
 « Quand on ouvre le Code de Manon, on demeure stu-
 « péfait du nombre d'obligations auxquelles sont assu-
 « jettis les Brahmanes et les Kchatrias, c'est-à-dire les
 « classes supérieures, en comparaison de celles qui in-
 « combent aux Soudras ou Parias ». D^r Dubuisson, *Positi-
 visme et Question sociale*, p. 19, *in fine*). Que le chef indus-
 triel grave au fond de son cœur cette maxime de l'imi-
 tation de Jésus-Christ : « Celui-là fait beaucoup qui fait
 « bien ce qu'il fait ; et il fait bien lorsqu'il subordonne
 « sa volonté à l'utilité publique ». (Chapitre XV, *Des
 œuvres de charité*). D'un côté, la bonté du fort envers
 le faible, de l'autre la vénération du faible envers le
 fort, tels sont les nouveaux rapports pacifiques qui
 doivent s'établir entre le patron et l'ouvrier et condam-
 ner l'étrange conception de la lutte des classes. Que
 l'ouvrier base sa résignation sur ces paroles : « ...Tous
 « les biens du temps ne sont rien ; toujours très incer-
 « tains, ils sont plutôt un poids qui fatigue parce

« qu'on ne les possède jamais sans défiance et sans « crainte. Avoir en abondance les biens du temps, ce « n'est pas là le bonheur de l'homme : la médiocrité « lui suffit ». (*Imitation de Jésus-Christ*, chapitre XXII. *De la considération de la misère humaine* ».

SECTION II. — *Statique de la Répartition*

On voit comment la morale féconde la statique de la production : elle n'est pas moins précieuse dans la statique de la répartition. Car le même esprit préside à la détermination du taux des profits et des salaires.

§ 1. — Du profit selon Comte

Le chef industriel doit demeurer « le seul juge naturel de ses vrais besoins pécuniaires ». (*Politique positive*, t. II, p. 412). Car le chef commande et ne dépend que de lui-même. La dignité et l'efficacité de son autorité sont à ce prix. Seule, dans la société future que rêvait A. Comte, l'irrésistible force « de l'appréciation publique » sagement organisée, imposera au patricien cupide ou prodigue le rappel impérieux des prescriptions morales. Le nombre ou la force dispersée rappellera à la fortune, ou au pouvoir concentré son origine et sa destination sociales, que le luxe exagéré et l'avarice sont également haïssables et que la maxime du philosophe « Rien de trop » reste toujours vraie. Ainsi la vie intérieure du patricien se reflètera dans la

tempérance, la modération et le bon goût de sa vie extérieure.

§ 2. — Théorie comtiste du salaire

La théorie comtiste du salaire dépend de deux grands principes : la gratuité du service rendu et l'obligation pour l'homme de nourrir la femme. L'humanité, selon Comte, est un grand organisme qui se développe, qui évolue grâce au labeur successif de toutes les générations. La génération actuelle profite de ces efforts antérieurs et cet avantage est tout gratuit. C'est un héritage, c'est un pur don que la Grèce, Rome, l'ancienne France ont fait au Français moderne : en quoi celui-ci y a-t-il en effet participé ? Comment le prolétaire pourrait-il raisonnablement exiger le paiement intégral du service rendu, outre que cette appréciation serait fort difficile ? Puisque « en proportion de ce capital « subjectif, sa propre participation objective reste « constamment minime et s'affaiblit d'ailleurs de plus « en plus » (*Politique positive*, t. II, p. 409). Qu'y a-t-il donc de vraiment individuel dans le travail de l'ouvrier ? Son effort musculaire ou cérébral sans doute, mais de qui tient son habileté, son hérédité ? Et la puissance des découvertes qui créent un travail de plus en plus fécond et qui diminuent le chômage ?

Que l'ouvrier ne désire donc pas trop les biens matériels, car il s'exposerait à convoiter un bien qui ne lui appartient pas. Qu'il se souvienne dans sa résigna-

tion à n'être pas détenteur du pouvoir concentré, que sa mission consiste à transmettre ce capital donné « au moins intact à la génération suivante et même « avec une légère augmentation. » (*Ibidem*). Mais c'est ici que s'applique le second principe : du salaire familial. Pour accomplir sa mission, l'ouvrier doit s'entretenir corporellement, moralement, et assurer la perpétuité de l'espèce. Si les instruments doivent rester concentrés pour le plus grand bien de la production, les provisions doivent être équitablement dispersées. « Le salaire quelconque ne peut réellement payer que « la partie matérielle de chaque office, en réparant les « consommations qu'exige constamment l'organe et « souvent la fonction » (*Ibidem*). Admettons que le salaire de subsistance soit la loi d'airain du positivisme. Or que faut-il entendre par subsistance ? Non seulement l'entretien de l'organe, l'individu, mais aussi celui de la fonction, la famille par quoi se perpétue l'espèce. Le salaire doit être suffisant pour nourrir la femme et les enfants. L'homme doit nourrir la femme, est un principe fondamental de statique économique. Car la femme doit être éloignée de l'usine : sa délicate complexion, sa fonction de reproduction lui interdisent les travaux pratiques. Comment élever de nombreux enfants si l'épouse est toujours absente ? Comment la maternité peut-elle être féconde en France, si l'on condamne la femme à l'atmosphère raréfiée des ateliers ou aux longues tensions musculaires ou ner-

veuses ? N'est-ce pas enfin au sein de la famille, éloignée des promiscuités, que la femme peut donner à l'homme fatigué le réconfort de toutes les poésies de la vie ? La loi d'airain ne nous apparaît plus aussi rigide, surtout si l'on songe que le salaire familial, loin d'être fixe, doit nécessairement varier avec le coût de la vie, suivant les temps et suivant les lieux, et que la famille positiviste « se composera habituellement « de sept personnes, le père, la mère, trois enfants (vivants) et deux ascendants ». (Fabien Magnin, *Congrès ouvrier de Marseille*, 1879. Brochure positiviste). Il n'en demeure pas moins que la loi de pauvreté est la loi de ce monde, car elle repose sur ce principe sacré « : Conçu dans son ensemble, le service de l'humanité devient essentiellement gratuit. Car chaque « génération doit rendre gratuitement à la suivante ce « qu'elle-même reçut gratuitement de la précédente ». (*Politique posit.*, t. II, p. 71.) A. Comte reconnaît cependant que le patriciat industriel « doit... assurer d'abord « la partie de chaque existence temporelle qui, chez « tout digne citoyen, reste indépendante de son service spécial. » (*Polit. pos.*, II, p. 411.) Ce qui revient une fois de plus à dire qu'il faut favoriser la petite propriété qui « consiste en ce que chacun possède tous « jours pleinement ce qui est à son usage continu et « exclusif ». (*Ibidem*). A cela doivent se borner les légitimes ambitions du prolétariat, sans jamais porter une main sacrilège contre la fonction de concentration

du patriciat. C'est dans ces limites qu'A. Comte reconnaît au patron le droit de fixer le salaire domestique.

§ 3. — Du droit de grève

Que ces limites soient franchies, que l'ouvrier réclame le luxe, le superflu des besoins artificiels, que le patricien écoute les suggestions de la cupidité et les moyens de légitime défense seront mis en œuvre. Dans ces conditions « l'ouvrier ne peut pas plus être contraint « à travailler que l'entrepreneur à administrer » (*Politique positive*, t. I, p. 168). A. Comte admet aussi bien le droit de grève que le lock-out. C'est la lutte des groupes corporatifs, en somme, qui est l'inévitable, le dernier argument. Les positivistes ne se font donc pas d'illusions, ils ne sont pas des utopistes ; ils savent combien il sera difficile de fonder le régime normal, à quels à-coups, à quels conflits il se trouvera exposé, que l'humanité se rapprochera du but seulement grâce à une lente évolution. Certes, la lutte menace d'être ardente et A. Comte le prévoyant essaie d'y remédier. « Ces lignes nécessaires, écrit-il, n'exigent des deux « côtés d'autre intervention légale que la stricte répression de toute violence contre quiconque refuse d'y « participer » (*Politique positive*, t. IV, p. 420). Nul ne sera forcé d'entrer dans le syndicat organisateur de grèves. En pratique, cette recommandation a bien peu d'efficacité. Le seul avantage de ces séditions économiques est de révéler un malaise, d'attirer l'attention

sur le remède et de faire sentir le besoin de la conciliation. C'est encore à la morale (représentée par une corporation spirituelle, comme nous le verrons) que revient la mission de prévenir ces orages, d'organiser l'arbitrage, de proposer des solutions sans les imposer jamais. Car « le vrai pouvoir théorique se borne tous les jours à conseiller sans commander jamais » (*Politique positive*, t. I, p. 168), en sorte qu'il est de la destinée du corps social de ne pouvoir éviter à certains moments les conflits que la passion attise jusqu'à la violence. Le corps humain comme le corps social est sujet à des malaises, à des maladies.

§ 4. — Caractère public de la fonction industrielle

Mais ce sont des états heureusement exceptionnels qui ne doivent point empêcher d'envisager quel doit être le fonctionnement du régime normal auquel tend tout organisme, comme étant le plus naturel. La grandiose évocation des générations disparues a montré l'origine et la destination sociales du travail associé au capital : le patriciat gère cet héritage, au mieux des intérêts collectifs, grâce à l'inéluctable nécessité de l'appropriation individuelle ; le prolétariat sous ce patronat, conserve et augmente ce legs par son infatigable effort, en cherchant au sein de sa famille des satisfactions épurées de toute envie exagérée de richesse. D'un côté comme de l'autre, l'origine et le but ne sont pas seulement individuels. « Chaque génération doit rendre

« gratuitement à la suivante ce qu'elle reçoit gratuite-
« ment de la précédente » (*Politique positive*, t. II
p. 71). Notre travail apparaît alors comme un hommage
rendu aux morts et manifeste l'intérêt que nous por-
tons à la postérité. Chacun travaille plus pour autrui
que pour soi-même. Ce qui conduit à inspirer « à
« chaque famille un juste sentiment continu de son
« étroite dépendance envers tous les autres et en même
« temps de sa propre importance personnelle, chacun
« pouvant alors se regarder comme remplissant à un
« certain degré une fonction publique » (*Philosophie
positive*, t. IV, p. 315 *in fine*). Le patron, l'ouvrier ne
sont plus uniquement des travailleurs privés, gérant
leur entreprise dans leur propre intérêt. A chaque ins-
tant, l'intérêt général doit leur rappeler qu'il n'y a pas
une différence de nature entre le droit privé et le droit
public. Les socialistes pourraient profiter de cet argu-
ment pour s'annexer le positivisme : or celui-ci répu-
die la violence, il condamne l'inquisition et les tracas-
series, ne reconnaît qu'un moyen de réaliser le pro-
grès : l'assujettissement de l'exercice de toute fonction
à la morale, librement adoptée grâce à une doctrine et
une éducation convenables. « L'assimilation morale des
« propriétés privées aux fonctions publiques ne les
« assujettira point à des prescriptions tyranniques qui
« tendraient à dégrader profondément le caractère
« humain, en détruisant la spontanéité et la responsa-
« bilité » (*Politique positive*, t. I, p. 163). La liberté

dans l'ordre : telle est la formule que le positivisme ne cessera d'opposer aux utopies collectivistes.

§ 5. — Hiérarchie des fonctions industrielles.
Loi du classement social

Mais dans quel ordre, A. Comte établit-il la série des fonctions industrielles? Si notre nature n'était pas inéluctablement assujettie aux nécessités organiques, notre activité pratique perdrait son principal appui égoïste. L'organisation politique serait beaucoup plus spirituelle que temporelle et économique. « Dans cet « état fictif, le classement fondé sur le mérite personnel dominerait spontanément celui qui résulte « d'une prépondérance matérielle qui ne se développe « qu'en vertu des nécessités correspondantes » (*Politique positive*, t. II, p. 146). Malheureusement notre destinée nous condamne à subir le joug pesant de nos instincts, de nos besoins et le classement des fonctions ne peut plus avoir pour principe idéal l'unique considération du mérite personnel. D'ailleurs « la vraie « prééminence personnelle est tellement rare que la « vie sociale se consumerait en débats stériles et interminables si l'on prétendait conférer toujours chaque « fonction à son meilleur organe, de manière à déposséder souvent son fonctionnaire primitif » (*Politique positive*, t. I, p. 359). Il faut appliquer la méthode positive avec rigueur. Comme dans la hiérarchie des sciences, la même loi logique coordonne les diverses

activités partielles, qui « se subordonnent toujours « entre elles suivant le degré de généralité et d'abs- « traction propre à leur caractère habituel » (*Philosophie positive*, t. VI, p. 339 *in fine*). La société théocratique de l'Inde nous en offre un exemple intéressant, quoique fort imparfait. La grande difficulté est d'apprécier avec soin les différents degrés de généralité qui existent entre ces activités homogènes.

La statique économique trouve dans son ancêtre, la biologie, la solution du problème. « La hiérarchie « sociale doit pareillement offrir en principe une exten- « sion spontanée de l'échelle animale : en sorte que « les caractères qui y séparent les diverses classes doi- « vent être avec une moindre intensité essentiellement « analogues à ceux qui distinguent les différents degrés « d'animalité » (*Philosophie positive*, t. VI, p. 341). C'est ainsi que la classe spéculative se distingue de la masse active qu'elle domine. Celle-ci se décompose en deux parties, selon qu'elle est vouée à la production proprement dite ou à la transmission des produits : cette dernière activité se subordonne la première, comme exigeant des facultés d'abstraction et d'humanité supérieures. Toutes deux se subdivisent « selon « que la production concerne la simple formation des « matériaux ou leur élaboration directe et que la « transmission est immédiatement relative aux pro- « duits mêmes ou seulement à leurs signes repré- « sentatifs » (*Philosophie positive*, t. VI, p. 345, *in*

fine). D'où la hiérarchie industrielle suivante selon l'ordre d'abstraction décroissante : banque, commerce, manufacture, agriculture. La même méthode sera appliquée dans la décomposition de chaque branche de l'activité humaine. Il faut remarquer en outre que moins les fonctions exigent de qualités d'abstraction et plus elles augmentent en indépendance. On voit par cette quasi résurrection des castes, combien A. Comte est foncièrement opposé au socialisme. Il donne un fondement scientifique inébranlable aux inégalités sociales, qu'il ne tardera point, comme nous le verrons, à consacrer par l'attribution d'une puissance politique plus ou moins grande.

§ 6. — Rôle économique de la classe des Ingénieurs

Ainsi les individus, les groupes d'individus sont bien nettement situés, classés, subordonnés les uns aux autres. Mais y a-t-il une lacune sociale irréductible entre la masse active et la classe spéculative ? L'harmonieux développement de l'humanité serait compromis si aucun trait d'union ne venait faciliter à l'industrie l'accès de la science et l'acquisition de ses précieuses applications. A l'organisme économique, il manquerait un membre. C'est pourquoi A. Comte réserve une mention spéciale à la classe des ingénieurs dont la fonction intermédiaire est d'être « l'agent direct et « nécessaire de la coalition entre les savants et les « industriels, par laquelle seule pourra commencer le

« nouveau système social » (*Politique positive*, t. IV, p. 174, en note). La spéculation et l'action, parties de deux pôles opposés, s'unissent dans les fonctions des ingénieurs.

§ 7. — Hypothèses d'A. Comte sur la répartition des Professions

On voit comment le positivisme, doctrine d'ordre avant tout, distribue les individus entre des fonctions bien spécifiées. Il pourrait aller plus loin ; il pourrait avoir l'ambition, étant donné un état de développement économique national et international et un chiffre de population déterminé, de combiner dans quelles proportions les agents devraient être répartis entre les fonctions correspondantes, d'influer indirectement sur l'organisation et le mouvement des sociétés. Par cette réglementation minutieuse, il se rapprocherait du socialisme. A. Comte propose des calculs relatifs au patriciat industriel occidental « normalement composé de 2.000 banquiers, 100.000 commerçants, 200.000 manufacturiers et 400.000 agriculteurs » (*Politique positive*, t. IV, p. 307). Le reste constituerait le prolétariat, dont la classe rurale serait supérieure du double à la classe urbaine. Chaque capitale industrielle, sous l'autorité d'un banquier, chef politique parce que chef économique, gouvernerait 10.000 familles, dont 7.000 pour l'industrie, 3.000 pour le commerce. Toutes les cités seraient assujetties aux mêmes règles de féodalité industrielle. A. Comte se révèle ainsi peu favorable à

l'extension des classes moyennes et partisan convaincu de la décentralisation et de la décongestion des grands centres. (Il est évident que ces chiffres n'offrent une valeur quelconque que pour l'époque d'A. Comte). Mais cette incursion au pays d'hypothèse ne donne aucune illusion à A. Comte, toujours positif. Car « la loi naturelle du classement humain ne concerne directement « que la subordination des offices sans régler leur « répartition effective entre les familles » (*Politique positive*, t. II, p. 327). Des perturbations inévitables troublent les relations de l'organe économique avec la fonction économique : « Notre intervention active « comporte peu d'efficacité envers une telle répartition, « dont les lois propres sont essentiellement inconnues « jusqu'ici » (*Ibidem*, p. 328). Il faut reconnaître « notre impuissance nécessaire à modifier cette répartition spontanément autant que l'exigerait la bonne « harmonie sociale » (*Ibidem*). A. Comte a proposé une solution, mais il en connaît la fragilité et il ne s'oppose point à ce qu'on en découvre une meilleure, quand l'état de nos connaissances se sera perfectionné.

§ 8. — Fondement de la séparation entre les entrepreneurs
et les travailleurs

Si nous devons borner notre effort de construction à un simple classement, au moins convient-il d'y insister, en s'attachant à l'invincible nécessité de séparer les entrepreneurs des travailleurs. Cette distinction plus

générale s'applique à tous les échelons de notre hiérarchie industrielle, elle est la preuve renouvelée que le positivisme condamne une fois de plus le socialisme. C'est non seulement la loi si féconde de la division du travail qui impose cette séparation des fonctions, c'est aussi celle de la généralité et de l'abstraction croissante des fonctions. Ces lois, aussi peu contestables que celles de la gravitation ou de la pesanteur, ne devraient-elles pas suffire à calmer d'envieuses récriminations, à convaincre la masse active que le corps ne peut fonctionner sans cerveau, et que tout le monde ne peut être commandant dans le bataillon économique. C'est bien ici le cas de répudier avec violence la formule « l'égalité ou la mort », ou plutôt de n'y voir qu'une simple équivalence entre les termes. Peut-on un seul instant s'arrêter à l'hypothèse de mettre toutes les fonctions sur le même pied et de gérer celles qui comportent une grande généralité de vues comme celles qui n'exigent qu'une simple spécialité ? Ce serait alors de la part des socialistes une bien grande prétention de vouloir convaincre par l'absurde. Les positivistes maintiennent énergiquement la conception vitale pour le corps social de l'exécution subordonnée à la direction.

Ils concèdent seulement que les professions ne sont pas étanches et que « l'accès de toute carrière sociale » reste constamment ouvert à de justes prétentions individuelles et que l'exclusion y demeure sans cesse

« praticable, d'après la commune appréciation des
 « garanties normales, à la fois intellectuelles et mo-
 « rales que l'éducation fondamentale aura spéciale-
 « ment formulée pour chaque cas important ». (*Philos.
 posit.*, t. VI, p. 353). D'ailleurs A. Comte voit dans la
 tendance naturelle à l'hérédité des professions un favo-
 rable élément qui neutralise le déclassement trop rapide
 et généralement dangereux.

§ 9. — Hiérarchie de dignité et hiérarchie d'utilité

Or, ce classement des fonctions peut être envisagé sous deux aspects : en remontant de l'agriculture à la banque, ou série ascendante, — en descendant de la banque à l'agriculture ou série descendante. Dans le premier cas, à mesure qu'on s'élève, l'indépendance diminue, car l'agriculteur peut vivre de son seul terrain, tandis que le banquier ne peut se passer d'une foule de collaborateurs et d'opérations industrielles ou commerciales sur lesquelles il agit. L'utilité diminue aussi, dit A. Comte, car l'agriculture ou la manufacture satisfont les premières les besoins primordiaux de l'homme. Mais les avantages inhérents aux fonctions s'équilibrent entre eux et permettent de ne pas jalouser la généralité de vues propre aux plus hautes fonctions économiques. Car cette gradation ascendante montre d'autre part la concentration croissante de la richesse entre des mains de moins en moins nombreuses et partant, une augmentation de puissance. A l'inverse,

la série descendante conduit à des fonctions qui, de plus en plus simplifiées, comportent une responsabilité moindre, une insouciance plus grande, une fortune et une puissance de moins en moins importantes. Si l'on descend jusqu'au prolétariat, on le contemple adonné au travail quotidien et acharné, mais dégagé des séductions démoralisantes de la richesse, épanouissant de saines qualités morales au sein de la famille, sa plus grande consolation. Le prolétaire regardera les patriciens industriels toujours « préoccupés d'une immense « responsabilité » « comme plus dignes de pitié que « d'envie » (*Catéchisme positiviste*, p. 315). Moins exposés aux tentations, aux abus de la puissance, ayant compris que la simplicité et le bonheur de la famille sont supérieures aux vanités de la richesse, le prolétaire de bonne volonté acquerra en grandeur morale et en dignité ce que les patriciens ont en fortune et en pouvoir. L'ordre de puissance, l'ordre de mérite ou de dignité se compenseront, au plus grand bénéfice de l'apaisement social.

**Conclusion : Rôle fondamental de la Morale
dans l'organisation industrielle**

Cette idylle économique, selon Comte, a pour préface l'initiation à une vie de dévotion morale. Que ce soit pour consoler l'homme de sa lutte implacable avec la Nature, que ce soit pour organiser et adoucir le travail et la division du travail ou bien pour convaincre

le prolétariat que l'accès aux grandeurs temporelles lui est interdit et que le patriciat, disposant de la puissance concentrée, lui doit aide et assistance : partout et de toutes les larges avenues que découvre la statique économique, on aboutit au carrefour de la morale, régulatrice des actes et ferment des idées. Elle est au faite de l'édifice économique, elle en est le fronton majestueux, proposant aux regards de l'ouvrier et du patron le tableau réconfortant de la collaboration des classes. Si la science fouille dans l'histoire, elle révèle dans les vieilles sociétés la même dignité de la morale dominant toute civilisation, comme ces vieux chapiteaux sculptés qui, dressés sur de colossales colonnes, expliquent l'harmonie des temples écroulés. La science économique propose, la morale dispose, car elle réalise à l'aide du sentiment, ce puissant moteur des grandes actions. Elle fait passer les idées dans les actes par l'intermédiaire du cœur. Mais cette collaboration de toutes les facultés humaines n'est possible qu'à l'aide d'une sage, d'une persévérante éducation, professée par une classe spéciale. La paix sociale dépend de l'éducation et non d'équilibres factices d'intérêts individuels ou collectifs, comme le proposent l'individualisme ou le socialisme. Et pour reprendre un symbole antique, du cerveau de la Science, statue sévère et hiératique, surgit et naît la Morale, non point Minerve casquée, mais Vierge au fin et délicat profil d'Amour et de Charité.

CHAPITRE V

Lois de l'Evolution économique, selon A. Comte ou dynamique économique

§ 1. — Relations de la dynamique avec la statique économique

La méthode positive a su dégager les conditions essentielles de l'activité matérielle, indépendante des temps et des lieux ; les idées fondamentales de la statique économique : division du travail, origine et destination sociales du capital, appropriation individuelle, concentration des richesses et hiérarchie des fonctions, ne sont pas apparues de tout temps avec les mêmes propriétés. Sinon les sociétés fussent restées éternellement immobiles, comme nous le montrent apparemment les antiques théocraties. Or la méthode historique découvre qu'elles sont animées d'un lent mouvement de développement dont les phases d'apogée ou de déclin font apparaître les éléments statiques revêtus de caractères nouveaux. Mais il n'y a rien dans la dynamique qui ne soit déjà compris dans la statique : les conditions d'existence affectent différents aspects ; la dynamique cependant n'en crée pas qui n'existent déjà à l'état embryonnaire au début de l'évolution économique. L'Humanité est un Protée qui, malgré ses chan-

gements successifs, n'en reste pas moins au fond identique à lui-même. Telles sont les relations de la statique économique avec la dynamique économique.

§ 2. — Définition de la dynamique économique

Le domaine propre de la dynamique économique est l'étude des changements successifs de la vie industrielle. Son programme n'est plus l'énumération des conditions d'existence, mais la description des états par lesquels elles passent au cours des temps. C'est le degré, c'est l'intensité, c'est la vitesse de leur développement et de leur déclin qui l'intéressent, avec les réactions qu'ils entraînent entre les organes du consensus social. Le savant économiste assisté dans sa contemplation scientifique d'une vive imagination, est dans la situation d'un spectateur qui voit se dérouler sur le « film » l'action épisodique d'un drame jusqu'au dénouement. Mais avec cela en plus que le savant ne reste pas passif ; il cherche les rapports, les liaisons qu'il peut établir entre les époques et le degré de développement : sa contemplation se double de méditation. Or, l'observation démontre bientôt que ce développement ne s'effectue pas au hasard et sans règles ; il a un sens défini, il est une évolution. Les stades du développement s'enchaînent et s'expliquent les uns par les autres. « Le véritable esprit général de la sociologie « dynamique consiste à concevoir chacun de ces états « sociaux consécutifs comme le résultat nécessaire du

« précédent et le moteur indispensable du suivant » (*Philosophie positive*, t. IV, p. 192). Qu'est-ce que cette liaison de cause à effet dans le temps, sinon une loi ? La dynamique économique étudie donc les lois de succession et ce n'est pas sans motif qu'elle est une branche de la « physique sociale ».

§ 3. — Utilité de la dynamique économique

Le but pratique d'une telle recherche est de pouvoir prévoir dans une certaine mesure l'éclosion de nouveaux éléments économiques et de la favoriser. Il est certain qu'à l'heure actuelle toute la science et la plus sagace n'est pas superflue pour guider l'activité matérielle des sociétés bouleversées par la guerre mondiale. Des prétentions ouvrières nouvelles s'affirment ; que valent-elles ? Le régime capitaliste est accusé ; qu'en faut-il penser ? en fouillant le passé, en méditant sur les liaisons, ne peut-on découvrir le remède qui apaisera les remous dont les masses sont agitées ? C'est le moment d'appliquer en économie politique l'aphorisme philosophique de Leibnitz : « Le présent est gros de l'avenir ». La science n'a qu'une seule raison d'être ; l'application, et les positivistes sont les champions de la formule : « Prévoir afin de pourvoir ». Sans cet impératif de la raison pratique, la science n'est qu'une stérile érudition.

§ 4. — Comment la dynamique évite le reproche de fatalisme

Mais il est une critique grave qu'on pourrait adresser à cette conclusion d'A. Comte : « Il est clair que le « principe fondamental de la saine philosophie consiste nécessairement dans l'assujettissement continu « de tous les phénomènes quelconques, inorganiques « ou organiques, physiques ou moraux, individuels ou « sociaux, à des lois rigoureusement invariables » (*Philosophie positive*, t. VI, p. 430). L'évolution économique obéissant à des lois inéluctables est donc fatale ? A quoi bon s'efforcer de les rechercher ? « Laissons faire, laissons passer » non plus avec une confiance béate, mais avec la triste résignation de ceux qui savent de quels sursauts tragiques et sanglants s'accompagne quelquefois le processus économique. Non, nous l'avons déjà dit : ce n'est pas les bras croisés que nous considérerons les incessantes mutations ; nous pouvons intervenir sagement en influant sur l'intensité et la vitesse de leur production. Car les modifications d'ordre secondaire, nous le rappelons, sont du domaine de notre science et de notre art économiques. Il est vrai que nous ne pouvons agir que sur celles-là. « Dans « la relation qui existe entre deux phénomènes étant « fonction l'un de l'autre, la variation ne porte que sur « l'intensité de ces phénomènes et jamais sur leur « arrangement ou leur succession ni sur leur nature, « c'est-à-dire sur leur similitude. L'ensemble des lois

« naturelles, physiques, biologiques, sociologiques et
« morales, l'ordre universel est donc immuable dans
« ses dispositions fondamentales et quant à la perma-
« nence de nature et de relation de tous les phéno-
« mènes quelconques, il n'est modifiable qu'en ce qui
« concerne ses dispositions secondaires, c'est-à-dire
« quant à l'intensité de variation des phénomènes »
(D^r Robinet, *La philosophie positive*, p. 36, brochure
positiviste). Nous pouvons éviter les crises, mais nous
ne pouvons échapper au sens fondamental de l'évolu-
tion. La faiblesse humaine se dresserait vainement
contre un tel mouvement ; la raison se heurterait au
mystère insondable de rechercher pourquoi le mouve-
ment industriel a lieu dans tel sens plutôt que dans
tel autre. Pour les positivistes, cette question oiseuse
est du domaine de la métaphysique et de l'inconnais-
sable. Pour eux, le grand problème est de déterminer
seulement le sens de l'évolution, dégagée de toute per-
turbation, afin de la réaliser sans révolution ni régres-
sion. Et ils se résignent facilement en considérant que
notre obéissance aux lois économiques constitue la
base de notre liberté et de notre affranchissement ma-
tériels. « La liberté véritable se trouve partout inhé-
« rente et subordonnée à l'ordre, tant humain qu'exté-
« rieur » (A. Comte, *Catéchisme positiviste*, p. 136, et
note de M. Pécot). Que le monde économique obéisse
à sa fonction d'évolution selon la direction fondamén-
tale et il sera libre et puissant. L'ingénieur obéit aux

lois avant de leur commander. D'autre part, plus les phénomènes sont compliqués et sujets à perturbation et plus ils sont modifiables : notre pouvoir d'intervention dans les phénomènes économiques s'en augmentera d'autant, en même temps que s'adoucira le sentiment douloureux de notre passivité.

§ 5. — **Comment la dynamique s'est formée**
(conditions pratiques)

Ces notions étaient tout à fait originales à l'époque d'A. Comte. Car la dynamique économique ne pouvait se fonder qu'après un long développement de l'humanité qui fit apparaître à l'observateur une irrécusable succession d'états liés entre eux d'une façon rationnelle. D'autant plus que seuls les temps modernes ont fait apparaître une vie industrielle intense et encore localisée chez l'élite de notre espèce. « Il est clair que
« les phénomènes eux-mêmes ont longtemps manqué
« de la plénitude et de la variété de développement
« indispensables à leur exploration scientifique; abstraction faite des conditions à remplir par les observateurs ». (*Philos. pos.*, t. IV, p. 119). Il faut en outre remarquer que le renouvellement industriel se fait de génération en génération au moyen des hommes faits, ce qui réduit encore les facultés de développement économique de nos sociétés. La dynamique économique est donc une science de l'état adulte de l'humanité et l'on doit fort admirer le génie d'A. Comte qui le pre-

mier eut la nette conscience de cet enchainement, à un moment où il n'était pas encore très apparent.

§ 6. — Conditions intellectuelles

La création de la dynamique économique dépendait d'autre part de conditions aussi importantes ; il fallait que la méthode positive fût instituée et étendue à l'ensemble des connaissances humaines. Il fallait que la méthode de filiation historique s'emparât de tous les domaines de l'activité sociale, qu'elle présidât notamment à l'explication du fait économique. Qu'est-ce donc que la méthode positive, sinon le moyen de lier les phénomènes de tout ordre par une relation constante de cause à effet et d'écarter irrévocablement le régime des entités arbitraires ? Substituer le régime de la loi à celui des volontés, voilà le but que l'esprit humain devait être décidé d'atteindre pour fonder la dynamique économique. Ce résultat ne serait réalisé d'une façon indiscutable, pensait Comte, qu'autant qu'on aurait découvert la loi de l'évolution intellectuelle dont dépend étroitement l'extension de la méthode positive. Le premier, il se glorifia d'avoir formulé sa sensationnelle loi des trois états, théologique, métaphysique et positif, par lesquels passe successivement l'esprit humain dans sa recherche de la vérité. D'où l'on peut déduire que l'évolution intellectuelle commande l'évolution matérielle ; la dynamique économique est tout le contraire du matérialisme historique. Ce qu'il

faut bien comprendre, c'est que l'évolution économique ne s'est précipitée de nos jours que parce que l'évolution intellectuelle s'est développée dans les mêmes proportions, non pas par un phénomène de concomitance, mais par une relation de causalité. Le monde matériel est immobile, il est inerte ; il n'évolue qu'imperceptiblement. C'est l'homme qui traite les minerais, c'est lui qui creuse les entrailles de la terre, c'est l'ingéniosité humaine qui fait chatoyer le prisme des couleurs ou s'évaporer l'arome des parfums par la physique ou la chimie ; c'est le génie de l'industriel qui perfectionne la production ; en définitive, toutes ces créations sont dues aux progrès intellectuels et moraux, c'est l'esprit humain qui évolue et qui façonne le monde sous cette puissante impulsion intérieure. « *Mens agitat molem* ». Et alors si nous combinons cette notion avec celle de « l'homme économique », celui-ci nous apparaît comme obéissant à deux moteurs : l'un fatal, qui est l'évolution inéluctable et mystérieuse dans ses causes, l'autre libre, qui laisse à l'homme la latitude circonscrite d'influer sur le milieu et sur cette évolution fatale dans ses éléments secondaires. L'homme économique, selon le positivisme, est un composé de fatalité et de liberté. Le progrès économique dépend de la collaboration de ces éléments en apparence antagonistes ; et c'est ici le cas de songer à l'identité des contraires.

§ 7. — Des lois tantôt d'harmonie et tantôt de succession

Les lois naturelles sont relatives tantôt à l'équilibre et tantôt au mouvement. Dans le premier cas, les lois d'harmonie concernent les conditions d'existence de l'organisme économique, comme la loi des accumulations ou celle des transmissions que nous avons exposées. Dans le deuxième cas, les lois de succession révèlent le mécanisme et le mouvement grâce auxquels s'effectue l'évolution de notre activité matérielle. Entre ces deux groupes se place un groupe intermédiaire de lois qui sont à la fois statiques et dynamiques. La première de cette nature peut s'énoncer ainsi : tout état statique ou dynamique tend à persister spontanément sans aucune altération, en résistant aux perturbations extérieures. Cette loi de persistance mécanique ou d'inertie économique se traduit dans l'activité quotidienne utilement par la tradition, mais dégénère souvent en cette routine trop justement reprochée aux classes rurales dans leurs méthodes d'exploitation de la terre. La deuxième loi de même nature se formule : Un système quelconque maintient sa constitution active et passive, quand ses éléments éprouvent des mutations simultanées, pourvu qu'elles soient exactement communes. Elle est « relative à la conciliation spontanée » de tout mouvement commun avec les différents mouvements particuliers » (*Philosophie positive*, t. VI, p. 487). Les perturbations économiques, les crises, les

révolutions sont dues à ce que « si le progrès social
« tend à altérer l'ordre intérieur d'un système poli-
« tique, c'est uniquement comme en mécanique parce
« que le mouvement n'y saurait être suffisamment
« commun aux diverses parties, dont l'économie mu-
« tuelle ne serait au contraire nullement affectée par
« une progression beaucoup plus rapide à laquelle tous
« les éléments participeraient avec une égale énergie »
(*Ibidem*). L'évolution économique doit avoir le même
débit qu'un fleuve majestueux et lent qui roule ses
eaux avec une égale vitesse sur un lit uniformément
incliné ; toute dépression cause des remous, des chutes
écumeuses, des tourbillons qui précipitent à l'abîme
le nageur imprudent. Cette loi doit à chaque instant
être présente à l'esprit de ceux qui sont à la tête du
mouvement : les masses russes encore arriérées sont
victimes de quelques illuminés qui ont voulu adapter
d'un seul coup, comme un moule sur cette matière
amorphe, le cadre utopique et tout fait d'une organisa-
tion marxiste qu'ils prétendent idéale et parfaite. Cette
solidarité du consensus économique se révèle encore
par une dernière loi ; il y a toujours équivalence entre
la réaction et l'action, si leur intensité est mesurée
conformément à la nature de chaque conflit. Ce groupe
de lois intermédiaires révèle clairement que « les lois
d'harmonie correspondantes doivent être sans cesse
maintenues au milieu des phénomènes de succession »
(*Ibidem*, p. 489).

§ 8. — Lois de succession

Nous nous proposons maintenant d'étudier seulement la loi purement dynamique ou de succession qui préside à notre évolution matérielle. Notre progression économique pourrait symboliquement être représentée par un arbre vigoureux, dont la tige, à mesure qu'elle s'élance vers le ciel, laisse décroître et mourir à son pied les rameaux inférieurs. Car notre évolution, pour vivifiante qu'elle soit, s'accompagne toujours de la mort d'éléments qui ont fait leur temps. A mesure qu'elle remplace, elle détruit ; c'est ce qu'A. Comte exprime en disant que toute progression organique s'accompagne d'une concordance critique. Nous retracerons donc les deux séries de destruction et de vie par lesquelles l'industrie humaine a depuis l'origine des temps affirmé la suprématie de notre espèce et notre empire sur les forces de l'aveugle Nature, — tableau grandiose qui nous remplit d'une religieuse vénération et d'une respectueuse reconnaissance envers les générations disparues.

§ 9. — Fondement psychologique de l'évolution matérielle

La psychologie positive démontre que l'activité de l'homme provient de deux moteurs : l'instinct destructeur et l'instinct constructeur et que le premier est à l'origine infiniment plus puissant que le second. C'est pourquoi l'art de la guerre est prépondérant dans les

sociétés primitives : on satisfait ses besoins surtout en s'emparant par la violence du fruit du travail de son prochain. Aussi l'industrie n'est-elle pas à l'honneur dans ces sociétés, elle est subordonnée, elle est délaissée. Mais peu à peu elle se développe grâce aux jouissances enviables qu'elle procure. Elle sera respectée et traitée avec les mêmes égards que la technique militaire. Bientôt, dans nos sociétés contemporaines, les termes seront renversés et c'est la guerre qui sera subordonnée à l'action économique. Telle est à grands traits la loi dynamique de notre activité matérielle, qu'A. Comte a vérifiée soigneusement et longuement à l'aide d'une patiente étude de l'histoire concrète de l'Humanité.

§ 10. — Epoque fétichique

Aux âges les plus reculés, à l'époque fétichique, il semble que le panthéisme de nos naïfs ancêtres dût entraver l'essor de notre activité. Comment pouvaient-ils oser porter une main sacrilège sur le monde qu'ils avaient déifié soit dans la matière inerte, soit dans la faune, soit dans la flore ? Il faut remarquer que ce culte s'adressait au début surtout à des êtres individuels, rarement à des espèces entières et qu'il demeurerait privé, tout au plus familial. Dès lors, l'activité pouvait s'exercer non seulement sur une ou plusieurs espèces, sauf quelques individus, mais encore sur les individus qui faisaient l'objet de l'adoration d'autres

peuplades ou familles. L'humanité fétichiste pouvait donc lutter contre l'inertie industrielle à laquelle elle semblait condamnée, surtout si l'on songe qu'elle devait être puissamment, irrésistiblement stimulée par notre instinct destructeur alors sans rival. C'est lui qui a permis en effet aux hommes primitifs de débayer le futur théâtre économique, en exerçant sur la faune et sur la flore de terribles ravages. Ils avaient d'ailleurs l'illusion d'être tout puissants sur le monde extérieur par l'intermédiaire d'agents divins omnipotents, grâce à leur ignorance des lois naturelles. Ils seraient même arrivés dans l'ivresse des destructions à créer des déserts, si de judicieuses adorations d'animaux ou de végétaux ne leur avaient permis de préserver certaines espèces utiles. C'est de cette époque que datent les premières conquêtes industrielles. D'abord, la domestication des animaux qu'avait favorisée la religion fétichique toujours bien disposée envers les espèces inférieures (*Politique positive*, t. III, p. 102, sq.); puis l'usage continu du feu et enfin l'usage élémentaire de quelques forces mécaniques. Alors apparut l'ébauche du vêtement et du logement. Telles sont les premières conquêtes de l'homme livré à lui-même et à ses instincts. Il les consacre en sanctifiant par la religion « l'esprit de propriété inhérent à l'homme » comme les tabous d'Océanie « précieuse trace de l'universelle « participation spéciale des croyances théologiques à « la consolidation primitive de la propriété territo-

« riale, lorsque les peuples, chasseurs 'ou pasteurs, « passent finalement à l'état agricole » (*Philosophie positive*, t. V, p. 40). Il n'existe pas une concordance absolue, selon Comte, entre la période fétichique et l'un des trois modes matériels d'existence des chasseurs, des pasteurs et des agriculteurs. Néanmoins le cas général paraît être que l'ère fétichique est terminée lorsque les populations ont définitivement adopté la vie sédentaire agricole. Bien plus, le régime de la guerre s'améliore légèrement par la disparition des luttes acharnées entre peuplades de chasseurs ou de pasteurs. L'institution de l'esclavage existe déjà et réalise un progrès économique en vouant au travail ceux qui étaient primitivement ou mangés ou massacrés ou sacrifiés aux divinités sanguinaires. Enfin, le fétichisme donna par la polygamie une solution simpliste du principe : l'homme doit nourrir la femme, en détournant les femmes des grossières occupations masculines « On doit d'ailleurs regarder les dépenses « que ce régime nécessite habituellement comme ayant « d'abord fourni l'un des principaux moteurs des « accumulations matérielles qu'exige l'ensemble de « l'essor humain » (*Politique positiviste*, t. III, p. 110).

§ 11. — Caractères généraux de l'époque polythéique

Pendant la seconde phase, celle du polythéisme, l'homme, ayant séparé la matière des divinités, n'était plus entravé dans son activité par le respect paraly-

sant des fétiches, il pouvait espérer de modifier le monde à sa guise par des rites religieux qui lui concilieraient la faveur divine. Le polythéisme encourageait à l'effort (*Politique positive*, t. III, p. 184) ; il menaçait déjà la toute prépondérance du régime de la guerre, bien qu'Aristote considérât encore la pratique des arts industriels comme indigne d'un homme libre. Et cependant, par une réaction curieuse, ce même régime de la guerre, en se développant, augmentait indirectement la puissance de son antagoniste. Primitivement l'industrie humaine se rapportait essentiellement à la guerre, car « les premiers outils de l'homme ont tous été nécessairement des armes soit contre les animaux soit contre les compétiteurs » (*Philosophie positive*, t. V, p. 88). Mais, à mesure que les dominations s'étendaient jusqu'à fonder la *Pax Romana*, les rivalités diminuaient ; la paix permanente favorisait les lentes conquêtes du travail. « L'existence de l'activité guerrière, d'après une suffisante extension du système de conquête, ne laissait désormais à l'existence militaire qu'un office purement défensif, destiné surtout à protéger l'essor industriel qui déjà tendait à prévaloir » (*Politique positive*, t. II, p. 99). Il faut ici rendre un hommage reconnaissant au sacerdoce théocratique qui, hostile aux chefs militaires temporels, les détournait vers de lointaines expéditions, fondait la hiérarchie industrielle des castes, assurait « la transmission des procédés et la conser-

« vation des résultats » (*Politique positive*, t. III, p. 228), et appelait sur les arts techniques la bénédiction de certains dieux. C'est à cette époque en effet que s'établit l'hérédité des professions, les classes étant alors des moules économiques rigides qui permettaient de cristalliser les effets de la division du travail, de conserver la précieuse acquisition des découvertes dont beaucoup devaient auparavant se perdre et de perfectionner par l'hérédité la tradition et l'expérience familiales. L'esclavage aussi eut à ce moment sa justification économique. Il permettait aux militaires de se vouer uniquement à leur métier de guerrier ; tandis qu'il imposait à la masse l'obligation de travailler qui lui répugnait, disciplinait notre nature apathique et paresseuse, en excitant par la grâce de la vie ou de l'affranchissement l'amour contrôlé du travail. Mais le phénomène le plus étonnant, le plus admirable et le plus suggestif pour ceux qui agitent la question sociale, est la première manifestation à cette époque de la concentration des capitaux. Elle se crée non point seulement par le régime brutal de la conquête ; cela ne suffirait point à nous édifier ; mais elle se forme par des offrandes touchantes, par des « donations privées » ou publiques, librement offertes au sacerdoce polythéique ou même astrolâtrique » (*Politique positive*, t. III, p. 239). Quel admirable enseignement économique que ces offrandes spontanées faites à un sacerdoce héréditaire, vénérable et vénéré grâce à sa supé-

riorité morale et mentale, qu'on reconnaissait seul apte à utiliser dignement les accumulations matérielles. « Tous les peuples sédentaires sentent bientôt que la « concentration des richesses, surtout rurales, cons- « titue la principale garantie de leur bon emploi, « toujours fondé sur la confiance et la responsabilité » (*Politique positive*, t. III, p. 239). Remarquons en passant que cette concentration consolide l'adoucissement du sort des femmes en les dispensant chez leurs époux d'un travail trop rude.

§ 12. — Polythéisme intellectuel. — Polythéisme militaire

Cette immense période du polythéisme ne fut pas toujours homogène : primitivement théocratique ou conservateur, il évolua par le polythéisme intellectuel des Grecs vers le polythéisme militaire des Romains. A. Comte est sévère pour l'élaboration grecque ; les perpétuelles dissensions et les guerres intestines du Péloponèse constituèrent autant d'énormes entraves au développement économique de la Grèce. C'est sous l'impulsion de la métaphysique dissolvante dont le berceau fut la Grèce que s'accomplit la démolition de l'admirable construction théocratique : par exemple, les législateurs conservèrent l'hérédité des matériaux en supprimant celle des fonctions correspondantes. Au point de vue économique, le génie hellénique a peu agrandi le patrimoine de l'humanité (*Politique positive*, t. III, p. 273). Il annonce la décadence du

régime théocratique qu'accentue le polythéisme militaire des Romains. Celui-ci consacre la subordination du sacerdoce aux guerriers, du pouvoir spirituel au pouvoir temporel. L'industrie perdait son principal protecteur, en même temps que les castes industrielles disparaissaient et se fondaient dans l'unique caste militaire. Il résulta de ces changements de profondes modifications dans l'ordre social ; le régime des castes conciliait la richesse avec la puissance. Si l'on maintenait la caste militaire en laissant peu à peu s'organiser le pouvoir rival et indépendant de la richesse, de fatals conflits devaient surgir, car seule la source divine des castes théocratiques justifiait l'indiscutable suprématie de la naissance (*Politique positive*, t. III, p. 366, 391, 395).

Ainsi le polythéisme évoluait en laissant fleurir puis dépérir d'admirables institutions qu'il fallait remplacer et rajeunir. L'empire romain, ayant obéi à sa destinée, était à bout de conquête et de force militaire. Quelque chose de nouveau devait donc apparaître après les convulsions des grandes invasions et du sein de l'époque confuse du moyen âge.

§ 13. — Moyen âge : période du monothéisme défensif
(de développement spontané)

Jusque-là, l'organisation sociale s'était caractérisée par le régime de la conquête, par l'asservissement de l'étranger : l'aigle romaine était une bête de proie.

Cette politique atteignit son apogée sous l'Empire, tandis que parallèlement l'organisation industrielle végétait ou se développait péniblement comme un arbrisseau qu'étouffe l'ombre d'un chêne séculaire. Or, au moyen âge, le polythéisme offensif se transforme philosophiquement, selon l'expression d'A. Comte, en un monothéisme défensif. L'Empire, ayant fini de s'accroître, devait dès lors songer à sa conservation à cause de son immense extension. Les invasions barbares le menaçaient, l'enserraient. La création des latifundia émiettait le pouvoir central au profit des chefs terriens, dispersion plus favorable à la défense à laquelle chacun se sent plus directement intéressé, qu'à l'offensive qui exige une autorité centralisée. Ainsi naissait le régime féodal, aidé dans son éclosion convulsive, par les admirables institutions du catholicisme, dont la doctrine, ennemie de la guerre, se proposait de fonder à sa manière une Société des Nations et dont l'Église combattait la suprématie des chefs temporels militaires, ses rivaux. Cette décroissance du régime de la guerre s'accompagna d'importantes créations économiques. L'esclavage, suivant une remarque de Dunoyer (1825) reprise par Comte, tendait à disparaître par suite de l'abolition de la traite à l'intérieur de l'Empire ; le maître ménageait ses esclaves rares et précieux, qui s'attachèrent au sol et à la maison et devinrent de véritables serfs (*Philosophie positive*, t. V, p. 210). De son côté, le serf admis à participer à la vie

de famille et à la vie religieuse fut digne de briguer l'affranchissement grâce à un labeur opiniâtre. Ainsi l'apprentissage industriel de l'humanité se poursuivait et magnifiait le travail, si pénible à notre imparfaite nature, en le liant à l'irrésistible besoin d'indépendance des individus. Toutefois, il faut remarquer que l'affranchissement des serfs agricoles fut moins rapide que celui des serfs urbains. Telles sont les grandes créations économiques de la phase initiale du moyen âge ; elles s'épanouissaient sous l'égide de l'Église catholique qui « interposait directement entre le maître « et l'esclavage ou entre le seigneur et le serf, une « salutare autorité spirituelle, également respectée de « tous deux et continuellement disposée à les ramener « à leurs devoirs mutuels » (*Philosophie positive*, t. V, p. 216). Bientôt, la transformation de l'esclavage en servage se compléta par la distinction considérable entre les entrepreneurs et les travailleurs. « Cet avènement décisif des entrepreneurs résulta spontanément de la phase précédente où la libération de « chaque travailleur dut souvent aboutir à des accumulations suffisantes » (*Politique positive*, t. III, p. 49). Cette conquête enleva au travail son caractère purement individuel et donna au commerce et à la fabrication des vues collectives, des plans d'ensemble, qui, en multipliant les produits, leur trouva des débouchés nouveaux. C'est alors que la vie économique se hausse d'un degré dans l'ordre de la dignité sociale,

jusqu'alors uniquement accaparée par les fonctions militaires. Certes, l'économie rurale resta fort en arrière de cette progression urbaine, parce que les forces paysannes étaient disséminées et parce que les chefs féodaux tendaient à se transformer en grands propriétaires fonciers. Mais elle évolua peu à peu grâce à la pénétration industrielle des villes qui donnaient aux serfs l'occasion de se libérer en accumulant un pécule de produits manufacturés, dont le trésor servait à leur émancipation. Par le commerce surtout qui institua alors de vastes expéditions dans les contrées orientales, s'affirma l'esprit d'ensemble naissant de l'industrie, caractère nouveau qui se communique bientôt à la production manufacturière.

§ 14. — Emancipation médiévale de l'industrie

Par quel procédé l'émancipation médiévale du travail fit-elle éclater les cadres séculaires qui l'enserraient maintenant? Le but permanent qu'a cherché consciemment ou inconsciemment à atteindre l'Humanité dans son évolution économique, a été de « s'occuper uniquement d'agir sur la nature, pour la modifier autant que possible de la manière la plus avantageuse à l'espèce humaine; ne tendre à exercer d'action sur les hommes que pour les déterminer à concourir à cette action générale sur les choses » (*Politique positive*, t. IV, appendice, Sommaire appréciation de l'ensemble du passé moderne, p. 25).

S'affranchir, pour subjuguier les forces de la Nature, tel fut le plan. A. Comte prétend que le centre de l'affranchissement fut d'abord la campagne qui fut ensuite frappée de paralysie dans son développement ultérieur. Car il est bien évident qu'au début du moyen âge, les grands centres étaient fort réduits, l'industrie et le commerce embryonnaires. Seule l'existence agricole prédominait, non seulement pour aménager le théâtre de notre future activité, mais aussi à cause de la « prédilection instinctive des chefs féodaux pour la « vie rurale » (*Philosophie positive*, t. VI, p. 21). Remarquons que l'affranchissement s'est bien effectué dans la série ascendante, suivant notre principe de classement. Cette émancipation individuelle trouva un puissant auxiliaire auprès du clergé « qui avait toujours « spontanément proclamé d'une manière plus ou moins « explicite l'affranchissement volontaire comme un « véritable devoir chrétien » (*Ibidem*, p. 24). La bulle du pape Alexandre III abolit en effet l'esclavage dans la chrétienté. Mais pour atteindre à de grands résultats, la liberté individuelle ne suffisait plus : il fallait la liberté collective.

La campagne ayant eu l'initiative de la libération individuelle, c'est aux villes que revient l'honneur de l'émancipation collective par l'indépendance des communes. Instinctivement, le travail sentait que son avènement avait pour condition la liberté et pour caractère propre la spécialité « c'est-à-dire que l'ambition

« prépondérante des nouvelles forces a été concentrée
« vers leur développement industriel, en s'abstenant
« de prendre réellement, à la haute gestion des affaires
« publiques, aucune autre part ordinaire que celle qui
« se rattachait à une telle destination dont l'accom-
« plissement ne pouvait alors faire naître d'autre grand
« besoin politique que celui d'un essor suffisamment
« libre des facultés industrielles » (*Philosophie positive*,
t. VI, p. 42). Sauf bien entendu l'anomalie de quelques
perturbations secondaires. Il faut rattacher à ce pro-
gramme la fondation des corporations qui unissaient,
disciplinaient le travail et refrénaient les changements
de carrières désordonnés. Eviter les luttes politiques
autant que possible pour ne pas déplaire aux pouvoirs
existants, augmenter la puissance et la considération
de chacun par la richesse acquise, c'était reconnaître
de la part des communes « que l'action sur la nature
« était la seule voie qui leur fut ouverte pour améliorer
« leur condition sociale » (*Politique positive*, t. IV.
Appendice. Sommaire appréciation de l'ensemble du
passé moderne, p. 26). Un autre plan eût fait dériver
les forces naissantes vers des dissensions politiques
dont leur faiblesse initiale eût été la première victime,
comme en témoigne l'exemple des villes italiennes. La
constitution politique de l'époque favorisait heureuse-
ment ces efforts, grâce à l'existence d'un pouvoir spiri-
tuel ou temporel assez fort pour contenir des ambitions
qui eussent nui au but poursuivi. Il y a ici une concor-

dance remarquable entre l'augmentation de liberté et l'augmentation de puissance, — par une sage subordination aux lois naturelles. Cette tactique, remarque finement A. Comte, détournait sur la Nature notre instinct de domination qui, jusque-là, s'était exercé sur les hommes et elle contribuait psychologiquement à affaiblir le régime de la guerre. D'autre part, il est naturel qu'un tel résultat fût acquis grâce aux efforts des corporations commerciales, dont les opérations comportent plus de liberté et d'étendue, plus d'abstraction et plus de coalition, — conformément à notre principe de classement social. D'ailleurs les ennemis de l'industrie naissante s'y ralliaient peu à peu à cause des nouvelles jouissances et du luxe dont elle était la source principale. La noblesse était considérée par le travail comme constituant le principal débouché de la production. Une harmonie spontanée tendait à s'établir entre les diverses classes.

§ 15. — Du XV^e au XVIII^e siècle exclusivement
(Période de développement systématique)

Tel est le bilan économique remarquable de la période de développement spontané, propre au moyen âge et qui s'arrête à la fin du XIV^e siècle : affranchissement individuel, puis collectif, séparation des entrepreneurs et des travailleurs, conquête graduelle de la puissance par le travail et la richesse principalement et non par la politique, déclin marqué du régime militaire qui d'offensif devient purement défensif.

Ces conquêtes du travail vont s'affirmer pendant la période suivante, du ^{xv}^e au ^{xvii}^e siècle. L'institution des armées soldées qui avait été inaugurée pendant la période précédente est régulièrement admise partout ; le régime guerrier s'amointrit en abandonnant à l'industrie des bras de plus en plus nombreux et expérimentés. Ainsi se vérifie toujours la concordance entre la série organique et la série critique. Cette phase de l'évolution occidentale fut partout caractérisée par l'avènement de pouvoirs politiques constitués et centraux et par la déchéance croissante de la féodalité dispersée. Pendant la période antérieure, les classes laborieuses n'avaient pris part à la politique que d'une façon secondaire et juste dans la mesure où elle pouvait servir à leur indépendance : s'alliant tantôt avec les grands chefs aristocratiques comme en Angleterre, tantôt avec la royauté, comme en France, en un mot toujours avec celui qui, étant le plus faible, cherchait des auxiliaires eux-mêmes peu puissants et les entraînait à sa suite par la promesse d'un avenir libéral. Pendant cette seconde phase, la royauté a affirmé sa suprématie indiscutable : la monarchie est absolue. La dictature centralisée, naturellement placée à un point de vue politique générale, va tenter de subordonner l'organisation industrielle à quelques conceptions d'ensemble, dont l'immortel Colbert est le grand instigateur. Cependant, malgré sa décroissance, la guerre est toujours considérée comme le but principal des

gouvernements ; « seulement ils avaient reconnu la « nécessité de favoriser autant que possible le développement industriel, à titre de base désormais « indispensable à la puissance militaire » (*Philosophie positive*, t. VI, p. 63). Car de tout temps, l'argent et le rendement de l'impôt sont le nerf de la guerre. L'élément industriel, isolé, inconnu, noyé dans la période confuse de la gestation politique du moyen âge devenait une fonction dans la nouvelle organisation, un organe incorporé, amalgamé dans l'organisme monarchique ou aristocratique. Cette profonde transformation n'alla pas sans influencer sur l'administration des communes. Elles perdirent en indépendance ce qu'elles gagnaient en étendue et en importance ; moins cependant en Angleterre où la dictature aristocratique permettait une décentralisation compatible avec le maintien de certains privilèges urbains. Tandis qu'en France, la noblesse restait passive et se transformait en pépinière de courtisans. Tout ce mouvement d'organisation économique était accompagné de perfectionnements techniques qui augmentaient la production et qu'avaient déjà annoncé les découvertes de la boussole, de l'imprimerie, de la poudre à canon (celle-ci augmentant la puissance de la troupe, permit de la réduire). Le domaine de notre activité matérielle s'élargissait non seulement grâce à la domestication croissante de la Nature, mais encore grâce aux expéditions coloniales. Elles donnèrent à cette époque un

dérivatif précieux à l'esprit de conquête toujours inquiet, toujours puissant ; elles permirent d'étendre les relations commerciales, de les enrichir par la circulation de nouveaux produits et de faire participer les populations retardées au mouvement occidental « en « le montrant comme finalement destiné à l'ensemble « de l'humanité » (*Philosophie positive*, t. VI, p. 68). Époque mémorable où l'industrie se révèle officiellement comme un facteur nouveau d'évolution, malheureusement déshonoré par la pratique de l'esclavage colonial « aussi dégradant pour le maître que pour « le sujet » et dont on ne peut trop déplorer que le pouvoir spirituel de l'époque n'ait pas été l'adversaire acharné, implacable par l'anathème, l'excommunication et au besoin les procédés inquisiteurs.

§ 16. — Période moderne : phase des guerres commerciales
(XVIII^e siècle)

C'est au XVIII^e siècle, début de l'ère moderne, que revient l'honneur de donner à l'élément industriel la prépondérance croissante sur les autres facteurs politiques. Certes, l'esprit de conquête subsiste toujours, mais subordonné aux vues économiques. La guerre devient l'auxiliaire du commerce, en lui procurant de nouveaux débouchés : d'où les guerres coloniales, en lui maintenant ces débouchés par des guerres défensives. Malgré la foison de rivalités sanglantes que déchaîne cette nouvelle situation, il faut voir dans cette interversion de facteurs sociaux un progrès remar-

quable. « Malgré les déplorables luttes suscitées par
« une telle politique entre les divers éléments essen-
« tiels de la grande République européenne, elle n'en
« doit pas moins être envisagée dans son ensemble,
« comme un véritable progrès, en tant que double
« témoignage irrécusable de la décadence naturelle de
« l'activité militaire et de la prépondérance décisive
« de l'activité industrielle, ainsi nécessairement pro-
« clamée dans l'ordre temporel, à la fois le principe
« et le but de la civilisation moderne ». (*Philosophie
posit.*, t. VI, p. 73 *in fine*). Ainsi se poursuit une évo-
lution qui marque chaque conquête de l'élément orga-
nique par une perte équivalente de la série critique.
L'évolution est une onde lente dont le déroulement à
travers les temps élève et abaisse successivement les
êtres ou les choses. Ce graphique sociologique se vérifie
en effet. La noblesse française, par exemple, perd peu
à peu son ascendant politique par son dédain de toute
activité pratique autre que le métier des armes. Aussi
l'alliance de la royauté avec cette classe qui répudiait
les communes, ne pouvait manquer de lui être fatale.
Tandis que l'ascendant des nobles décroît, apparaît
une nouvelle classe puissante par les moyens dont elle
dispose et par l'abstraction des vues qui l'animent : la
classe des banquiers, surgie grâce au développement
du crédit public et des grandes Compagnies finan-
cières. Jacques Cœur fut l'ancêtre du tout-puissant
Fouquet. Mais un grand danger menaçait cette trans-

formation radicale : « un audacieux isolement mercantile » pouvait pousser « activement à la dissolution « violente de l'organisme européen ». La France fut heureusement préservée de ce péril grâce à l'esprit catholique dont était traditionnellement animés ses rois, grâce aussi aux tendances cosmopolites de la philosophie critique du XVIII^e siècle. L'Angleterre malgré sa prospérité matérielle fut une victime « de ce splendide isolement » qui est une tradition grandiloquente de l'égoïsme international, peu enviable à cause des obstacles que l'avenir ne peut manquer de lui susciter. La prospérité de l'activité économique européenne, remarquable pour cette phase de son développement systématique, est dû d'autre part, et c'en est la cause profonde, à l'essor des sciences positives et à l'étroite liaison qui tendait à s'établir entre elles et l'industrie en général. Nous retrouvons ici le fil directeur de l'évolution économique dominé par l'évolution intellectuelle. Ce n'est plus seulement l'art nautique ou l'art médical qui bénéficient du progrès des sciences exactes, ce sont aussi les arts géométriques et mécaniques et déjà plus faiblement les arts physiques et chimiques. La naissance de la classe des ingénieurs consacre socialement cette coopération de la spéculation avec l'action. L'invention de l'aérostat et de la machine à vapeur sont un exemple de la fécondité de cette collaboration, qui devait multiplier à l'infini les relations commerciales.

Ainsi s'affirmait de plus en plus la puissance du travail par le machinisme : cette puissance que le positivisme considère, non pas comme le socialisme, lié à une indépendance sans frein du prolétaire et à l'abaissement croissant des chefs d'entreprise, mais à l'asservissement de la nature frémissante et domptée au sein de géniales machines, qui, en augmentant le rendement de la production, permet, sans nuire à la distinction des entrepreneurs et des travailleurs, d'améliorer la condition de tous sous l'égide d'une sage morale. Il ne faut pas nier le danger que le machinisme présente en éloignant le patron de l'ouvrier. Mais la morale peut le vaincre : elle ne permettra pas à d'envieuses déclamations sur l'égalité de compromettre l'inestimable conquête de la hiérarchie industrielle ; elle augmentera (l'histoire le démontre) la fécondité du travail qui ne s'oppose point au bien-être ni à la libération du travailleur vis-à-vis des forces naturelles, — le seul affranchissement économique qui reste à conquérir pleinement et qui doit être le but permanent de nos préoccupations matérielles. C'est moins dans de brillants meetings que dans le silencieux cabinet de l'ingénieur que se trouve la solution de la question sociale. N'est-ce pas la production intense du machinisme qui vulgarise le luxe, qui rend l'effort plus « attrayant » que celui de l'esclave (la machine antique) et qui permet de réduire la durée du travail sans nuire à son rendement ? Sans oublier jamais que la machine, dans le

déchaînement de sa production, n'a pas seulement le volant, mais aussi et imprescriptiblement la morale comme régulateur.

§ 17. — Phase révolutionnaire et période contemporaine

Le xix^e siècle tend à réaliser cet idéal d'émancipation de l'humanité par le machinisme, malgré l'égoïsme ou l'utopie des classes dont il augmente la puissance ou le bien-être. Mais avant que cette marche nouvelle de l'évolution économique prit un essor vraiment décisif, il fallait qu'au sein des sociétés, l'industrie eût une prépondérance indiscutée. Or l'ancien régime avait fait toutes les concessions possibles au delà desquelles il ne pouvait plus subsister. L'aristocratie et l'armée du travail expropriaient de plus en plus et irrésistiblement la noblesse chevaleresque mais oisive, de son domaine purement militaire. Le poids de l'évolution devait tout entraîner, — pacifiquement sans doute, si l'on s'y fût résigné ; avec violence, si l'on résistait. Or d'antiques éléments sociaux pouvaient-ils ne pas résister, surtout au moment où la sociologie économique n'existait point ? Les forces sociales sont comme les individus : attaquées, elles ne meurent point sans se défendre. L'ancien régime s'est défendu, malgré les avertissements solennels des Goumay, des Quesnay, des Turgot, des A. Smith, de la pléiade des annonceurs économiques. Et l'explosion négative de 1789 a tout emporté : la résistance ignorante a transformé l'évolu-

tion en révolution. La Nation française, soldat de Dieu, eut aussi l'épreuve de l'expérience sociologique : toujours en avant, avec son sang elle a montré qu'il était vain de se dresser contre les lois dynamiques et elle a été à cette époque le « Soldat de l'Industrie ». Et les corporations furent abolies, afin d'agrandir l'initiative personnelle des entrepreneurs et des ouvriers ; et les douanes intérieures disparurent pour libérer le commerce ; partout une croyance aveugle à la Liberté, panacée infaillible, amoncela les destructions. On s'imagina qu'il suffisait de détruire pour construire. Diverses expériences successives aussi décevantes les unes que les autres, — et surtout l'intermède guerrier du règne napoléonien, — convinquirent les masses de l'inanité de toute action uniquement révolutionnaire. Le retour à l'ordre matériel, grâce à la Restauration, ramena l'activité de tous à l'usine, à l'atelier, au travail créateur. Comme après un orage, la campagne resplendit dans la grâce de ses feuillages rafraîchis, — la Nation française reprit une force nouvelle « pour ne « s'occuper essentiellement désormais que de réaliser « l'heureuse influence de l'état de paix sur le développement continu de l'évolution industrielle » (*Philosophie positive*, t. VI, p. 217). La seule secousse de 1830 suffit à convaincre que l'évolution économique poursuivrait son cours invariablement. Le xix^e siècle continuant le xviii^e sans le répéter, le patriciat du travail prit de plus en plus la place du patriciat de la guerre ;

la banque fut le centre de la prépondérance matérielle, en attendant qu'elle devint celui de la puissance politique, grâce à la généralité suprême de ses fonctions.

C'est l'époque des grands travaux de science économique et sociologique : la doctrine classique s'épanouit avec l'allure imposante d'une science constituée, le socialisme naît utopique d'abord, puis se systématise. Le positivisme lui aussi apparaît fondé par le puissant génie de Comte et se développe lentement, moins par un bruyant fracas de polémique qu'aidé par l'inéluctable évolution des esprits et des cœurs.

La technique industrielle réalise de son côté les espoirs pleins de promesses qu'elle avait fait naître au siècle précédent : les métiers ingénieux apparaissent, l'électricité se double de la vapeur, les modes et voies de communications se généralisent et se multiplient, la chimie fait triomphalement son entrée dans l'industrie. Le globe tend à devenir une fourmilière avec ses mines, une ruche avec les usines de sa surface ; la royauté de l'homme détrône la Nature des métaphysiciens. Seule l'industrie agricole demeure en arrière, sans doute à cause de l'essor absorbant des fabriques urbaines. Mais l'équilibre tend de nos jours à s'établir dans ce domaine de notre activité. La complexité de l'industrie, son épanouissement récent, rapide, l'éloignement du patron de l'ouvrier, les crises de chômage ou de surproduction dues au machinisme posent le

redoutable problème des relations du capital et du travail, question tout à fait moderne, qui révèle le caractère profondément nouveau de la civilisation actuelle. Cette « scission croissante entre la tête et les bras » est causée principalement par la méconnaissance de la morale positive et de la sociologie, qui prédispose les ouvriers à écouter « de folles prédications utopiques » et les patrons « à se substituer aux « chefs féodaux, dont ils convoitaient la chute nécessaire, sans hériter pareillement de leur antique « générosité envers les inférieurs » (*Philosophie positive*, t. VI, p. 246). Tout cela consacré par « l'aveuglement doctoral de la métaphysique économique « qui, en présence de pareils conflits, ose couvrir son « impuissance organique d'une irrationnelle déclaration sur la prétendue nécessité de livrer indéfiniment l'industrie moderne à sa seule spontanéité « désordonnée », et avoue ainsi « le vague pressentiment de l'insuffisance radicale des mesures politiques « proprement dites, c'est-à-dire temporelles » et non morales (*Ibidem*, p. 247).

Telle est, brossée à grands traits, la fresque historique de l'évolution économique. Dans ce défilé de générations innombrables, nous voyons en tête l'homme primitif, armé de l'épieu et à la fin l'ouvrier maniant les leviers d'une machine obéissante et souple. Nous figurons ainsi d'une façon concrète le sens fondamental de la progression organique accompagnée de sa concor-

dance critique, par l'avènement irrésistible du régime de l'industrie se substituant peu à peu au régime de la guerre. L'énoncé de cette loi peut se résumer ainsi : l'activité est d'abord conquérante, puis défensive et enfin industrielle.

§ 18. — **Espoirs que fait naître l'évolution industrielle**

Mais sommes-nous sortis de la phase des guerres commerciales ? Malgré nos vœux les plus ardents, nous ne le pensons point. Certes, le régime industriel est plus compatible avec la paix que le régime antérieur. Car la *pax romana*, reposant sur la compression du vaincu, — *pax imponere morem*, — suscite des rébellions ; et comme elle ne peut s'étendre au globe entier, elle est toujours menacée par les attaques des peuples qui se trouvent en dehors de ses limites. Elle a favorisé l'essor industriel temporairement en forçant le vaincu à travailler, mais la prépondérance de notre instinct destructeur eût à chaque instant pu compromettre les fruits du travail, si la guerre eût toujours été prépondérante. Ainsi le régime industriel est finalement plus compatible en lui-même avec la paix que la compression à la mode romaine ; car il enchevêtre les relations internationales et devenant plus complexe, il est plus délicat et souffre d'autant plus des perturbations. Cependant, malgré ses qualités, il ne suffit point, à notre avis, à maintenir la paix, même s'il atteignait un développement insoupçonné. Les perspectives sédui-

santes de richesses considérables ou de notre empire croissant sur la Nature, seraient impuissantes à surmonter les tentations de notre égoïsme, de nos ambitions nationales, de nos rivalités internationales, qu'une psychologie positive montre rivées à notre instinct destructeur, toujours en éveil, toujours prépondérant. Le cas de l'Allemagne, se ruant à la conquête de l'Europe, en est un exemple ; car derrière ses canons colossaux, il faut entrevoir ses énormes, ses innombrables cheminées d'usines, affamées de matière première, de charbon, de minerais, etc... Encore une fois, la morale apparaît pour parfaire l'œuvre économique et vient rappeler que la paix internationale comme la paix intérieure des âmes dépend de l'antique lutte de notre égoïsme avec nos penchants altruistes. La phase des guerres commerciales doit être franchie pour atteindre l'ère stable de l'éthique industrielle.

§ 19. — De l'évolution intellectuelle et morale dans ses rapports avec l'évolution économique

Pour nous rapprocher de cet idéal aussi vite que possible, il est bon de scruter le processus philosophique, intellectuel, moral et social qui a accompagné et facilité l'évolution économique, — en vertu de l'intime solidarité qui existe entre les divers éléments de la progression humaine. Au point de vue philosophique, l'évolution économique, s'appuyant sur le progrès des sciences, a réduit de plus en plus le régime des volontés

pour y substituer le régime des lois. Leur antagonisme a commencé sous le fétichisme et sous le polythéisme, il a continué pendant le règne monothéique. Comment, en effet, la technique industrielle, application des sciences d'observation, pouvait-elle ne pas entrer en conflit avec des volontés qu'une touchante prière humaine devait amener à suspendre le cours des lois invariables ? La prévision rationnelle des arts pratiques était la condamnation dans le domaine matériel de la sollicitude providentielle, car « toute
« intervention active de l'homme pour améliorer à son
« profit l'économie générale de la nature, doit certai-
« nement constituer une sorte d'attentat injurieux au
« gouvernement providentiel » (*Philosophie positive*, t. IV, p. 384). Les lois naturelles ne se laissent pas attendrir : elles se laissent modifier souvent grâce à une sage intervention. D'autre part, le travail acharné de l'homme, par des conquêtes arrachées à la Nature, améliorerait progressivement sa condition matérielle, au point de le détourner « de l'avenir céleste par la préoccupation du bonheur terrestre » (*Philosophie positive*, t. II, p. 126). Ainsi l'évolution économique, aidée de la science, contribua avec elle à restreindre le domaine de la théologie. La même antipathie devait finalement surgir entre l'industrie et la métaphysique, dont la méthode critique de libre examen servit seulement à ruiner des institutions surannées, à débayer le chemin à l'industrie, sans jamais pouvoir reconstruire. L'œuvre

de création ne peut être que l'œuvre du travail et de la science, de la coopération du laboratoire avec l'atelier.

Tandis que l'évolution intellectuelle influait ainsi sur l'économique et réciproquement, l'évolution morale poursuivait aussi son cours. La douce fraternité catholique favorisait au moyen âge l'émancipation des travailleurs et adoucissait l'autorité des chefs. Elle sanctionnait puissamment les qualités morales inhérentes à la vie laborieuse, dont le développement progressif, en nous libérant des exigences de nos primitifs instincts, permettait de nous livrer aux épanchements de nos tendances sympathiques. Dès lors, la classe la plus nombreuse put s'adonner aux émotions de la vie de famille, interdite aux esclaves de l'antiquité. « La prédominance commencée au moyen âge de la vie industrielle sur la vie guerrière, a directement tendu à élever d'un degré le type primitif de l'homme social, du moins chez l'ensemble de notre race » (*Philosophie positive*, t. VI, p. 35). Précieux héritage qu'il nous faut conserver et que l'absence de vues systématiques tend à compromettre de nos jours.

§ 20. — Solidarité essentielle entre le développement
du phénomène économique
avec celui de tous les autres phénomènes

Ainsi la contemplation synthétique de l'évolution générale de l'humanité dévoile l'intime solidarité qui unit ses divers facteurs. Tout se tient dans cet immense organisme ; l'élément économique adhère à

la science, à la morale, à la théologie, à la métaphysique, au régime militaire. L'humanité est animée d'un perpétuel mouvement de rénovation ; la naissance de jeunes institutions s'accompagne de la décrépitude d'autres plus anciennes ; il y a entre elles des échanges de bons offices, des alliances momentanées, qui dévient bientôt en hostilité déclarée ; tantôt la combinaison de ces éléments est harmonieuse, et leur développement est lent ; tantôt elle se rompt brusquement avec des révolutions qui sont comme des maladies de croissance. Devant cette complexité si touffue de la réalité, de quel scrupule ne se sent-on pas saisi si l'on veut intervenir efficacement ! Nous avons dit en quoi la liberté de l'école classique est reprochable ; néanmoins, comme elle respecte à sa manière l'évolution si compliquée du monde économique, elle est encore préférable aux brouillonnes et perturbatrices interventions de l'école socialiste, toujours pressée de réformer la nature intime des phénomènes : conclusion de dynamique économique que ne sauraient trop méditer les soviets en herbe ou les bouillants hommes d'action. Quelle science universelle, quels talents de divination ou de diagnostic, quel tact exige l'investiture suprême d'homme d'Etat, de pasteur de peuples ! Il nous paraît alors que les préoccupations politico-économiques doivent être bannies des milieux ignorants, des foules, pour rester l'apanage exclusif de l'élite, du savant, organe spirituel qui indique les solutions. Dans l'or-

ganisme social comme dans le corps humain, c'est le cerveau qui doit commander. « Il est naturel... que
 « tout citoyen ait des désirs politiques parce que tout
 « homme a un intérêt quelconque dans la conduite
 « des affaires sociales... (p. 2). Mais pour les moyens
 « d'atteindre ce but, c'est aux savants en politique à
 « s'en occuper exclusivement, une fois qu'il est clai-
 « rement indiqué par l'opinion publique. Il serait
 « absurde que la masse voulût en raisonner (*Politique
 positive*, t. IV, appendice. Séparation générale entre
 les opinions et les désirs, p. 2 et 3). Voilà qui condamne
 catégoriquement les déclamations démagogiques.

§ 21. — Comment la dynamique éclaire les problèmes
 de l'heure présente (problème du prolétariat)

La dynamique économique, en révélant l'importance croissante de l'industrie, attire nécessairement l'attention sur les conséquences sociales qui en résultent. C'est elle qui donne l'énoncé du problème contemporain : l'incorporation du prolétariat à la société moderne, question que la philosophie positive prétend résoudre. L'histoire montre que « l'évolution industrielle a nécessairement tendu à compléter, chez les
 « modernes, l'irrévocable abolition du régime des
 « castes, en instituant envers l'antique ascendant de
 « la naissance la rivalité progressive de la richesse
 « acquise par le travail » (*Philosophie positive*, t. VI, p. 38). Le catholicisme avait supprimé l'hérédité du

sacerdoce ; l'industrie a supprimé celle des fonctions, en fondant la fortune sur le travail et le talent. Elle a conservé l'hérédité du capital parce que cette institution est un élément essentiel du progrès économique. L'étude du passé montre donc l'avènement moderne du régime purement industriel ; il convient alors de se demander comment organiser la classe la plus nombreuse, le prolétariat, qui contribua par son labeur à cette transformation. Certes, elle a les plus grandes sympathies d'A. Comte qui lui consacre tout un chapitre. « Efficacité populaire du positivisme » dans le tome premier de la *Politique positive*. Au début de l'industrialisme, l'ouvrier était « campé » dans la société ; il était à côté d'elle. L'ouvrier de huit ans, travaillant douze heures par jour et dénoncé par Thiers, montrait l'urgence d'une systématisation. Ne fallait-il pas s'occuper de légitimes revendications sur le salaire, la durée, l'hygiène du travail, le chômage, la maladie?... L'explosion de 1848 mit ces questions à l'ordre du jour. Dès lors, elles n'ont pas cessé de figurer aux programmes des politiciens. Le prolétariat s'est servi du suffrage universel et du parlementarisme pour faire triompher ses revendications ; il a eu recours à l'Etat et il a obtenu de nombreuses satisfactions. Quelquefois les grèves ont illustré de façon sanglante ces étapes. Il est indéniable que le prolétariat s'organise : il se groupe ; des syndicats surgissent partout et se fédéralisent. L'action politique directe du syndicat tend à

se substituer à l'intervention et au parlementarisme. Un état nouveau éclôt à côté de l'état officiel. En Russie, le soviét a renversé le gouvernement provisoire. Certaines de ces conquêtes sont légitimes, respectables ; et sont bien dans le sens de la dynamique économique. Mais où elles apparaissent subversives, c'est quand elles vont contre les notions essentielles de l'ordre statique ; quand elles se dressent anarchiquement contre la hiérarchie des fonctions, la concentration de la richesse, au nom d'une erreur psychologique, l'égalité rousseauiste, qui ne tient pas compte des mauvais penchants de notre nature. Le soviét économique apparaît au positiviste comme oscillant entre une intolérable oppression ou une indiscipline stérile. Non, l'incorporation du prolétariat ne comporte pas l'abolition de la plus précieuse conquête du progrès économique : la séparation entre les entrepreneurs et les ouvriers. Non, elle ne permet pas de confondre l'évolution qui accentue les inégalités, avec l'utopie qui les nivelle. Emancipation, au sens dynamique, est synonyme de progrès, de subordination de l'individu à des principes de moralité supérieure, non d'extension sans frein des individualités ; l'émancipation, c'est surtout l'affranchissement intérieur. « Le « boire, le manger, le vêtement et les autres choses « nécessaires pour soutenir le corps sont à charge à « une âme fervente... Les rejeter tous, cela n'est pas « permis, parce qu'il faut soutenir la nature ; mais...

« rechercher tout ce qui est au delà du besoin... ne « sert qu'à flatter les sens... » (*Imitation de Jésus-Christ*, livre III, chap. 26). Pour A. Comte, incorporation signifie amélioration et respect de l'ordre fondamental. Elle se réalisera beaucoup mieux par la régénération des opinions et des mœurs, grâce à la morale positive, que par l'empirique intervention de l'Etat ou des élus. L'incorporation du prolétariat est principalement un problème d'éducation sociale, pour le prolétariat comme pour le patriciat. Chaque conquête de l'ouvrier doit pouvoir se marquer d'un progrès moral, d'un côté comme de l'autre, conformément au principe comtiste « dévouement et responsabilité chez les « supérieurs, respect et confiance chez les inférieurs ». Oui, la journée de huit heures peut être bonne, mais à condition que les douces émotions de la famille remplacent les jouissances meurtrières du débit de boissons. Les mesures législatives réalisent l'incorporation superficiellement ; elles ne fusionnent pas comme la morale qui « combine », au sens de la synthèse chimique. Elle fait appel, non pas aux intrigues toujours précaires, aux combinaisons d'équilibres temporels toujours instables, mais aux inébranlables convictions intérieures, librement acceptées, fermement pratiquées. Voilà comment la sociologie, la dynamique économique, s'aidant de la statique pose les conditions de l'incorporation prolétarienne, sous la prépondérance sacrée de l'éthique industrielle.

§ 22. — La dynamique économique et la croyance au progrès

La respectueuse et assidue contemplation des générations successives nous dévoile le mouvement interne qui explique le sens général de leur activité. La récompense, la consolation qu'apporte la dynamique sociale en face de ces longues évocations d'efforts persévérants et douloureux est la croyance au progrès économique : l'évolution réalise le progrès. Il est indéniable que cette mission sacrée a été accomplie par l'ensemble de nos prédécesseurs, puisque notre condition matérielle s'est très sensiblement améliorée. « Une grande partie de « l'industrie humaine est directement destinée à nous « faire subir avec avantage des lois immodifiables « comme celles des heures, des saisons et des climats « qui excitent sans cesse notre activité collective ». (*Politique positive*, t. II, p. 30). Et elle y est arrivée : elle a vaincu le temps et l'espace par la locomotive, par le télégraphe ; elle a fécondé la terre en fouillant ses entrailles, en lui arrachant ses minerais ou en lui confiant des semences nourricières ; elle a discipliné la faune et par ses métiers, elle a donné à la flore la souplesse et les reflets chatoyants des tissus précieux. Les savants ont cherché dans de laborieux systèmes la raison des phénomènes pour les modifier, se conformant d'instinct à cet aphorisme comtiste : « Le progrès « consiste toujours à améliorer l'ordre fondamental par « une suite de modifications graduellement relatives à

« un même but » (*Politique positive*, t. II, p. 38). Les grands systèmes bancaires sont nés avec de prodigieuses manipulations de numéraire et l'audace de l'esprit d'entreprise. Un instant troublés par l'essor ultrarapide du machinisme, les rapports du travail et du capital se systématisent peu à peu. Qu'on évoque l'esclave antique, aux chevilles rougies par les fers et qui n'est même pas maître de sa vie, en face du travailleur moderne, maniant sans effort une formidable machine et qui, à la fin de sa journée, s'en va paisiblement se reposer au foyer ! Ce qui prouve bien l'existence du progrès, c'est l'accroissement constant des populations sur la surface terrestre, malgré les plus terribles bouleversements temporaires. Et si l'on considère l'ensemble de l'Humanité, au lieu d'un peuple isolé, on verra que ces progrès économiques ont été accompagnés de progrès intellectuels et moraux. L'admirable extension des sciences en témoigne assez. Et il est hors de doute que tous ces résultats n'auraient pas été atteints si notre nature morale ne s'était pas en même temps améliorée. « Sous le rapport moral surtout, il me
« paraît incontestable que le développement graduel
« de l'humanité tend à déterminer constamment et
« réalise, en effet, à un certain degré, la prépondé-
« rance croissante des plus nobles penchants de notre
« nature..... quoique les plus mauvais instincts conti-
« nuent nécessairement à subsister, en modifiant seu-
« lement leurs manifestations, pendant un exercice

« moins soutenu et plus compliqué doit tendre à les
 « amortir graduellement » (*Philosophie positive*, t. IV,
 p. 202).

Mais notre puissance de perfectionnement n'est pas absolue, comme le pensait Condorcet. L'intervention humaine qui la développe n'est pas omnipotente : elle est conditionnée, elle ne saurait agir que sur l'intensité et la vitesse de l'existence et du mouvement, sans pouvoir jamais les altérer essentiellement. « ... Dans
 « tous les ordres de phénomènes, les modifications
 « portent toujours exclusivement sur leur intensité et
 « sur leur mode secondaire d'accomplissement effectif,
 « mais sans pouvoir jamais affecter ni leur nature
 « propre ni leur filiation principale, ce qui, en élevant
 » la cause perturbatrice au-dessus de la cause fonda-
 « mentale, détruirait aussitôt l'économie des lois
 « réelles du sujet » (*Philosophie positive*, t. IV, p. 207
in fine).

Conclusion : la dynamique économique, doctrine d'énergie

L'idée du progrès économique est moderne. Les anciens regardaient en arrière, vers l'âge d'or, au lieu de regarder en avant. Cette notion ne pouvait naître qu'autant que l'Humanité aurait assez vieilli pour laisser apparaître une continuité suffisante entre les diverses phases et lorsque l'accélération croissante de leur succession lui en aurait donné le sentiment. La sociologie est venue consacrer scientifiquement cette

pensée de Pascal qui a aussi son sens économique. « Toute la succession des hommes, pendant la longue suite des siècles, doit être considérée comme un seul homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement ». Doctrine qui conseille l'effort, l'énergie, qui endure la volonté humaine quelquefois abattue, jamais vaincue et qui donne aux générations sur leur déclin la force de tendre encore d'une main défaillante le flambeau sacré aux héritiers du passé et aussi de l'avenir. Que le positivisme soit une doctrine de devoirs virilement acceptés par nous, survivants d'une guerre dont la fin victorieuse pose encore de redoutables problèmes économiques !

CHAPITRE VI

Conclusions générales ou le Régime sociocratique

La sociologie économique et la morale donnent aux hommes de bonne volonté, convaincus de leur faiblesse, un réconfort, la croyance au progrès industriel, et le salubre orgueil d'agir pour le réaliser. Cependant nous sommes quelquefois saisis d'angoisse devant de terribles catastrophes, comme la guerre de 1914, qui font tout à coup apparaître la bestialité humaine, le gorille de Taine. La férocité allemande à laquelle nous avons été obligés de répondre à notre conscience défendant, pourrait faire douter un instant que plusieurs siècles de civilisation chrétienne aient amélioré la nature humaine. Est-ce que périodiquement, de sanglants bouleversements ne remettent pas tout en question ? Et malgré tout, si quelque amélioration surgit de ces chaos temporaires, si la révolution russe doit réorganiser le monde slave, si de la grande guerre peut naître la Société des Nations, comment le cœur ne se sent-il pas glacé de pessimisme, en voyant le progrès se réaliser par des souffrances inouïes, par des sacrifices innombrables à ce moderne Moloch dévorateur de ses enfants ? La fleur humaine ne peut-elle

s'épanouir que baignée de sang et la sombre doctrine du rachat de J. de Maistre est-elle vraie ?

§ 1. — Cause profonde de l'anarchie moderne

La morale, la sociologie économique apaisent notre inquiétude et nous permettent de combattre sérieusement et efficacement ce désespoir qui menacerait la fécondité de notre activité matérielle. Elles nous montrent que notre évolution pratique s'effectue sous l'étroite dépendance de notre évolution intellectuelle et morale. « Penser pour agir et agir par affection » telle doit être la formule de nos industriels modernes. Et si des catastrophes économiques se produisent, pour en sonder le mal et pour le faire cesser, il faut remonter des actes aux pensées. A l'heure actuelle, l'anarchie des esprits et des cœurs que dénonçait A. Comte au siècle dernier, est encore profonde ; peut-être s'est-elle même aggravée. Il en voyait la cause principale dans la lutte qui existe entre trois philosophies incompatibles : la théologique, la métaphysique, surtout dégénérée en matérialisme, la positive. Elles se disputent la prééminence au sein de l'individu qu'elles déchirent et dans la société qu'elles bouleversent. Les deux premières expliquent les phénomènes par des causes surnaturelles et des entités, la dernière par des lois. La coexistence de trois méthodes ennemies est la source profonde du malaise moderne. Sinon l'une d'elles régnant en souveraine, il faudrait bien qu'un

ordre quelconque s'établit et maintint la paix sociale. Mais comme la loi d'inertie joue ici et aussi celle de l'action et de la réaction, il est difficile que l'une d'elle prenne rapidement la prépotence sur les autres.

§ 2. — Le remède : Rôle de l'éducation

Nos troubles économiques doivent encore durer. Ils dureront, selon Comte, jusqu'à l'avènement complet de la philosophie positive, qui consolidera la transformation la plus difficile des sociétés modernes par le passage définitif de la vie guerrière à l'activité industrielle. Pour le faciliter, il faut s'attaquer aux mœurs, aux pensées, aux sentiments qu'il convient d'éduquer. Car le nombre « accueille avidement les plus absurdes « utopies, sans reconnaître aucune vraie discipline « mentale, sauf envers les jongleurs et les rêveurs. « Toutes ses aspirations sociales l'entraînent à fonder « une brutale oppression contre les chefs nécessaires « des opérations pratiques. Mais la force concentrée « (la richesse) reste encore plus déréglée que la force « dispersée, ou du moins, ses perturbations se font « mieux sentir, comme étant plus chroniques » (*Politique positive*, t. II, p. 292). On ne peut arriver à réformer utilement et solidement que par l'éducation des esprits et des cœurs. Légiférer à jet continu est une stérile agitation et c'est la preuve des décadences qu'une prolifération anormale de textes, de codes, d'instructions. Les lois de maximum n'ont jamais amené le bon

marché ; seuls, le patriotisme et le mépris du lucre peuvent faire cesser la « vie chère ». Le but de l'éducation est de nous rendre « d'abord plus sympathiques, « ensuite plus synthétiques pour nous préparer dignement à être enfin plus synergiques » (*Politique positive*, t. II, p. 391).

§ 3. — Education sociologique de l'industriel

L'industriel, pour être plus synthétique, doit ne pas ignorer la statique et la dynamique économiques. Ces deux rameaux de la sociologie sont alors l'objet de ses constantes préoccupations, grâce à une méthode d'instruction appropriée. Elle lui dévoile par la statique les conditions d'existence de l'ordre fondamental et par la dynamique le sens du mouvement des sociétés. Loin d'opposer ces deux notions, comme la philosophie théologique et la philosophie métaphysique ou négative le font dans leur lutte séculaire, elle les concilie. L'idée mère du positivisme est cette incomparable formule : « Le progrès est le développement de l'ordre ». Il consiste à trouver, à perfectionner l'ordre. S'il y a perturbation, c'est que l'ordre fondamental n'est pas respecté par l'évolution. Il faut y revenir, il faut intervenir, il faut agir : l'Humanité peut donc retirer ses enfants de la gueule du Moloch. Elle peut adoucir par des transitions lentes les malaises qui naissent du passage d'un état économique à un état économique différent. L'art de la politique économique sera fondé sur

la physique sociale : penser pour agir. « Toute institution politique vraiment rationnelle pour comporter une réelle et durable efficacité sociale, doit constamment reposer sur une exacte analyse préalable des tendances spontanées correspondantes qui peuvent seules fournir à son autorité des raisons suffisamment solides : en un mot, il s'agit essentiellement de contempler l'ordre, afin de le perfectionner convenablement et nullement de le créer, ce qui serait impossible » (*Philosophie positive*, t. IV, p. 183). Nous avons dit quelles étaient ces tendances spontanées : l'instinct de la propriété, la hiérarchie des fonctions, la concentration des capitaux, etc... Et surtout au point de vue logique, ne jamais méconnaître l'intime connexité du phénomène économique avec le reste des faits sociaux. « Considérer toujours *simultanément* les divers aspects sociaux, soit en statique sociale, soit par suite en dynamique » (*Philosophie positive*, t. IV, p. 185). C'est ainsi que l'évolution, en évitant les perturbations par une judicieuse intervention, au lieu d'être une série d'oscillations ascendantes sera plus harmonieusement une ligne uniformément ascendante.

Mais puisque la dynamique économique montre le caractère industriel de plus en plus prononcé du pouvoir directeur jusqu'à confondre presque l'économie avec la politique, il convient de se demander quels sont les principes de gouvernement qui présideront à

la systématisation industrielle et qui permettront au patriciat d'être pleinement synthétique.

§ 4. — **Fondement de la distinction du pouvoir spirituel
et du pouvoir temporel**

Le pouvoir suprême appartiendra à deux organes distincts : un pouvoir spirituel et un pouvoir temporel. A. Comte se rapproche ici de de Maistre pour lequel il professe une grande admiration. On ne peut agir sur les pensées et par conséquent sur les actes que par l'éducation. Mais qui sera chargé de cette mission sacrée ? A une fonction sociale doit correspondre un organe social ; car la nature humaine se perfectionne difficilement d'elle-même, contrairement aux idéologies socialistes. Il faut qu'elle soit contrainte. Et par qui ? Par le chef des intérêts matériels ? Mais c'est impossible, puisqu'il s'agit d'organiser les pensées et que le pouvoir temporel systématise les actes. Ou alors ce sera un régime de ministérialisme ou de despotisme administratif « dont le caractère organique propre est « la centralisation du pouvoir poussé de plus en plus « au delà des bornes raisonnables » et dont le « moyen « général d'action est la corruption systématisée » (*Politique positive*, t. IV, Appendice. *Considérations sur le pouvoir spirituel*, p. 187). Et la corruption, c'est le régime de la Russie tsariste, vaincue parce que pillée par ses fonctionnaires. Quant à l'Allemagne moderne, elle est un bel exemple de ce despotisme

qu'on a pu qualifier de caporalisme industriel. La doctrine mystique de l'Etat allemand se reflète bien dans les discours de ce chef temporel à jamais honni, Guillaume II, dont le délire d'orgueil et l'aberration ne redoutaient point de mêler les invocations au vieux dieu allemand à l'odeur de la poudre sèche et au fracas du glaive. Voilà à quel résultat aboutit la confusion des deux puissances. Il faut donc que l'éducation, la réorganisation des idées et des sentiments soit confiée à une classe spéciale, à un pouvoir directeur spirituel, à une sorte de sacerdoce moderne. L'histoire révèle l'immortelle gloire du moyen âge d'avoir le premier politiquement consacré cette séparation. Ne reconnaît-elle pas ainsi la division entre la théorie et la pratique, admise dans tous les domaines et « qu'il serait étrange « de repousser pour l'art et la science les plus difficiles ? » (*Politique positive*, t. I, p. 89). N'est-elle pas une application et une application suprême de la division du travail d'organisation ? N'est-elle pas conforme « à la lumineuse division, ébauchée par M. Du- « noyer, entre les arts qui perfectionnent l'homme et ceux qui modifient le monde ? » (*Politique positive*, t. II, p. 408, *in fine*). Au capitaine industriel appartiennent les spécialités, les buts étroits et techniques du métier. Au savant, l'esprit de synthèse, les vues d'ensemble, l'esprit créateur, qui, haut placé, juge par une rapide contemplation l'harmonie de l'ensemble. Les yeux fixés sur la plus belle époque du moyen âge,

A. Comte énumère les fonctions du pouvoir spirituel : régler les opinions, les penchants, les volontés, — les tendances ; il est chargé de l'éducation, c'est-à-dire du « système entier d'idées et d'habitudes nécessaires » pour préparer les individus à l'ordre social dans lequel ils doivent vivre et pour adapter, autant que possible, à la destination particulière qu'il doit remplir » (*Ibidem*, p. 193). Non seulement, sa sollicitude se dévouerait à la formation de la jeunesse, mais encore à celle des hommes faits, pour rappeler à chaque instant aux prolétaires ou aux patriciens les principes qui leur ont été enseignés. Mais ce sacerdoce nouveau ne peut dignement remplir sa mission que s'il est le vivant exemple de la supériorité de l'intelligence et du cœur. Il aura longuement étudié l'ensemble des sciences préliminaires, et il aura approfondi la sociologie ; il sera l'entraînante force qui, par la dignité de sa vie, imposera le respect et l'exercice de l'éthique industrielle.

§ 5. — Caractères généraux du nouveau pouvoir spirituel

C'est pourquoi, de même que la croissance de l'industrie correspond à un recul du régime militaire dans l'ordre temporel, de même à un développement croissant de la science répond le déclin de plus en plus prononcé des entités, dans l'ordre spirituel. Socialement et politiquement, cette concordance doit se traduire par l'avènement de classes nouvelles ; si le premier

des patriciens industriels, le banquier, doit remplacer la chevaleresque noblesse, le savant est le nouvel organe spirituel qui doit se sublimer assez par son éducation morale pour s'élever jusqu'à la dignité d'ecclésiastique scientifique. On saisit nettement ici combien tous les facteurs sociaux sont solidaires les uns des autres. Ainsi le positivisme restaure sur de nouvelles bases la construction grandiose du moyen âge, abattue par l'explosion révolutionnaire dont l'unique principe fut, après l'accomplissement des premières violences, de poursuivre avec frénésie le progrès matériel et intellectuel, en délaissant le progrès moral, base de toute amélioration sociale.

Donc la constitution comtiste a pour base ce principe fondamental : le pouvoir matériel et concentré chez les grands ou les riches ; le pouvoir intellectuel et moral appartient aux sages et aux prêtres. « Le « sacerdoce se rattache ainsi à la vie civile par les lois « physiques qu'elle applique journellement et à l'exis- « tence domestique par les lois morales qu'elle fait « constamment sentir : il lie les unes aux autres par « les lois intellectuelles qui forment son propre do- « maine » (*Politique positive*, t. II, p. 312). Combien nous sommes loin des préoccupations terre à terre d'un Montesquieu ou des réformateurs de la Révolution qui pèsent à la balance juridique l'égalité de puissance exacte, à un millièbre près, entre le législatif, l'exécutif, le judiciaire ! (sans pouvoir y parvenir). Et

pour que le pouvoir spirituel garde toute son indépendance, pour qu'il ait l'autorité que confère l'auréole de sainteté, il ne participera point aux richesses : il prononcera un vœu infrangible de pauvreté. La richesse corrompt ; le prêtre ne peut être ni banquier, ni industriel, ni ouvrier. Il a une fonction hétérogène et ce sera au patriciat industriel à entretenir ce sacerdoce nouveau. Ce n'est plus à chaque capacité selon ses œuvres : l'œuvre de sacerdoce est sacrée ; sa récompense comme son action, est morale. On le paie en amour, en respect, en dévouement, en sentiment ; car les divers travaux spéculatifs, dont l'utilité est moins immédiatement sentie « en vertu de leur destination « plus indirecte et plus lointaine, quoique leur efficacité finale soit réellement très supérieure, sont destinés, par leur nature, à trouver surtout, en une « vénération prépondérante, leur juste rémunération « sociale ». (*Philos. posit.*, t. VI, p. 308). Ainsi même sera organisé le pouvoir qui est maintenant dispersé entre une infinité de littérateurs sans profondeur, dont le règne est dédaigneusement qualifié de « pendantocratie » par A. Comte.

§ 6. — Relations du nouveau pouvoir spirituel
avec le pouvoir temporel industriel

Le sacerdoce vénéré reformera les idées, les sentiments pour arriver à modifier les mœurs et les actes. Or, ceux-ci relèvent aussi du pouvoir temporel, puis-

qu'ils sont accomplis par les divers organes de l'activité économique. Ainsi se pose le problème des relations des deux pouvoirs. Certes, il faut se féliciter que le pouvoir temporel ait eu jusqu'à présent la prédominance. Car pendant l'inter règne révolutionnaire de la liberté critique, pendant l'absence de toute doctrine morale généralement acceptée et pratiquée, la société ne pouvait être sauvée de sa dissolution que grâce à une compression exercée par le pouvoir central. Néanmoins, cette empirique organisation dont le régime parlementaire est une émanation, selon Comte, ne peut être qu'éphémère et parvient à peine à dissimuler les impasses économiques dues à l'absence de vues d'ensemble. Pourquoi notre France bien-aimée a-t-elle été acculée sans préparation à l'effroyable boucherie de quatre ans de guerre? Pourquoi aucune voix éloquente et passionnée n'a-t-elle dénoncé dans une philippique courageuse l'hypertrophie menaçante du commerce et de l'industrie allemands? Est-ce par ignorance, par absence de vues générales que personne n'a utilisé les renseignements que nous ne pouvions pas ne pas avoir? Est-ce par dégradation morale, par démagogie pour flatter l'insouciance paresseuse des masses et pour assurer, sans souci de la France, l'avènement de telle ou telle coterie? Quoi qu'il en soit, les positivistes, devant cette impuissance politique, ne sauraient admettre que le pouvoir temporel conservât la suprématie sur le pouvoir spirituel. Il ne faut pas s'imaginer

que celui-ci demeure purement contemplatif : sur le théâtre du drame économique, il joue un rôle. Dans la lutte pour la vie contre les fatalités de tous ordres, l'agent humain doit être soutenu, encouragé, et demeurer sain, énergique, intelligent. C'est l'office du pouvoir spirituel de l'aider à cheminer dans l'âpre voie du labeur. « Le gouvernement proprement dit, « devient, à cet égard, un simple auxiliaire du sacer- « doce, en constituant artificiellement une force maté- « rielle capable de modifier indirectement les volontés « d'après la prescription et l'interdiction de certains « actes... Mais le perfectionnement direct de l'agent « universel de tous ces arts (industriels), constitue une « seule industrie générale, nécessairement indivisible « malgré son immensité et qui devient l'office caracté- « ristique du nouveau sacerdoce » (*Politique positive*, t. II, p. 318 sq.). Ainsi le pouvoir spirituel est destiné surtout à modifier le pouvoir matériel. Mais comment? Le grand écueil qui guette le premier dans l'accomplissement de son office caractéristique, est de vouloir commander quand il faudrait persuader et convaincre. Le pouvoir spirituel est un organe purement consultatif dans l'action ; il se borne à faire appel à l'intelligence, aux sentiments : il avertit le pouvoir temporel qui agit, commande, réalise. Sinon, il dégénérerait, comme les classes sacerdotales de l'antiquité, en une espèce de tyrannie rétrograde. A l'inverse, le pouvoir matériel est consultatif quant à l'éducation et délibératif quant

à l'action. « Regarder l'autorité spirituelle comme
 « devant être, par sa nature, finalement décisive en
 « tout ce qui concerne l'éducation soit spéciale, soit
 « surtout générale et seulement consultative en tout
 « ce qui se rapporte à l'action... l'autorité temporelle,
 « au contraire, entièrement souveraine quant à l'ac-
 « tion... ne peut exercer à son tour sur l'éducation
 « qu'une simple influence consultative » (*Philosophie
 positive*, t. VI, p. 317). Echange de bons procédés,
 certes oui, mais durable à une condition, c'est que nos
 mauvaises passions et nos instincts égoïstes ne fassent
 point surgir entre ces deux pouvoirs des conflits graves.
 Cela est inévitable, malgré l'amélioration de notre
 sociabilité, car toute institution humaine est imparfaite
 comme notre nature. D'ailleurs, l'opinion publique,
 base de ces deux autorités, saura bien quand elle sera
 organisée, ramener irrésistiblement ces écarts d'ambi-
 tion entre de justes limites. En dehors de nos mau-
 vaises passions, le régime nouveau ne rencontre aucun
 obstacle qui tienne à sa propre nature. Car le conseil,
 basé sur la science, est démontrable et le commande-
 ment est discutable par l'organe consultatif. Leur
 caractère relatif ne peut manquer d'atténuer bien des
 conflits. « L'étude systématique de l'ordre réel et le
 sage essor des modifications qu'il comporte sont trop
 connexes pour ne pas susciter une intime alliance
 entre leurs organes respectifs » (*Politique positive*,
 t. III, p. 65).

§ 7. — Rôle de conciliation économique
du nouveau pouvoir spirituel

Nous pensons que cette division des deux pouvoirs est le nouveau problème politico-économique que nous lègue la liquidation de la guerre. Car la redoutable question des relations du capital et du travail s'y rattache étroitement. « Dès que les travailleurs français « se concerteront aussi librement que leurs chefs, « l'antagonisme matériel se développera de manière à « faire bientôt sentir des deux parts le besoin d'un « régulateur spirituel » (*Politique positive*, t. I, p. 167). Pouvons-nous éviter que le conflit ne s'aggrave jusqu'à la lutte armée ? Pour y parvenir, il faut remonter le courant avec une volonté de fer : il faut se mettre en travers des appétits, il faut brider la cupidité. Et qui donc peut affronter cette lutte, si ce n'est une puissance indépendante de l'or et puisant dans la sincérité de ses sentiments, de ses convictions et dans l'estime publique, l'entraînante, l'irrésistible force de l'exemple, de l'apostolat ? C'est le sacerdoce nouveau qui développera avec succès les thèmes de l'évangile sociologique. La nouvelle prédication philosophique s'appuiera sur l'histoire ; elle évoquera avec le pittoresque d'une imagination précise, les générations disparues ; elle fera sentir l'importance de leur héritage et le patron et l'ouvrier éprouveront le sentiment de l'humilité devant le poids écrasant du passé. Ils se con-

vaincront alors que leurs droits se réduisent à bien peu de chose ; que leur individu est infime et que leurs fonctions diverses comportent surtout le devoir de conserver un patrimoine qu'ils n'ont pas créé et de l'augmenter pour la postérité. « C'est en parlant exclusivement au nom du passé qu'il contemple sans cesse et de l'avenir qu'il médite toujours que le vrai sacerdoce devient l'unique consécrateur efficace de toutes les dignes autorités empiriques, civiles ou domestiques » (*Politique positive*, t. II, p. 315). Invoquer le sentiment social sous toutes ses formes, — solidarité entre les vivants, continuité avec les générations passées et futures, — tel est le programme du prêche moderne. L'ordre fondamental que révèle la sociologie, montre qu'il y a partout des devoirs et que la notion de droit est anarchique : car « l'un est au fond purement individuel et l'autre directement social ». La tâche du nouveau sacerdoce dans l'organisation du travail moderne est énorme puisqu'elle vise à remplacer « la discussion vague et orageuse des droits pour la détermination calme et rigoureuse des devoirs respectifs » (*Philosophie positive* t. IV, p. 315). Ce qui n'est pas de tout la même chose : « puisque cette distinction générale représente alternativement la prépondérance sociale de l'esprit métaphysique ou de l'esprit positif : l'un conduisant à une morale presque passive où domine l'égoïsme ; l'autre à une morale profondément active, dominée par la charité »

(*Ibidem*). C'est sur ces bases que le nouveau sacerdoce imposera silence aux clameurs anarchiques du socialisme. Il répétera ce que l'histoire lui apprend par cette déclaration de la municipalité de Paris en 1790. « Le corps municipal est instruit que des ouvriers de « quelques professions se réunissent journellement en « très grand nombre, se coalisent au lieu de travailler « et font des arrêts par lesquels ils fixent arbitrairement le prix de leurs journées. Tous les citoyens « sont égaux en droit, mais ils ne le seront jamais en « facultés, en valeur, en moyens. La nature ne l'a pas « voulu. Il est donc impossible qu'ils se flattent de « faire tous les mêmes gains » (Cité par le journal la *Démocratie nouvelle* du 30 mai 1919 sous le titre : « Du droit de grève »). Le pouvoir spirituel par contre se fera auprès du patriciat industriel l'interprète des justes revendications ouvrières ; Comte préconisait, par exemple, de son temps, la réforme de l'abrutissante division du travail qui, poussée à outrance, voue irrémédiablement l'agent à l'esprit de détail, à la spécialité aveugle. C'est à la corporation spéculative qu'il appartient de maintenir, en les vivifiant, les vues d'ensemble et les indispensables généralités qui forment le suc de son étude. Entre le capital et le travail, le sacerdoce s'interposerait comme organe de pacification industrielle, sorte de pouvoir arbitral qui rendrait des décisions consultatives, avec l'autorité morale que confèrent la sainteté et la science. Toujours contre l'une

ou l'autre partie, il maintiendra que le progrès est le développement de l'ordre et que l'ordre ne peut être réalisé qu'en faisant son devoir avec une conscience de plus en plus scrupuleuse. Il reprendra une à une les conclusions de la statique et de la dynamique économiques en donnant à leur abstraction austère la vie, la chaleur du sentiment par une éloquence vibrante de l'amour de l'Humanité. Quel tableau émouvant ne peut-on broser avec la notion du salaire familial par exemple ! Ou bien en faisant ressortir les services imposants rendus par la concentration des richesses ! Dans sa tâche, le sacerdoce sera soutenu par les classes populaires, grâce à des sympathies communes « tenant à une certaine similitude de situation pratique et à des habitudes équivalentes d'imprévoyance matérielle, ainsi que par des intérêts analogues envers les chefs temporels, maîtres nécessaires des principales richesses » *Philosophie positive*, t. VI, p. 355).

§ 8. — Caractères généraux du pouvoir temporel industriel

Ainsi la puissance spirituelle est le conseil suprême du pouvoir temporel, de l'autorité ayant à son service la force compressive et la richesse. Livré à lui seul, comme de nos jours, il manque de vues d'ensemble et de force morale suffisante pour prévenir les catastrophes. Un pouvoir central dont le caractère tend à être de plus en plus industriel ne peut asseoir soli-

dement une économie quelconque sur un simple équilibre de forces matérielles : « Les intérêts absolument abandonnés à eux-mêmes, sans aucune autre discipline que celle qui résulte de leur propre antagonisme, finissent toujours par atteindre le degré d'opposition directe » (*Politique positive*, t. IV, appendice. *Considérations sur le pouvoir spirituel*, p. 209). On ne le voit que trop de nos jours dans les débats du capital et du travail ou aucune des deux parties ne songe à l'amour du prochain. Puisse ne pas se réaliser trop tôt cette prédiction d'A. Comte : « Les classes les plus disposées aujourd'hui à ne reconnaître d'ascendant réel qu'à la richesse seront alors amenées par des expériences décisives et peut-être fort douloureuses, à implorer la protection nécessaire de cette même puissance spirituelle qu'elles regardent maintenant comme essentiellement chimérique » (*Philosophie positive*, t. VI, p. 361).

Cependant le pouvoir temporel doit conserver son indépendance, car il commande tandis que le spirituel conseille. Celui-ci n'a qu'une influence préparatoire. L'exécution lui échappe ; les considérations spéculatives sont trop abstraites et trop lointaines pour que des esprits vraiment contemplatifs puissent jamais prétendre à l'administration des questions de détail. Ainsi que la dynamique le démontre, le nouveau gouvernement aura des préoccupations surtout économiques. Son principe d'action est celui-ci : « L'action

« de gouverner doit être réduite à ce qui est indispensable pour établir une subordination de travaux « dans l'action générale des hommes sur la Nature « qui est le but final du système » (*Politique positive*, t. IV, appendice. *Sommaire application du passé moderne*, p. 37). Cette formule n'implique donc pas l'étatisme, l'intervention incessante en faveur du « nourrisson social ». Celle-ci doit être « réduite » à ce qui est « indispensable ». Par là Comte se rapproche de l'école classique. Cette conception de l'Etat fait tomber bien des budgets : celui de l'Instruction publique qui demeure libre, celui des Beaux-Arts ; elle diminue celui de la Justice etc... Bien des services publics comme ceux d'assistance, d'hôpitaux reviennent à l'initiative privée, sagement dirigée par l'autorité spirituelle. Car l'idéal politique comtiste est que le gouvernement doit tendre à devenir plus moral que politique. Il interviendra surtout dans les questions économiques sous la haute inspiration du pouvoir spirituel qu'il comprendra parfaitement, étant devenu plus synthétique grâce à son éducation. C'est dans ce domaine que le positivisme se sépare de l'école classique et qu'il essaie de prévenir les déviations, les crises en s'aidant de la statique et de la dynamique économiques, sans extase devant la liberté naturelle. Comte n'a donné aucun programme bien détaillé d'organisation économique : il n'en a pas eu le temps puisqu'il est mort avant l'élaboration de son « système

« d'industrie positive ». Cependant il a songé à l'organisation du pouvoir directeur central.

§ 9. — Le triumvirat systématique

Ennemi de l'égalité, A. Comte condamne le suffrage universel. « Le dogme de la souveraineté du peuple
« s'oppose à toute institution régulière, en condamnant
« indéfiniment tous les supérieurs à une arbitraire
« dépendance envers la multitude de leurs inférieurs,
« par une sorte de transport aux peuples du droit divin
« tant reproché aux rois » (*Philosophie positive*, t. IV, p. 35). Ce qui entraîne aux yeux d'A. Comte l'abolition du régime parlementaire. La direction de l'Etat industriel exclut « autant une dissémination exagérée qu'une
« condensation absolue. L'irrévocable abolition du
« régime parlementaire doit bientôt conduire à diminuer le nombre des ministères qui ne furent multipliés qu'afin d'offrir plus d'issues aux ambitions
« perturbatrices » (*Politique positive*, t. IV, p. 450). Ils devront être au nombre des trois seulement : un pour l'agriculture (département de l'intérieur), un pour la fabrication (finances) et un pour le commerce (département extérieur) dans l'ordre de classement déjà adopté. Ainsi le pouvoir temporel central se compose d'un triumvirat systématique essentiellement économique. Comment est-il nommé ? Dans le régime normal, toute élection sera écartée ; l'hérédité aussi.
« Les triumvirs doivent finalement émaner du patriciat

« industriel, dont les trois principaux membres devien-
 « dront chefs nationaux, sans aucune élection propre-
 « ment dite, *d'après la libre d'cision de leurs prédé-*
 « *cesseurs* » (*Politique positive*, t. IV, p. xli). Ainsi
 chaque chef choisi son successeur par co-optation,
 comme les empereurs romains, d'après les libres con-
 seils du chef du pouvoir spirituel. N'est-il pas légitime
 que le supérieur soit le plus apte à désigner le plus
 digne de lui succéder, le mieux placé par ses fonctions
 mêmes, au seul point de vue général, le seul qui lui
 permette un choix sans reproches ? Certes, ici, comme
 partout, il faut faire la part des mauvaises conseillères
 humaines, des passions : sans oublier toutefois que
 leur empire peut être largement affaibli par l'éducation
 régénérée sous la présidence de la puissance spiri-
 tuelle. Il faut remarquer en outre que pendant la
 période préparatoire au régime final, les prolétaires
 pourront être appelés au triumvirat systématique, sans
 qu'un tel avènement « pur de toute démagogie »
 seconde « les tendances au déclassement, puisqu'il est
 « directement représenté comme une anomalie néces-
 « sitée par la situation transitoire » (*Politique positive*,
 t. IV, p. 453). Telles sont la composition et les attri-
 butions du pouvoir temporel industriel.

§ 10. — Principes constitutionnels de l'Etat sociocratique

L'éducation devant faire prédominer le sentiment
 social, la puissance spirituelle au service de cette édu-

cation et conseil du pouvoir temporel, industriel, sont autant d'éléments du régime sociocratique final, que développe le système de la cooptation ou de l'adoption politique. Ni aristocratie, ni démocratie, mais sociocratie ; ce qui peut se résumer ainsi : « la République
« française doit être sociale et non politique ; la répu-
« blique sociale doit être dictatoriale et non parlemen-
« taire ; la république dictatoriale doit être temporelle
« et non spirituelle, d'après une entière liberté de
« discussion ; avènement décisif du triumvirat systé-
« matique » (*Essor empirique du républicanisme fran-
çais*. Note écrite le 17 juin 1852, *Politique positive*, t. III, p. xli). En entendant la république au sens latin et organique de *res publica*, qui rejette l'égalité à outrance, l'arrivisme d'un individu doué d'un orgueil démesuré, d'un parti ambitieux ou de classes avides, mais qui comporte l'avènement de ceux qu'anime l'amour désintéressé du bien public et qui préfèrent le gouvernement pour le peuple au gouvernement par le peuple.

§ 11. — De l'opportunité de la sociocratie

Ces considérations sont-elles inactuelles ? On pourrait le croire, tant la constitution de 1875, tant nos mœurs sont éloignées de ces conceptions politico-économiques. Quel politicien, quel chef d'industrie, quel prolétaire ne sourit à la pensée d'une puissance spirituelle basée sur la science ? Mais ni le désordre des pensées et des

sentiments, ni les fictions métaphysiques et révolutionnaires codifiées pour l'éternité, n'empêchent l'évolution et les problèmes de se poser, pressants. Ils n'ont point empêché la terrible guerre de 1914, ni prévenu le matérialisme économique de l'Europe centrale ; ils n'empêchent point le syndicalisme ouvrier d'élever une voix de plus en plus menaçante et de créer un Etat dans l'Etat ; ils ne dissimulent point les conflits de plus en plus aigus du capital et du travail, les grèves multipliées ; quand les différents partis avoueront-ils donc leur impuissance politique fondée sur l'insuffisance ou l'absence des doctrines philosophiques et morales ? Quand viendront-ils à la statique et à la dynamique positives, sciences de l'ordre et du progrès ?

§ 12. — Les principes sociocratiques et l'organisation économique de la Société des Nations

Mais y songe-t-on seulement ? Une occasion exceptionnelle se présente d'organiser les relations économiques de la Société des Etats. Que fait-on ? On abandonne la thèse diplomatique de l'équilibre européen ; mais on adopte celle nuageuse des nationalités, toujours prêtes à s'entre-dévorer ; on adapte à l'ordre international le régime parlementaire : un conseil avec votation, une Haute-Cour ou Cour de justice, une décision arbitrale rendue au nom de quoi ? du droit, de la justice. Mais à l'aide de quels principes seront déterminés le droit et la justice, régulateurs de la con-

currence internationale ? On ne proclame aucune doctrine commune, aucun évangile ; le tout semble laissé aux courants intellectuels les plus divers, les plus contradictoires, à l'orgueil de chaque conscience individuelle. Vérité en deçà, erreur au delà : en tout cas, à la fin conflit insoluble et guerre. La catholicité médiévale parlait par la voix de son chef spirituel au nom d'une doctrine fermement, nettement établie, et dogmatiquement formulée : elle a arbitré avec succès entre le Portugal et l'Espagne au sujet du Nouveau-Monde. S'agit-il de sanctions ? Dans le pacte, on ne découvre aucune garantie de contrôle des armements, aucun moyen de coercition irrésistible : comme une armée internationale toujours prête à intervenir. Les doctrinaires de ce système parlent toujours au nom de la notion de droit : « La guerre universelle a montré à toutes les nations la nécessité d'avoir une constitution qui assure à chacune d'elles la garantie de ses « *droits* » (Discours prononcé par M. Léon Bourgeois à l'assemblée générale constitutive du Musée social, rue Las-Cases, fin 1918). Mais silence sur les devoirs. Le pacte, sans sanction sérieuse, semble utopique et repose sur la perpétuelle erreur rousseauiste : la bonté parfaite de l'homme. Pourquoi n'y avoir pas inscrit de terribles sanctions économiques pour mater les mauvais instincts : privation de matières premières, suspension des échanges, embargo, blocus de la faim. La force sans le droit et le droit sans la force sont des

chimères : la guerre, les victoires allemandes, et l'hécatombe sanglante des jeunes poitrines n'ont-elles donc rien appris ? Nons ne nous lasserons jamais de le répéter : « Les forces matérielles ne s'équilibrent « jamais qu'un instant. Toujours les unes tendent à « absorber les autres. Elles s'entre-heurtent; aucune « ne règle. L'industrialisation universalisée, c'est la « compétition universelle. C'est la guerre à bref délai. « C'est pire » (G. Deherme, *La France militante*. Publication du groupe A. Comte, 6, boulevard de la Madeleine).

A. Comte eut certainement fulminé contre une telle conception de la société des Etats, où il eût reconnu le chef-d'œuvre de la philosophie critique acharné à confondre le spirituel avec le temporel. Parce que le développement des relations économiques modernes est formidable, qu'elles ont incontestablement rapproché les peuples les plus divers, par l'enchevêtrement des rapports et la multiplicité des communications, on s'est imaginé qu'on pourrait se passer, pour organiser, d'une doctrine universelle, philosophique et morale. Or, cette harmonie est purement spontanée : si rien ne la règle « cette même activité industrielle « dont l'universelle prépondérance est si propre à con- « solider de plus en plus l'état pacifique de cette grande « communauté (européenne), y pousse d'une autre part « les diverses cupidités nationales à des luttes indé- « finies, par une commune disposition à des mono-

« poles antisociaux que les vaines prédications de la
« métaphysique économique ne sauraient contenir
« suffisamment » (*Philosophie positive*, t. VI, p. 330).
Pour réprimer les écarts, pour maintenir l'union des
Etats, il n'y a que deux moyens : la compression ou la
communion. Car une force ne se règle que par une
force qui lui est supérieure. La compression ? C'est la
force temporelle, l'hégémonie militaire que rêvait d'éta-
blir en Europe la monstrueuse Pangermanie, en pa-
rodie ridicule de la *Pax Romana*. L'heureux dénoue-
ment de la guerre de 1914-1918 a irrévocablement
démonstré l'atrocité et l'impossibilité d'un semblable
régime dans une Europe arrivée à peu près partout à
un même degré de civilisation matérielle. La commu-
nion des esprits et des cœurs ? Elle ne peut se réaliser
qu'à l'aide d'une doctrine fermement établie, enseignée,
pratiquée, répandue par un pouvoir spirituel qui fait
sentir la solidarité et la continuité des Etats, seules
conditions d'harmonie infrangible. « Organiser la sym-
« pathie et le dévouement est affaire du pouvoir spi-
« rituel qui, doué de perennité, étant théorique,
« général et universel, en ralliant, conseillant, réglant,
« sauvegarde la continuité et modifie les volontés. Le
« pouvoir temporel, temporaire, spécial et local, en
« réprimant et comprimant l'égoïsme divergent ne
« peut jamais que commander aux actes pour obtenir
« une suffisante solidarité » (G. Deherme, *La France
militante*, p. 11). Les relations économiques interna-

tionales ne seront pas pacifiques, tant que la société des Etats ne sera pas une spiritualité. C'est bien ce que pense A. Comte quand il pose ce principe : « Concevoir
 « la réorganisation temporelle propre à chaque nation,
 « comme précédée et dirigée par une réorganisation
 « spirituelle, seule commune à tous les éléments de la
 « grande République occidentale » (*Philosophie positive*, t. VI, p. 327). Mais comme la rapidité de leur évolution morale est fort inégale, il en conclut aussitôt que cette République vivra autant qu'elle n'embrassera pas des civilisations trop discordantes ou qui auront brisé tout lien de solidarité. Ce serait faire entrer le loup dans la bergerie ; c'est écarter par prévision l'admission sans conditions de la criminelle *Mittel-Europa* au sein du nouvel organisme. C'est aussi recommander la prudence à l'égard de l'Orient, la lenteur dans la colonisation, dans l'assimilation des populations retardées.

Comte a complété ces vues théoriques par leur complément pratique. Pas d'appareil juridico-parlementaire compliqué. Pour réaliser la renaissance spirituelle, un Comité positif occidental, où les Français ont la prépondérance, car l'égalité entre les Nations est aussi délétère qu'entre les individus (8 Français, 7 Anglais, 6 Allemands (?), 3 Italiens, 4 Espagnols). Cette sorte de concile permanent, composé des plus puissants cerveaux ayant adhéré au positivisme, « tient »
 « drait ouvertement à systématiser les attributions

« intellectuelles et morales désormais abandonnées de
« plus en plus par les gouvernements européens »
(*Philosophie positive*, t. VI, p. 383). Il élaborerait la doctrine universelle positive ; il fonderait des collèges philosophiques pour la répandre ou la faire pénétrer dans les applications pratiques. Il aurait une influence politique consultative et devrait, si l'on veut conserver le Parlement international, s'y superposer, influencer sur les décisions arbitrales ou celles d'utilité générale, telles que l'institution d'une marine occidentale propre à assurer la police des mers à titre de sanction éventuelle, songeait Comte, ou la création d'une monnaie commune (*Politique positive*, t. IV, p. 386). Ainsi A. Comte finit comme il avait commencé : par un désaccord irréductible avec Saint-Simon, qui mettait, on s'en souvient, « la charrue avant les bœufs », en confiant la réorganisation européenne au pouvoir temporel. Qui aurait pu croire que ceux, dont les yeux se sont emplis des visions épouvantables de la guerre, retomberaient dans l'erreur préconisée par le superficiel Saint-Simon ?

Malgré les convulsions dont l'Europe est périodiquement bouleversée, A. Comte recommandait de commencer l'organisation internationale des Etats par la race blanche « avant-garde de l'Humanité ». C'est évidemment elle, au seul point de vue économique qui nous intéresse, la plus exposée aux périls de la concurrence, de la surproduction ; c'est elle dont l'industrie est le plus développée. Il plaçait le berceau de cette

renaissance en France et il ne s'est pas trompé, car les champs de la Marne, les plaines des Flandres, la ligne bleue des Vosges, sanglants et parsemés d'ossements, sont à la fois et le tombeau du détestable matérialisme teuton et le champ d'expérience, le berceau sur lequel fleurit et tente de sourire le visage émacié de la nouvelle Humanité. Pourquoi avoir placé, on ne sait vraiment sous quelle inspiration, la capitale des Etats associés dans un lieu autre que Verdun, Reims ou Ypres ? A-t-on peur des souvenirs ? Ne sommes-nous pas sûrs du crime teuton ? Est-ce qu'un paysage, un champ de bataille, des ruines ne sont pas des tableaux sociologiques qui inspirent l'âme recueillie ? Le Christ innocent a porté sa croix jusqu'à son calvaire ; le peuple allemand, la conscience lourde et vieille de crimes, ne peut-il venir se frapper la poitrine à Verdun devant ses dévastations et exécrer la Schadenfreude devant le cimetière de ses propres morts ? Le pardon de la victime (à la rigueur) n'entraîne chez le criminel l'absence de remords ni d'expiation morale. A. Comte n'eut pas été entraîné par cette aberration impardonnable, lui qui cependant n'a pas été témoin de l'héroïsme sublime des fils de la terre gauloise et qui voyait dans Paris pour la plupart des hommes cultivés « une sorte de patrie commune », à qui « revient « cette noble initiative si chèrement acquise ». (*Philos. positif.*, t. VI, p. 377). Ce n'est pas un vain chauvinisme qui lui dictait cette pensée : mais l'ensemble du

passé européen, « notre unité nationale, condition si
 « capitale de cette grande initiative européenne, assu-
 « rément plus complète et plus inébranlable qu'en
 « autre cas » (*Ibidem*); et puis « notre évolution indus-
 « tielle qui, quoique n'y pouvant encore offrir de plus
 « large développement spécial, y a nécessairement
 « amené déjà la nouvelle puissance temporelle beau-
 « coup plus près d'une véritable suprématie poli-
 « tique » (*Ibidem*). Ainsi le passé, le présent guidaient
 A. Comte dans son choix. Qu'il soit permis à un ancien
 combattant de dire : la décision du Congrès viole la
 volonté des morts ; elle est sacrilège, elle est antihis-
 torique, antiscientifique, et ce n'est pas dans l'ombre
 d'un Kursaal qu'il eût fallu bâtir le Palais de la paix,
 mais sur l'ossuaire de ceux qui se sont sacrifiés pour
 nous la donner. Ce palais eût été la cathédrale et la
 traduction architecturale de la formule sacrée : « l'Hu-
 manité est de plus en plus gouvernée par les morts ».

§ 13. — Principes de la morale positive, base du régime
 sociocratique

Ce commandement de l'évangile nouveau nous rap-
 pelle que si la sociologie économique rend le patron et
 l'ouvrier plus synthétiques, la morale positive doit en
 outre faire qu'ils soient plus sympathiques, afin qu'ils
 deviennent plus synergiques. Nous avons souvent
 répété que la statique et la dynamique économiques
 ne suffisaient point à organiser la vie industrielle. Elles

sont des guides, elles sont la boussole sur laquelle le pilote à la barre tient les yeux fixés. Mais c'est l'hélice qui donne la propulsion, comme la morale basée sur le sentiment pousse à traduire les idées en actes. Or il est temps de se demander succinctement, à titre de conclusion, de quelle morale, de quelle éthique industrielle il s'agit. Pour les uns, la morale est le dogme révélé; pour le métaphysicien, elle est l'ingénieuse découverte, par la méthode d'introspection, de la fin en soi. Pour le positiviste, la morale est le complément suprême de la science, de la sociologie qui lui révèle par la méthode d'observation l'existence de facultés altruistes et par la méthode de filiation historique la conception fondamentale de l'Humanité.

L'Humanité est formée par la succession des générations disparues et de tous les individus de bonne volonté. Elle est l'ensemble des êtres convergents, c'est-à-dire qu'elle comprend seulement les êtres de progrès, d'amour, de sacrifice, les hommes d'énergie depuis le plus humble et le plus inconnu jusqu'au plus célèbre. L'Humanité, par exemple, s'est incorporé les centaines de mille de jeunes Français tombés bravement pour une cause sacrée, héros obscurs agonisant à la corne d'un bois ou dans la flaque bourbeuse d'un trou d'obus. A chaque instant, la morale vient rappeler à l'individu, ouvrier ou patron, ou au groupement professionnel, tout ce qu'ils doivent aux morts, combien ils seraient peu de chose sans eux, quelle mission sacrée ils leur ont

légüée. Elle exalte la reconnaissance, l'amour envers le passé et excite à prendre de fermes résolutions pour le présent et pour l'avenir. Sous l'empire de ces sentiments, le patriciat industriel se sent incliné par la bonté au respect de l'origine et de la destination sociales de la richesse ; et le prolétariat se résigne à la soumission, en songeant au don gratuit qu'il reçoit de ses ancêtres. Tous se sentent héritiers d'une mission séculaire : assurer pacifiquement le développement secondaire de l'évolution principale. Ils comprennent alors qu'ils ne peuvent arriver à ces relations pacifiques, à la collaboration des classes que par le perfectionnement intérieur. Le problème moral consiste à faire prédominer notre humanité sur notre animalité, l'altruisme sur l'égoïsme. L'ouvrier et le patron positivistes peuvent se répéter : Tout par l'Humanité, tout pour Elle. Chacun se consacre à son service continu. Vivre pour l'Humanité, vivre pour autrui est le premier commandement de l'éthique industrielle. Or, l'accomplissement de ce devoir coïncide avec le bonheur humain, car « tandis que la spéculation et même l'action
« ne concourent à notre bonheur que d'après leurs
« résultats, l'affection nous procure toujours une satisfaction directe et certaine qui ne dépend que du
« dedans » (*Politique positive*, t. IV, p. 49). L'ordre social s'en trouve consolidé : car ce principe d'action prédispose mieux au sentiment social et « fait sagement
« cesser une séparation provisoire non moins irration-

« nelle qu'immorale entre les fonctions privées et les « offices publics » (*Ibidem*, p. 57). Le progrès économique s'en trouve accéléré : car l'Humanité vit d'un trésor matériel qu'elle altère en se développant. Or l'amour de l'Humanité poussera chaque agent humain à combler le mieux, le plus rapidement possible le déficit de la consommation, et même à augmenter le trésor des accumulations pour assurer à l'Humanité future plus de bien-être et de sécurité. Pour atteindre ce résultat, il faut perfectionner les arts techniques et systématiser la direction et l'exécution : voilà comment l'Humanité consacre moralement le progrès matériel et la séparation des entrepreneurs et des travailleurs. « Les chefs pratiques représentent l'Humanité, comme « ministres nécessaires de sa providence matérielle « qui ne peut s'exercer dignement qu'en se condensant « chez eux » (*Ibidem*, p. 60). Pour accomplir cette mission, il faut vouloir, il faut agir, il faut pouvoir. « C'est pourquoi les seules volontés habituellement « efficaces résident chez les condensateurs nécessaires « de la force matérielle immédiatement destinée à développer l'activité » (*Ibidem*, p. 77). On saisit ici comment la méthode subjective dirige et vivifie les conclusions de la méthode objective en sociologie économique.

L'Humanité rend plus sympathique : sans elle tout s'écroule. Sans elle, le patriotisme « n'est pas moins « hostile aux autres nations que celui des peuples

« anciens, puisqu'il voulait seulement substituer la « domination industrielle à l'ascendant militaire » (*Ibidem*, p. 325). Exemple : l'Allemagne. C'est la méthode subjective qui féconde la vie nationale : sans elle, les pauvres veulent dominer, en devenant, vu leur nombre, non la base mais le but de l'activité collective. « Outre l'inanité morale du titre numérique « sur lequel repose cette transformation de l'égoïsme « collectif, ce principe ne pourrait susciter que des « luttes indéfinies entre les divers éléments du prolé- « tariat après avoir surmonté le commun ascendant « du patriciat » (*Ibidem*, p. 326). La morale seule discipline l'activité en la rapportant à l'ensemble de notre espèce.

§ 14. — Des Fêtes économiques

Telle est, dans ses grandes lignes, le régime socio-cratique : morale, éducation et pouvoir spirituel, d'un côté ; de l'autre, prépondérance de l'industrie, pouvoir temporel, division du travail en patriciat et prolétariat.

Le positivisme règle et rallie les esprits par la sociologie économique, les cœurs par le dogme de l'Humanité et l'activité par l'éthique industrielle.

Et pour les mieux cimenter encore, A. Comte rêvait de fêtes du travail, symboliques et qui rafraîchiraient les forces de chacun dans l'accomplissement de la tâche quotidienne. Aidé de l'art qui idéalise l'homme, comment le positivisme « source inépuisable de nou-

velle grandeur poétique dans la « conception positive » de l'homme comme le chef suprême de l'économie « naturelle qu'il modifie sans cesse avec avantage » (*Philosophie positive*, t. VI, p. 54) pouvait-il manquer à cette tâche nouvelle ? Fêtes de la dynamique : célébration du passage de la vie nomade à la vie sédentaire, idéalisme de la vie agricole etc... ; évocation de l'institution des castes, base de l'ordre et fête statique ; fêtes du patriciat et fêtes du prolétariat. Evocation des grands initiateurs économiques de l'Humanité. « En « introduisant vers la fin de l'été la fête des machines, « le sacerdoce positif s'efforcera de prévenir et d'adou- « cir l'ensemble des conflits pratiques par la glorification « du principal fondement de l'activité pacifique » (*Politique positive*, t. IV, p. 423). Ainsi l'homme glorifie l'Humanité pour vivre en paix avec lui-même et avec ses semblables.

**Conclusion : Importance de l'Economique dans l'ensemble
du positivisme**

Telle est l'audacieuse et généreuse construction d'A. Comte qui a voulu féconder l'esprit et l'activité par le cœur, la science par la morale, Synthèse si compacte qu'un de ses éléments, l'économique, se dégage avec peine de ce vaste ensemble dont nous résumons ainsi les principes pour donner une idée des rapports de la partie avec le tout :

Ordre et progrès.

Famille, patrie, humanité.

L'amour pour principe, l'ordre pour base, le progrès pour but.

Tout est relatif, voilà le seul principe absolu.

Induire pour déduire afin de construire.

Savoir pour prévoir afin de pourvoir.

L'esprit doit toujours être le ministre du cœur et jamais son esclave.

Le progrès est le développement de l'ordre.

La soumission est la base du perfectionnement.

Les phénomènes les plus nobles sont partout subordonnés aux plus grossiers.

Les vivants sont toujours de plus en plus gouvernés nécessairement par les morts.

L'homme doit de plus en plus se subordonner à l'Humanité.

Que cette dernière maxime d'apaisement social inspire le cerveau des chefs industriels et dirige les muscles de leurs subordonnés ! Quelle leur permette d'accomplir leur vraie destinée économique, qui est de collaborer dans l'intérêt général, comme l'a dit Marc-Aurèle. « Travaille sans cesse, non pas avec la
« persuasion que c'est un malheur pour toi de travailler
« ni avec le désir qu'on te plaigne ou qu'on t'admire,
« mais soutenu par cette seule volonté de toujours
« agir ou de suspendre ton activité de la manière que
« le veut la raison dans l'intérêt de la Cité dont tu fais
« partie ».

Vu :

Le Doyen,

F. LARNAUDE.

Vu :

Le Président de la Thèse,

Aug. DESCHAMPS.

Vu et permis d'imprimer :

*Le Vice-Recteur
de l'Académie de Paris,*

L. POINCARÉ.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
BIBLIOGRAPHIE..	vii
PRÉFACE.	1
CHAPITRE PREMIER. — A. Comte et l'Economie politique classique.	3
SECTION I. — <i>Critique de la méthode de l'Ecole classique par A. Comte.</i>	3
§ 1. — Aperçu sommaire de l'Ecole classique à l'époque d'A. Comte.	3
§ 2. — Caractère métaphysique de la méthode de l'Ecole classique.	4
§ 3. — Office historique provisoire de la méthode métaphysique ou critique de l'Ecole classique.	5
§ 4. — Critique du mécanisme intellectuel de la méthode d'introspection métaphysique.	6
§ 5. — Inconvénients de la méthode de l'Ecole classique : pas d'unité de doctrine.	9
§ 6. — La méthode de l'Ecole classique méconnaît l'intime solidarité entre les phénomènes sociaux.	10
§ 7. — Conséquence : Régime intellectuel de « spécialité dispersive »	12
SECTION II. — <i>Critique de la doctrine de l'Ecole classique.</i>	13
§ 1. — Points sur lesquels A. Comte est d'accord avec les Economistes.	13
§ 2. — Divergences : Critique des mots entités : Nature et Liberté.	14
§ 3. — Critique de la notion absolue d'individu de l'Ecole classique.	19
§ 4. — Critique de la libre concurrence.	20
§ 5. — Critique de la notion de valeur basée sur le travail.	22
§ 6. — Critique de la loi de l'offre et de la demande.	24
§ 7. — Critique de la notion de capital.	25
§ 8. — Critique de la notion classique du salaire.	27
§ 9. — Critique de la prétendue loi des débouchés.	28
§ 10. — Impuissance de la doctrine classique à organiser les relations internationales.	30

§ 11. — Reproche d'égoïsme adressé à l'Ecole classique .	31
Conclusion. Résumé.	32
CHAPITRE II. — A. Comte et le Socialisme de son temps.	35
SECTION I. — Ses rapports avec les doctrinaires socialistes (notamment Saint-Simon).	35
§ 1. — Aperçu sommaire de l'Ecole socialiste à l'époque d'A. Comte.	35
§ 2. — Rapports d'A. Comte avec Saint-Simon. Amitié initiale.	36
§ 3. — Cause théorique de leur rupture.	37
§ 4. — Si le positivisme est une dérivation Saint-Simonienne ?	39
SECTION II. — Critique de la méthode de l'Ecole socialiste.	42
§ 1. — Points sur lesquels A. Comte est d'accord avec les socialistes de son temps.	42
§ 2. — Si le socialisme a une méthode qui lui est propre.	43
§ 3. — Caractère « a priori » et métaphysique de la méthode socialiste.	45
§ 4. — Les socialistes méconnaissent le principe de solidarité entre les phénomènes sociaux.	47
SECTION III. — Critique de la Doctrine de l'Ecole socialiste.	51
§ 1. — Point sur lequel A. Comte est d'accord avec les socialistes de son temps.	51
§ 2. — Divergences : Méconnaissance de la nature morale du problème économique	53
§ 3. — Le socialisme utopique ne se rattache à aucune discipline intellectuelle définie.	55
§ 4. — Le socialisme utopique antithèse simpliste de l'individualisme.	56
§ 5. — Critique de l'associationnisme.	57
§ 6. — Critique de la Socialisation.	59
§ 7. — Condamnation du dogme de l'égalité	60
§ 8. — Condamnation de l'atelier socialiste.	62
§ 9. — Impuissance du socialisme à répartir les professions.	64
§ 10. — Condamnation de la répartition socialiste (réhabilitation de l'hérédité).	66
§ 11. — Conception comtiste de la propriété opposée à la conception socialiste.	69

§ 12. — Causes profondes de l'erreur socialiste	71
Conclusion : Le positivisme est aussi éloigné de l'individualisme que du socialisme	72
CHAPITRE III. — Généralités sur le phénomène économique et sa méthode de découverte selon	
A. Comte.	75
Ses précurseurs.	75
SECTION I. — De la méthode positive dans l'étude du phénomène économique.	
§ 1. — La méthode est inséparable de la doctrine	78
§ 2. — Objet de la méthode positive : les faits.	79
§ 3. — Caractère relatif de la nouvelle méthode.	81
§ 4. — La méthode positive évite le reproche de spécialité dispersive.	82
§ 5. — Subordination de l'imagination à l'observation.	84
§ 6. — La nouvelle méthode exige des savants une culture encyclopédique sérieuse.	85
§ 7. — Procédés d'investigation de la méthode positive.	86
§ 8. — L'expérimentation.	88
§ 9. — La méthode comparative.	90
§ 10. — Méthode de filiation historique.	91
§ 11. — La méthode historique permet de prévoir.	93
§ 12. — La méthode positive prédispose à l'amour.	95
§ 13. — La méthode subjective	96
SECTION II. — Généralités sur le phénomène économique.	
§ 1. — Élément humain du phénomène économique (sa définition positiviste)	99
§ 2. — La biologie à la base de l'Économique.	101
§ 3. — L'Économique science concrète.	102
§ 4. — L'Économique est surtout un art.	104
§ 5. — Hiérarchie des sciences : l'Économique vient après les sciences inorganiques.	105
§ 6. — Place du phénomène économique au milieu des autres phénomènes sociaux.	108
§ 7. — Solidarité fondamentale entre « tous » les phénomènes.	109
§ 8. — Relations de l'Économique avec la Morale : le problème de l'altruisme et de l'égoïsme.	112
§ 9. — Rôle économique de la Morale.	115
§ 10. — Aptitude de la Morale à compléter l'Économique.	117
§ 11. — L'« homo œconomicus » selon le positivisme.	119

§ 12. — Modificabilité du phénomène économique. . . .	122
§ 13. — Limite de variation du phénomène économique. . . .	124
§ 14. — Rôle réduit de l'intervention humaine.	125
Conclusion.	127
CHAPITRE IV. — Des divers phénomènes économiques fondamentaux ou de la Statique économique.	129
Définition de la statique économique.	129
SECTION I. — Statique de la Production.	130
§ 1. — Conception statique du milieu	131
§ 2. — Conception statique du travail	133
§ 3. — Conception comtiste de la division du travail (ses avantages)	134
§ 4. — Inconvénients de la division du travail.	137
§ 5. — Conception positiviste de l'inégalité.	139
§ 6. — Analyse psychologique de l'instinct de la propriété individuelle.	141
§ 7. — Théorie positive des accumulations : 1 ^{re} loi (subjective).	144
§ 8. — Deuxième loi (objective).	145
§ 9. — Vertu civilisatrice du Capital.	146
§ 10. — Théorie positive des transmissions.	148
§ 11. — De la concentration des richesses.	151
§ 12. — Relations du patriciat industriel et du prolétariat.	153
§ 13. — De l'épargne et du prêt selon les positivistes.	154
§ 14. — Solution économique de la question sociale par le positivisme.	155
§ 15. — Rôle social de la richesse : origine social du capital.	156
§ 16. — Destinée sociale du capital.	158
SECTION II. — Statique de la Répartition.	160
§ 1. — Du profit selon Comte.	160
§ 2. — Théorie comtiste du salaire.	161
§ 3. — Du droit de grève.	164
§ 4. — Caractère public de la fonction industrielle.	165
§ 5. — Hiérarchie des fonctions industrielles. Loi du classement social.	167
§ 6. — Rôle économique de la classe des Ingénieurs.	169
§ 7. — Hypothèses d'A. Comte sur la répartition des Professions.	170
§ 8. — Fondement de la séparation entre les entrepreneurs et les travailleurs.	171

§ 9. — Hiérarchie de dignité et hiérarchie d'utilité.	173
Conclusion : Rôle fondamental de la Morale dans l'organisation industrielle.	174
CHAPITRE V. — Lois de l'Evolution économique, selon A. Comte ou dynamique économique.	177
§ 1. — Relations de la dynamique avec la statique économique.	177
§ 2. — Définition de la dynamique économique.	178
§ 3. — Utilité de la dynamique économique.	179
§ 4. — Comment la dynamique évite le reproche de fatalisme.	180
§ 5. — Comment la dynamique s'est formée (conditions pratiques).	182
§ 6. — Conditions intellectuelles.	183
§ 7. — Des lois tantôt d'harmonie et tantôt de succession.	185
§ 8. — Lois de succession.	187
§ 9. — Fondement psychologique de l'évolution matérielle.	187
§ 10. — Epoque fétichique.	188
§ 11. — Caractères généraux de l'époque polythéique.	190
§ 12. — Polythéisme intellectuel, — Polythéisme militaire.	193
§ 13. — Moyen âge : période du monothéisme défensif (de développement spontané).	194
§ 14. — Emancipation médiévale de l'industrie.	197
§ 15. — Du xv ^e au xviii ^e siècle exclusivement (Période de développement systématique).	200
§ 16. — Période moderne : phase des guerres commerciales (xviii ^e siècle).	203
§ 17. — Phase révolutionnaire et période contemporaine.	207
§ 18. — Espoirs que fait naître l'évolution industrielle.	211
§ 19. — De l'évolution intellectuelle et morale dans ses rapports avec l'évolution économique.	212
§ 20. — Solidarité essentielle entre le développement du phénomène économique avec celui de tous les autres phénomènes.	214
§ 21. — Comment la dynamique éclaire les problèmes de l'heure présente (problème du prolétariat).	216
§ 22. — La dynamique économique et la croyance au progrès.	220
Conclusion : la dynamique économique, doctrine d'énergie.	222

CHAPITRE VI. — Conclusions générales ou le Régime sociocratique.	225
§ 1. — Causes profondes de l'anarchie moderne.	226
§ 2. — Le remède : Rôle de l'éducation.	227
§ 3. — Education sociologique de l'industriel.	228
§ 4. — Fondement du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel.	230
§ 5. — Caractères généraux du nouveau pouvoir spirituel.	232
§ 6. — Relation du nouveau pouvoir spirituel avec le pouvoir temporel industriel.	234
§ 7. — Rôle de conciliation économique du nouveau pouvoir spirituel.	238
§ 8. — Caractères généraux du pouvoir temporel industriel.	241
§ 9. — Le triumvirat systématique.	244
§ 10. — Principes constitutionnels de l'Etat sociocratique.	245
§ 11. — De l'opportunité de la sociocratie.	246
§ 12. — Les principes sociocratiques et l'organisation économique de la Société des Nations.	247
§ 13. — Principes de la Morale positive, base du régime sociocratique.	254
§ 14. — Des Fêtes économiques.	258
Conclusion : Importance de l'Economique dans l'ensemble du positivisme.	259

